

J. M. Boice



**DIEU**

**souverain**

Editions Emmaüs

James Montgomery Boice

LE DIEU

SOUVERAIN

A Celui dont la connaissance

est la vie éternelle.

ÉDITIONS EMMAÜS

1806 Saint-Légier

(Suisse)

*Ce* livre a paru originellement en 1978 aux Editions Inter-Varsity-Press

(USA) sous le titre

THE SOVEREIGN GOD

11 a été traduit par M. Henri Evrard

Copyright © 1981

Editions Emmaüs, CH-1806 St-Légier

Tous droits réservés pour tous pays

**Préface**

*Peu après la fondation — en 1636 — de P Université Harvard, les*

*administrateurs de cette institution écrivaient ceci: « Chaque étudiant*

*sera clairement instruit et fortement exhorté à bien comprendre que le*

*but principal de sa vie et de ses études est de parvenir à la connaissance*

*de Dieu et de Jésus-Christ... et en conséquence à placer le Christ à la*

*base de tout comme la seule fondation de toute connaissance et de toute*

*acquisition. » Depuis 344 ans, Harvard (comme la plupart des universi­*

*tés et écoles) s'est engagé fort loin sur les chemins du siècle. Mais les*

*paroles de ses premiers administrateurs demeurent vraies. Beaucoup*

*d'hommes pensent encore que le but essentiel de la vie est de mieux con­*

*naître Dieu. C'est à eux que ce livre est destiné.*

*En tant qu'auteur je ne me suis pas souvent trouvé en présence d'un*

*domaine sur lequel il n'existait aucun livre et pour lequel un livre était*

*nécessaire. Mais le domaine couvert par le présent livre et par les trois*

*autres de la même série est, à mon sens, une exception. Pendant des*

*années, j'ai cherché un livre que l'on pourrait remettre à une personne*

*(en particulier à un chrétien de fraîche date) dont l'esprit curieux et*

*ouvert fût apte à tirer profit d’un exposé complet et cependant accessi­*

*ble de la foi chrétienne, d'une théologie fondamentale allant de A à Z.*

*N’ayant rien trouvé qui fût tout à fait conforme à ce que je souhaitais,*

*je me suis résolu à essayer de l’écrire moi-même.*

*Il va de soi que personne ne peut réaliser un ouvrage d’une telle*

*ampleur à la perfection. J’ai donc, d’année en année, remis cette tenta­*

*tive. J’aurais pu la remettre indéfiniment. Mais il vient un moment où il*

7

*faut, malgré sa faiblesse, aller de Pavant, et faire ce qu'on peut. Ainsi*

*est né le projet d'une série de quatre volumes couvrant en gros le*

*domaine traité par Jean Calvin dans les quatre livres de sa monumentale*

Institution de la religion chrétienne.

*Quoique ma dette envers Calvin soit grande et ma théologie calvi­*

*niste, le présent livre n'est pas un démarquage de l'institution. Mon but*

*est de couvrir le même domaine dans une langue pleinement accessible,*

*tout en introduisant des thèmes que Calvin n'a pas traités, mais qui*

*aujourd'hui demandent à l'être, et en m'efforçant toujours de mettre la*

*doctrine en rapport avec des situations et des idées, non pas anciennes,*

*mais contemporaines. Ce premier volume contient une doctrine de*

*Dieu. Le second traitera du péché et de l'œuvre rédemptrice du Christ,*

*le troisième du Saint-Esprit et des conséquences de la rédemption en*

*chaque homme, le quatrième de 1'Eglise et du sens de l'histoire.*

*Comme je l'indique en note, j'ai une dette de gratitude envers nombre*

*d'écrivains et de penseurs. De leur nombre sont ceux dont je partage les*

*travaux au Congrès annuel de théologie réformée de Philadelphie,*

*fondé en 1974: John R. W. Stott, J. J. Packer, R. C. Sproul, Ralph*

*Keiper et Roger Nicole. Je suis aussi redevable à d'autres, que je cite*

*souvent, comme Thomas Watson, B. B. Warfield, R. A. Torrey, A. W.*

*Tozer, A. W. Pink, C. S. Levis, Emil Brunner, F. F. Bruce, Clark Pin-*

*nock, John Warwick Montgomery, Francis Schaeffer et d'autres.*

*Je souhaite exprimer ma reconnaissance envers mon Eglise, la Tenth*

*Presbyterian Church de Philadelphie, à laquelle j'ai d'abord présenté les*

*chapitres qui suivent sous la forme de sermons. Les fidèles m'ont sou­*

*tenu et encouragé et ce fut une joie pour moi de prêcher devant eux sur*

*ces thèmes.*

*Puissent la publication et la lecture de ce livre être à l'honneur de*

*Dieu. Je le prie de permettre qu'elles amènent beaucoup d'hommes à*

*désirer plus ardemment le connaître, et à progresser dans sa connais­*

*sance.*

8

PREMIÈRE PARTIE

**La connaissance de Dieu**

*La crainte de l’ÉTERNEL est le commencement de la sagesse, et*

*l'intelligence, c'est la connaissance du Très Saint* (Prov. 9:10).

*La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu,*

*et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ* (Jean 17:3).

*La colère de Dieu se révèle du ciel contre toute impiété et toute*

*injustice des hommes qui retiennent injustement la vérité captive,*

*car ce qu'on peut connaître de Dieu est manifeste pour eux, Dieu le*

*leur ayant fait connaître. En effet, les perfections invisibles de*

*Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l’œil,*

*depuis la création du monde, quand on les considère dans ses*

*ouvrages. Ils sont donc inexcusables, puisque, ayant connu Dieu,*

*ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâ­*

*ces; mais ils se sont égarés dans leurs pensées, et leur cœur sans*

*intelligence a été plongé dans les ténèbres. Se vantant d'être sages,*

*ils sont devenus fous; et ils ont changé la gloire du Dieu incorrupti­*

*ble en images représentant l'homme corruptible, des oiseaux, des*

*quadrupèdes, et des reptiles* (Rom. 1:18-23).

9

1. **CONNAÎTRE DIEU**

Par une nuit chaude du début de Père chrétienne, un homme raffiné,

de haute culture, nommé Nicodème vint voir un jeune rabbi, Jésus de

Nazareth, pour s’enquérir du fondement des choses. Il ouvrit l’entretien

en disant où l’avait conduit sa quête personnelle de la vérité. «Rabbi,

dit-il, nous savons que tu es un docteur venu de Dieu, car nul ne peut

faire ces miracles que tu fais si Dieu n’est avec lui» (Jean 3:2).

Si l’on excepte le mot *Rabbi,* simple terme de politesse, les premiers

mots du visiteur sont pleins d’assurance. Nicodème dit: «Nous

savons.» Il se met ensuite à énumérer les choses qu’il sait — ou croit

savoir — et à partir desquelles il souhaite discuter. Il sait que Jésus ne

cesse d’accomplir des miracles ; que ces miracles ont pour objet de prou­

ver qu’il est un docteur venu de Dieu; donc que Jésus mérite d’être

écouté. Malheureusement pour Nicodème, Jésus lui répond que cette

voie ne saurait conduire à la connaissance et qu’il ne pourra rien connaî­

tre s’il ne passe d’abord par une transformation totale d’ordre spirituel.

«Il faut que vous naissiez de nouveau» dit Jésus (Jean 3:7). Les paroles

que prononce ensuite Nicodème contiennent un aveu pour le moins

implicite de son manque de connaissance dans des domaines impor­

tants. Il pose, en effet, des questions: «Comment un homme peut-il naî­

tre quand il est vieux? Comment cela peut-il se faire?» (v. 4, 9). Jésus

lui enseigne alors que la connaissance véritable commence par la con­

naissance spirituelle, la connaissance de Dieu qui nous est donnée dans

la Bible, où Dieu se révèle lui-même, et dans la vie et l’œuvre propre de

Jésus-Christ, dans l’œuvre du Sauveur.

11

**La crise contemporaine**

Cette conversation des temps anciens est très actuelle. Nous connais­

sons aujourd’hui les épreuves et les échecs que Nicodème a subis voici

près de deux mille ans. Nicodème possédait des connaissances, mais il

lui manquait la clef de ces connaissances, l’élément qui aurait pu en

faire un tout. 11 savait certaines choses, mais sa recherche de la vérité

l’avait mené à une impasse. Cette situation nous est familière. Notre

temps a de vastes connaissances. En matière d’information ou de savoir

technique, nous en savons beaucoup plus long que nos prédécesseurs de

n’importe quelle époque. Et cependant, le type de connaissance qui per­

met d’intégrer l’information et de donner un sens à la vie est étrange­

ment absent.

On a une idée de la nature du problème en examinant les deux concep­

tions de la connaissance — pratiquement les deux seules — qui ont cours

aujourd’hui. La première se fonde sur l’idée que la réalité n’est connais­

sable que *par la raison.* Cette vue n’est nullement nouvelle. C’est celle de

Platon, qui a fortement marqué la pensée grecque et romaine des siècles

suivants. Dans la philosophie de Platon, la connaissance était une con­

naissance de l’essence éternelle et immuable des choses, et non pas uni­

quement une connaissance des phénomènes changeants. En d’autres ter­

mes, c’était une connaissance des formes, des idées ou des idéaux.

L’équivalent contemporain serait ce qu’on nomme les lois de la science.

A première vue, cette recherche de la connaissance par la voie d’une

raison réputée impartiale paraît recommandable, car elle est payante —

comme le montrent les progrès techniques de notre temps. Mais elle

n’est pas sans inconvénients. En premier lieu, c’est une connaissance

hautement impersonnelle, certains diraient dépersonnalisante. Selon

cette démarche, la réalité devient un objet, réductible à une équation, à

une loi, ou, pire encore, à des données programmées, et les hommes et

les femmes deviennent eux aussi des objets, avec comme conséquence

inévitable qu’ils peuvent être manipulés comme toute autre denrée, à

n’importe quelle fin.

Un exemple de ce fait est la manipulation des nations pauvres par les

nations riches au profit de l’expansion économique, injustice analysée,

et légitimement condamnée, par Karl Marx dans *Le Manifeste commu­*

*niste, Le Capital* et d’autres écrits. Un autre exemple est celui du com­

munisme lui-même, qui, en dépit de son désir d’améliorer le sort des

12

masses, les manipule en fait à des fins idéologiques. Quant au respect de

la personne, il paraît bien compromis par les techniques scientifiques

applicables aux comportements et par les doctrines d’un homme comme

B. F. Skinner, de l’Université Harvard, qui affirme que les individus

devraient être soumis à un conditionnement méthodique pour le bien de

la société.

La recherche de la vérité à la seule lumière de la raison comporte un

autre inconvénient : elle ne saurait fournir une base solide pour une éthi­

que. Elle peut nous dire ce qui est, non ce qui devrait être. C’est ainsi

que les prodigieux progrès techniques de notre époque s’accompagnent

d’une débilitante morale permissive qui ne peut manquer d’aboutir à la

destruction des valeurs mêmes et de l’organisation qui ont rendu possi­

bles à la fois le progrès et la licence des mœurs. Chose frappante, les

mêmes constatations sont vraies à propos des philosophes grecs, chez

qui une haute intelligence s’alliait souvent à la dépravation des mœurs.

Au cours des récentes années, les échecs du rationalisme ont mar­

qué la génération nouvelle au point qu’en Occident beaucoup ont

renié la raison et cherché à atteindre la réalité à travers des expérien­

ces de type émotionnel. Dans le monde antique, la réaction contre le

caractère impersonnel de la philosophie grecque se traduisait aussi par

une participation intense aux rites des religions à mystères, qui pro­

mettaient la fusion affective avec tel ou tel dieu et la provoquaient à

l’aide d’effets de lumière, de musique, d’encens, parfois de drogues.

De nos jours, la même recherche de l’irrationnel réapparaît dans le

culte de la drogue, la redécouverte des religions orientales, la Médita­

tion Transcendentale et autres pratiques prometteuses d’« élargisse­

ment de la conscience».

Cette nouvelle quête de réalité est, elle aussi, fertile en déboires. En

premier lieu, ces expériences sont éphémères. Chaque tentative faite

pour atteindre la réalité par la voie des sens promet une exaltation. Mais

toute exaltation est manifestement suivie d’une dépression, avec comme

inconvénient supplémentaire la nécessité de stimuli toujours plus inten­

ses pour parvenir à une extase nouvelle. Au bout du chemin, il y a

l’autodestruction ou la désillusion totale. Second inconvénient: cher­

cher à atteindre la réalité au travers des sens ne satisfait nullement

l’intelligence. Ceux qui prônent cette recherche, en particulier par le

recours à la drogue, promettent une perception plus intense de la réalité.

Mais leur expérience est sans contenu rationnel. La partie de l’être

13

humain qui a besoin de penser ces choses et de les comprendre reste insa­

tisfaite.

Cet état de chose aboutit, aujourd’hui comme dans l’antiquité, à une

crise de la connaissance. Beaucoup d’hommes qui réfléchissent ne

savent de quel côté se tourner. La démarche rationnelle est imperson­

nelle et amorale. La démarche émotionnelle est vide de contenu, éphé­

mère, souvent immorale. Beaucoup se demandent: «Est-ce la fin? N’y

a-t-il pas d’autres possibilités, pas de troisième voie?»

**La troisième voie**

C’est ici que la foi chrétienne affirme qu’il y a effectivement une troi­

sième voie, et que cette voie est sûre là où précisément les autres sont

incertaines. Son ferme fondement est la certitude qu’il existe un Dieu

qui a créé toutes choses et qui donne lui-même un sens à sa création. Ce

Dieu, nous pouvons le connaître. Possibilité exaltante et pleinement

satisfaisante. Exaltante parce qu’elle comporte la possibilité d’un con­

tact de l’individu avec Dieu, si insignifiant que cet individu puisse sem­

bler à ses propres yeux et aux yeux des autres. Elle est pleinement satis­

faisante parce qu’elle mène à la connaissance, non d’une idée ou d’un

objet, mais d’un Etre souverainement personnel, et parce qu’elle débou­

che sur un changement profond du comportement.

C’est ce que nous dit la Bible quand elle affirme: «La crainte de

l’Eternel est le commencement de la sagesse» (Prov. 1:7; 9:10).

Il est toutefois nécessaire de préciser ce que nous voulons dire quand

nous parlons de «connaître Dieu», car beaucoup d’emplois courants du

mot *connaître* sont inadéquats pour conduire au sens du texte biblique.

Il y a un emploi du mot *connaître* par lequel nous voulons dire «être au

courant», par exemple, lorsque nous disons connaître l’adresse de

quelqu’un ou certains événements survenus dans le monde. C’est un

type de connaissance, mais qui ne nous concerne pas et qui n’a guère

d’incidences sur notre vie. Ce n’est pas ce que veut dire la Bible

lorsqu’elle parle de connaître Dieu.

Un autre emploi du mot *connaître* signifie «être informé». Il s’agit ici

d’une connaissance descriptive. Nous pouvons dire que nous connais­

sons New York, Londres ou Moscou, voulant dire par là que nous som­

mes informés de la situation géographique de la ville, que le nom des

14

rues, remplacement des principaux magasins, et autres faits semblables

nous sont familiers. Nous pouvons avoir acquis cette connaissance de la

ville en y habitant ou dans des livres. Dans le domaine religieux, ce type

de connaissance correspondrait à la théologie, qui, bien qu’importante,

n’est pas toute la religion, ni même son centre. La Bible nous apprend

sur Dieu bien des choses que nous avons à connaître — en fait beaucoup

de matière du présent livre répond à notre besoin de cette sorte de con­

naissance. Mais ceci ne saurait suffire. Même les plus grands théologiens

peuvent connaître le désarroi ou trouver l’existence vide de sens.

Une véritable connaissance de Dieu ne peut pas non plus se borner à

une connaissance par expérience personnelle. Pour reprendre l’exemple

précédent, la personne qui a résidé dans une ville donnée pourra dire:

«Mais enfin, ce que je sais n’est pas une connaissance livresque. J’y ai

réellement habité. J’ai circulé à pied dans les rues, j’ai fait des achats

dans les magasins, fréquenté les théâtres. J’ai vécu dans cette ville. Je la

connais réellement. » A quoi il nous faudrait répondre que la connais­

sance en cause surpasse certainement tout ce dont nous avons parlé

jusqu’ici, mais que, néanmoins, ce n’est pas là *connaître* au sens plein de

l’usage chrétien du terme.

Supposons, par exemple, que, dans la fraîcheur d’un soir d’été, une

personne pénètre dans un champ baigné de la clarté des étoiles et plonge

son regard dans le scintillement du ciel; et qu’elle vienne ensuite nous

dire que dans ce champ elle a connu Dieu. Que dirons-nous à cette per­

sonne? Le chrétien ne saurait, dans une certaine mesure, nier la valeur

de cette révélation. Il y a là, sans nul doute, une connaissance plus riche

que la seule conscience de l’existence de Dieu («H y a un Dieu») ou que

certaines notions concernant Dieu («Dieu est puissant; il est le créateur

de tout ce que nous voyons ou connaissons »). Mais le chrétien persistera

à dire que la vraie connaissance selon la Bible va bien au-delà. Car lors­

que la Bible dit qu’un homme connaît Dieu, elle veut dire qu’il reçoit de

lui la vie en un sens nouveau (qu’il «naît de nouveau»), qu’il converse

avec Dieu (de sorte que Dieu devient autre chose qu’un Etre suprême,

quelque part, très loin, qu’il devient un ami) et qu’en conséquence cet

homme est profondément changé.

Ces remarques nous acheminent pas à pas vers une meilleure compré­

hension du mot connaissance. Mais il faut encore ajouter une précision.

Selon la Bible, même si nous donnons au mot *connaître* son sens le plus

élevé, connaître Dieu, ce n’est pas encore uniquement connaître *Dieu.*

15

*Ce* n’est jamais connaître Dieu dans l’isolement. C’est toujours connaî­

tre Dieu dans ses rapports avec nous. Donc, selon la Bible, la connais­

sance de Dieu ne va pas sans la connaissance de nous-mêmes dans notre

besoin spirituel profond, accompagnée de l’acceptation de la grâce de

Dieu, qui répond à notre besoin par l’œuvre du Christ prolongée en

nous par l’Esprit de Dieu. La connaissance de Dieu n’est possible que

dans un contexte de piété chrétienne, d’adoration et de dévotion. La

Bible nous enseigne que cette connaissance de Dieu s’accomplit (si elle

s’accomplit) non point parce que nous cherchons Dieu — nous ne le

cherchons pas — mais parce que Dieu se révèle à nous en Jésus-Christ et

dans l’Ecriture.

J. J. Parker dit de cette connaissance: «Connaître Dieu implique

quatre conditions: d’abord écouter la parole de Dieu et la recevoir telle

que le Saint-Esprit l’interprète dans son application à nous-mêmes;

ensuite être attentif à la nature de Dieu telle qu’elle nous est révélée dans

sa parole et dans ses œuvres; en troisième lieu, entendre ce qu’il nous

demande et faire ce qu’il nous commande; quatrièmement, reconnaître

l’amour qu’il nous a témoigné en s’approchant de nous et en nous

admettant à communier avec lui et faire de cet amour notre joie».1

**A quoi bon?**

«Un moment! » me dira-t-on. «Tout cela a l’air bien difficile et ardu.

Franchement, c’est trop compliqué pour moi. Je ne vais pas m’embar­

rasser de toutes vos conditions. Ou alors montrez-moi que cela en vaut

la peine. » L’objection est naturelle, mais elle n’est pas sans réplique. En

fait, elle appelle plusieurs réponses.

En premier lieu, il est important de connaître Dieu car ce n’est que par

la connaissance de Dieu qu’un homme peut entrer dans ce que la Bible

appelle *la vie éternelle.* Jésus l’a affirmé lorsqu’il a dit dans sa prière:

«Or la vie éternelle c’est qu’ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et

celui que tu as envoyé, Jésus-Christ» (Jean 17:3). Au premier abord,

cela même ne paraît pas suffisant à «l’homme naturel» pour lui faire

' désirer de connaître Dieu. Mais son indifférence tient au fait que,

n’ayant pas la vie éternelle, il ne peut même pas soupçonner ce dont il

1 J. I. Packer, *Knowing* God(Downers Grove, 111.: InterVarsily Press, 1973), p. 32.

16

est privé. Il ressemble à un homme qui dit ne pas aimer la musique clas­

sique. Son indifférence ne change rien à la valeur de la musique; elle ne

fait que révéler son incapacité de l’apprécier. De même, ceux qui n’atta­

chent pas de prix à la vie que leur offre Dieu montrent qu’il leur manque

la faculté de comprendre ou d’apprécier ce dont ils sont privés. La Bible

dit: «L’homme non-spirituel ne reçoit pas les choses de l’Esprit de

Dieu, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce

que c’est spirituellement qu’on en juge» (I Cor. 2:14).

On pourrait aider cet homme en lui disant que la promesse de la vie

éternelle est aussi la promesse d’une vie pleinement vécue comme être

humain authentique. Ce serait vrai, mais il est vrai également que la vie

éternelle est plus que cela. C’est devenir vivant en un sens nouveau, mais

en un sens éternel. C’est ce qu’affirmait Jésus lorsqu’il disait: «Je suis

la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quand même il

serait mort; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais» (Jean

11:25-26).

En second lieu, la connaissance de Dieu est chose importante parce

que, comme nous l’avons indiqué plus haut, elle comporte *une connais­*

*sance de nous-mêmes.* Notre époque est celle du psychiatre ou du

psychologue. Des hommes et des femmes dépensent chaque année des

milliards dans l’espoir de se connaître et de comprendre leur psychisme.

Nous avons sans doute besoin de la psychiatrie, et surtout d’une

psychiatrie chrétienne. Mais la psychiatrie ne saurait apporter de solu­

tion réelle si elle ne fait pas pénétrer les individus dans une connaissance

de Dieu qui puisse mettre en lumière à la fois notre dignité et nos échecs.

En nous révélant à nous-mêmes, la connaissance de Dieu a deux

effets. D’une part, elle nous humilie, car nous ne sommes pas Dieu et

nous ne lui ressemblons pas. Il est saint; nous sommes impurs. Il est

bon; nous ne le sommes pas. Il est sage; nous manquons de sagesse. Il

est fort; nous sommes faibles. 11 est tendre et généreux; nous sommes

remplis de haine et d’égoïstes faux-semblants. En conséquence, connaî­

tre Dieu c’est se voir comme se voyait Esaïe: «Malheur à moi! Je suis

perdu, car je suis un homme dont les lèvres sont impures, j’habite au

milieu d’un peuple dont les lèvres sont impures, et mes yeux ont vu le

Roi, l’Eternel des armées» (Es. 6:5). Ou encore c’est s’écrier avec

Pierre: «Seigneur, retire-toi de moi, parce que je suis un homme

pécheur» (Luc 5:8). Mais en même temps cette connaissance de nous-

mêmes qui nous vient de la connaissance de Dieu nous rassure et nous

17

apaise. Car, en dépit de ce que nous sommes devenus, nous sommes tou­

jours des créatures de Dieu, aimées de lui. Aucune dignité plus haute n’a

jamais été donnée à des femmes et à des hommes que celle que leur

donne la Bible.

En troisième lieu, la connaissance de Dieu nous donne aussi *la con­*

*naissance de ce monde,* ce qu’il renferme de bien et de mal, son passé et

son avenir, sa finalité et le jugement auquel il est exposé, tout cela est

dans la main de Dieu. En un sens, ceci est une conséquence générale du

point précédent. Si la connaissance de Dieu nous donne la connaissance

de nous-mêmes, elle nous donne aussi la connaissance du monde, car le

monde est essentiellement une projection des individus qui le compo­

sent. Mais il est vrai également que le monde, avec son péché et sa

révolte, mais aussi en tant que moyen pour réaliser les desseins de Dieu,

se trouve dans une relation particulière avec Dieu. C’est un lieu dérou­

tant jusqu’au jour où nous connaissons le Dieu qui l’a fait et où nous

apprenons de lui pourquoi il l’a créé et ce qui doit en advenir.

Une quatrième raison pour laquelle la connaissance de Dieu est

importante vient de ce qu’elle est le seul chemin qui conduise *à la sain­*

*teté.* C’est un but auquel n’aspire guère l’homme naturel, mais qui n’en

est pas moins essentiel. Nos misères ne viennent pas seulement de ce que

nous ignorons Dieu, mais aussi du fait que nous sommes pécheurs.

Nous ne désirons pas le bien. Il arrive que nous le haïssions, même

quand il nous est avantageux.

La connaissance de Dieu mène à la sainteté. Connaître Dieu tel qu’il est,

c’est l’aimer tel qu’il est et désirer lui être semblable. C’est ce que nous dit

un des versets les plus importants de la Bible sur la connaissance de Dieu.

Jérémie, prophète de l’ancien Israël, a écrit : « Que le sage ne se glorifie pas

de sa sagesse, que le fort ne se glorifie pas de sa force, que le riche ne se glo­

rifie pas de sa richesse. Mais que celui qui veut se glorifier se glorifie

d’avoir de l’intelligence et de me connaître, de savoir que je suis l’Eternel

qui exerce la bonté, le droit et la justice sur la terre ; car c’est à cela que je

prends plaisir, dit l’Eternel» (Jér. 9:23-24). Jérémie a aussi annoncé le

jour où ceux qui ne connaissent pas Dieu apprendront à le connaître:

«Celui-ci n’enseignera plus son prochain, ni celui-là son frère en disant:

Connaissez l’Eternel! car tous me connaîtront, depuis le plus petit

jusqu’au plus grand, dit l’Eternel ; car je pardonnerai leur iniquité et je ne

me souviendrai plus de leur péché» (Jér. 31:34).

En dernier lieu, la connaissance de Dieu est importante en ce sens que

18

ce n’est que par elle que *rEglise et ceux qui la composent peuvent deve­*

*nir forts.* Nous sommes faibles par nous-mêmes, mais comme l’a dit

Daniel: «Ceux du peuple qui connaîtront leur Dieu agiront avec fer­

meté» (Dan. 11:32).

Nous n’avons pas aujourd’hui une Eglise forte, et nous n’avons pas

non plus beaucoup de chrétiens forts. Cet état de choses est dû à un

grand manque de solide connaissance spirituelle. Pourquoi l’Eglise est-

elle faible? Pourquoi les chrétiens, pris séparément sont-ils faibles?

C’est parce qu’ils ont laissé envahir leur cœur par l’«esprit du temps» et

par son matérialisme athée. Ils ont perdu la pensée de Dieu et oublié ce

qu’il peut faire pour ceux qui se confient en lui. Demandez à un chrétien\*

moyen de parler de Dieu. Après les premières paroles conventionnelles,

vous verrez que son Dieu est un petit dieu aux intentions vacillantes.

C’est un dieu qui voudrait bien sauver le monde, mais n’en est pas capa­

ble. Il aimerait faire reculer le mal, mail il s’aperçoit que c’est au-delà de

ses forces. Il a donc pris une demi-retraite. Il veut bien donner des con­

seils à la manière d’un grand-père, mais il laisse ses enfants se débattre

seuls dans un monde dangereux.

Un tel dieu n’est pas le Dieu de la Bible. Ceux qui connaissent leur

Dieu voient tout ce qu’une telle conception a de faux et ils agissent en

conséquence. Le Dieu de la Bible n’est pas faible, mais fort. Il est tout-

puissant. Rien n’arrive sans sa permission, ni contrairement à ses des­

seins — même le mal. Rien ne le trouble ou ne l’embarrasse. Ses desseins

se réalisent toujours. C’est pourquoi ceux qui le connaissent droitement

agissent avec hardiesse, étant assurés que Dieu est avec eux pour accom­

plir ses desseins bienveillants dans leur vie.

Nous faut-il un exemple? 11 n’en est pas de meilleur que celui de

Daniel. Daniel et ses amis étaient des hommes pieux dans le milieu impie

de la Babylone antique. C’étaient des esclaves; de bons esclaves, de

bons serviteurs du palais. Mais les choses se gâtèrent lorsqu’ils refusè­

rent d’obéir à tout ordre contraire aux commandements du vrai Dieu.

Quand la statue colossale de Nebucadnetsar fut dressée et qu’il fut pres­

crit à tous de se prosterner pour l’adorer, Daniel et ses amis refusèrent.

Lorsque, pendant trente jours, toute prière autre que celles qui s’adres­

saient au roi Darius fut interdite, Daniel continua de faire ce qu’il avait

toujours fait: il pria Dieu trois fois par jour devant la fenêtre ouverte.

Ces hommes étaient-ils des faibles d’esprit? Se faisaient-ils des illu­

sions quant aux conséquences? S’imaginaient-ils que leur refus d’obéir

19

passerait inaperçu? Pas du tout. Ils connaissaient les conséquences,

mais ils connaissaient également Dieu. Ils surent se montrer forts, s’en

remettant à Dieu pour accomplir sa volonté à leur égard, que ce fût le

salut ou la destruction dans la fosse aux lions ou dans la fournaise. Ils

déclarèrent: «Voici, notre Dieu que nous servons peut nous délivrer de

la fournaise ardente, et il nous délivrera de ta main, ô roi. Sinon, sache,

ô roi, que nous ne servirons pas tes dieux, et que nous n’adorerons pas

la statue d’or que tu as élevée» (Dan. 3:17-18).

Un dieu faible ne produit pas d’hommes forts, et il ne mérite pas

d’être adoré. Un Dieu fort, le Dieu de la Bible, est une source de force

pour ceux qui le connaissent.

**La plus haute science**

Apprenons donc à connaître Dieu, efforçons-nous de connaître Dieu

au sens le plus plein, au sens de la Bible. Jésus nous a encouragés à le

faire lorsqu’il a dit: «Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et char­

gés, et je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et recevez

mes instructions, car je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez

du repos pour vos âmes» (Mat. 11:28-29). Voici la vraie sagesse pour

toutes les âmes. Elle est le devoir particulier et le privilège du chrétien.

Quel sera donc le programme d’études propre à l’enfant de Dieu?

N’est-ce pas Dieu lui-même? Il y a, c’est certain, bien des domaines de

connaissance dignes d’être explorés. Mais la plus haute science, le sujet

d’étude le plus propre à élargir la personnalité, c’est Dieu lui-même.

Spurgeon écrivait naguère:

*Il y a dans la contemplation de la Divinité quelque chose qui élève*

*rame à un extraordinaire degré. C'est un sujet si vaste que toutes nos*

*pensées se perdent dans son immensité; si profond que notre orgueil se*

*noie dans cet infini. Nous pouvons embrasser et étreindre les autres*

*sujets; nous en tirons une sorte de satisfaction et nous poursuivons*

*notre route avec cette pensée: « Voyez comme je suis savant. » Mais*

*lorsque nous abordons cette science des sciences, découvrant que notre*

*sonde n'en peut atteindre le fond et que notre regard le plus aigu n'en*

*peut mesurer la hauteur, nous nous arrêtons, saisis de respect... en nous*

*écriant: «Je ne suis né que d'hier, je ne sais rien»... Mais en même*

20

*temps qu’elle humilie notre esprit, cette étude le déploie et l’étend...*

*Rien ne saurait élargir l'intelligence et dilater l'âme de l'homme comme*

*l'exploration fervente, assidue, persévérante du grandiose sujet qu'est la*

*Divinité2.*

Tout chrétien devrait poursuivre ce but avec assurance. Dieu a promis

que ceux qui le cherchent le trouveront. La porte sera ouverte à ceux qui

frappent.

2Charles Haddon Spurgeon, *The New Park Street Pulpit,* vol. 1, 1855 (Pasadena,

Texas: Pilgrim Publications, 1975), p. 1.

21

1. **LE DIEU INCONNU**

«Presque toute la totalité de notre sagesse, et, tout compte fait, la

somme de toute sagesse véritable, consiste en deux parties: connaître

Dieu et nous connaître nous-même».1 Cette première phrase du premier

paragraphe de l’institution de la religion chrétienne, de Jean Calvin,

marque le point auquel nous a amenés le chapitre précédent ; elle pose

aussi un second problème. S’il est vrai que la sagesse consiste à connaî­

tre Dieu et à nous connaître, nous sommes aussitôt conduits à deman­

der: «Mais qui donc possède une telle connaissance? Qui peut connaître

véritablement Dieu ou lui-même?» Si nous sommes honnêtes, nous

sommes forcés de reconnaître que, livrés à nos propres ressources, nous

ne pouvons que répondre «Personne». Seul et sans aide nul de nous ne

connaît vraiment Dieu. Il ne saurait davantage se connaître tel qu’il est.

Où est la difficulté? Il est clair que nous ne nous connaissons pas

parce que nous n’avons pas d’abord connu Dieu. Mais pourquoi cette

ignorance de Dieu? Est-il inconnaissable? A qui la faute? A lui ou à

nous? Nous aimerions mieux, cela va de soi, lui imputer la faute. Mais

avant de le faire, songeons aux conséquences. Si notre ignorance est de

notre fait, c’est peu flatteur pour nous, mais il y a un remède, car tout

est possible à Dieu. Il peut redresser les choses. Si par contre notre igno-,

rance est due à Dieu (ou si, comme nous le disons plus volontiers, elle

tient à la nature des choses) le mal est sans remède. La clef de la connais­

sance ne peut que nous échapper et la vie est absurde.

1 Jean Calvin, *L'Institution Chrétienne,* vol. 1, éd. Labor et Fides (Genève, 1967).

22

Dans *The Dust of Death,* Os Guinness éclaire ce fait en évoquant un

numéro comique de Facteur allemand Karl Vallentin. On y voit l’acteur

entrer sur une scène éclairée uniquement par un rond de lumière étroit.

Il se met à tourner autour de ce cercle d’un air préoccupé. On voit qu’il

cherche quelque chose. Arrive un agent de police, qui lui demande ce

qu’il a perdu. «J’ai perdu la clef de chez moi», répond Vallentin.

L’agent se met à chercher avec lui, mais en vain. «Etes-vous bien sûr de

l’avoir perdue ici?», demande-t-il. «Oh non!», dit Vallentin, en mon­

trant un coin obscur, «c’est là-bas». «Mais alors, pourquoi cherchez-

vous ici?» «C’est que là-bas il fait noir», répond l’acteur2.

S’il n’y a pas de Dieu, ou s’il y a un Dieu qui refuse de se laisser con­

naître, la recherche de la connaissance de Dieu ressemble fort aux

recherches de ce comédien allemand. Là où il faudrait chercher, il n’y a

pas de lumière; et là où il fait clair, il ne sert à rien de chercher. Mais en

est-il ainsi? La Bible affirme que la difficulté vient de nous, et non de

Dieu. Le problème a donc une solution. Il est soluble parce que Dieu

peut agir — et qu’en fait il a agi — pour se révéler à nous, et qu’il nous a

ainsi fourni la clef de la connaissance qui nous manquait.

**Conscience de Dieu**

Voici en quels termes se pose la question: si étrange que cela puisse

paraître, l’homme qui ne connaît pas Dieu le connaît pourtant, dans un

sens atténué mais néanmoins réel; il le connaît, mais il refoule cette con­

naissance. Il nous faut ici revenir à la distinction que nous avons faite

entre «avoir connaissance» de Dieu et vraiment «connaître Dieu».

Connaître Dieu, c’est pénétrer dans la connaissance de nos besoins spiri- h

tuels profonds et de la manière dont Dieu y pourvoit, nous confier en lui

et le révérer. La conscience de Dieu est seulement le sentiment de l’exis­

tence d’un Dieu qui mérite qu’on lui obéisse et qu’on lui rende un culte.

Il n’est pas dans la nature des hommes de connaître Dieu, de lui obéir et

de l’adorer, mais tous n’en ont pas moins conscience qu’il existe.

C’est ce qu’exprime un passage de la lettre de l’apôtre Paul à l’Eglise

nouvellement créée à Rome, qui est au nombre des textes les plus impor-

2Os Guinness, *The Dust of Death* (Downers Grove, 111.: InterVarsity Press, 1973),

p. 148.

23

tants qui aient été écrits pour le bien de l’humanité. Il contient la pre­

mière thèse de l’apôtre dans son plus important exposé de la doctrine

chrétienne.

*La colère de Dieu se révèle du ciel contre toute impiété et toute injus­*

*tice des hommes qui retiennent injustement la vérité captive» car ce*

*qu'on peut connaître de Dieu est manifeste pour eux, Dieu le leur ayant*

*fait connaître. En effet, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance*

*éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil, depuis la création du*

*monde, quand on les considère dans ses ouvrages. Ils sont donc inexcu­*

*sables, puisque» ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme*

*Dieu, et ne lui ont point rendu grâces; mais ils se sont égarés dans leurs*

*pensées, et leur cœur sans intelligence a été plongé dans les ténèbres. Se*

*vantant d'être sages, ils sont devenus fous; et ils ont changé la gloire du*

*Dieu incorruptible en images représentant l'homme corruptible, des*

*oiseaux, des quadrupèdes, et des reptiles* (Rom. 1:18-23).

Nous trouvons ici trois idées importantes. Premièrement, la colère de

Dieu se manifeste à l’encontre de l’homme naturel. Deuxièmement,

l’homme a volontairement rejeté Dieu. Troisièmement, il l’a rejeté en

dépit de la conscience de Dieu que chaque homme a en lui.

**Double révélation**

C’est le troisième point, la conscience naturelle que chacun a de Dieu,

qu’il faut d’abord considérer. Car il marque bien que, si nul ne connaît

naturellement Dieu, cette ignorance n’est pas la faute de Dieu. Dieu

nous a donné une double révélation de lui-même et nous avons tous reçu

cette révélation.

Nous avons d’abord reçu *la révélation de Dieu dans la nature.* On

pourrait donner à l’argument de Paul la forme suivante: tout ce que

l’homme naturel peut connaître de Dieu lui a été révélé dans la nature. Il

nous faut, bien sûr, reconnaître qu’il s’agit là d’une connaissance limi­

tée. En fait, Paul la limite à deux choses : la puissance éternelle de Dieu

et sa divinité. Mais si cette connaissance est limitée, elle est suffisante

pour ôter toute excuse à celui qui, à partir d’elle, ne recherche pas une

connaissance complète de Dieu. Dans la langue d’aujourd’hui, l’expres-

24

I

sion «puissance éternelle» pourrait être traduite par *souveraineté,* et

«divinité» pourrait se rendre par *l'être* même. Paul affirme donc que la

nature nous fournit des preuves abondantes et pleinement convaincan­

tes de l’existence d’un Etre Suprême. Dieu existe, et les hommes le

savent. S’ils refusent donc de reconnaître Dieu et de l’adorer, ainsi

qu’ils le font, cela tient non à un manque de preuves, mais à leur volonté

opiniâtre et déraisonnable de l’ignorer.

L’Ancien Testament parle de la claire révélation de Dieu dans la

nature. «Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l’étendue manifeste

l’œuvre de ses mains. Le jour en instruit un autre jour, la nuit en donne

connaissance à une autre nuit. Ce n’est pas un langage, ce ne sont pas

des paroles dont le son ne soit point entendu : leur retentissement par­

court toute la terre, leurs accents vont aux extrémités du monde»

(Ps. 19:2-5). La révélation de Dieu dans la nature est assez claire pour

convaincre tout homme de l’existence et de la puissance de Dieu pour

peu qu’il accepte ces évidences.

Cette révélation de Dieu a un autre aspect. Nous pourrions parler

*d'une révélation interne,* ou plutôt d’une aptitude intérieure à recevoir

la révélation de Dieu. Personne, selon sa nature, n’est parvenu à la con­

naissance de Dieu, au plein sens de la Bible. Mais tous les individus ont

reçu la capacité de recevoir la révélation naturelle de Dieu. C’est de cette

capacité que parle Paul lorsqu’il dit: «ce qu’on peut connaître de Dieu

est manifeste *pour eux»* (Rom. 1:19).

Supposons que, conduisant votre voiture, vous arriviez à un panneau

indiquant: «Déviation, tournez à gauche» et que vous n’en teniez

aucun compte. Un agent de police, se trouvant là, vous donne une con­

travention. Quelle excuse pouvez-vous avancer? Vous pouvez prétendre

que vous n’avez pas vu le panneau. Mais cela ne change rien. Du

moment que vous conduisez, vous êtes responsable. Vous êtes censé voir

le panneau et tenu de le respecter. Vous êtes toujours responsable si,

n’ayant pas voulu voir le panneau, vous vous précipitez du haut d’une

falaise et vous vous tuez avec vos passagers.

Ce que dit Paul, c’est d’abord qu’il y a un panneau. C’est la révéla­

tion de Dieu dans la nature. Il dit ensuite que vous y voyez clair. Si donc

vous décidez de ne pas tenir compte de l’avertissement et que vous cou­

rez à votre perte, c’est vous le coupable. Le jugement de Dieu ne sanc­

tionne pas le fait que vous ne connaissiez pas Dieu ou que vous étiez

incapable de le connaître, mais le fait que, connaissant l’existence de

25

Dieu, vous avez refusé de le reconnaître en tant que Dieu. Paul écrit:

«Ils sont donc inexcusables, puisque, ayant connu Dieu, ils ne l’ont

point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces» (Rom.

1:20-21).

Paul ne dit pas qu’il y a dans la nature assez de preuves de Dieu

pour que le savant qui sonde les secrets de la nature puisse avoir con­

naissance de lui. Il ne dit pas que le panneau indicateur est présent,

mais qu’il est caché et que nous ne pouvons le découvrir qu’en faisant

grande attention. Paul dit que l’avertissement est bien visible. C’est un

vrai panneau d’affichage. Personne, si modestes que soient ses facul­

tés, n’a d’excuse s’il ne le voit pas. Une fleur témoigne assez claire­

ment de Dieu pour conduire le savant ou l’enfant à l’adorer. Un

arbre, un caillou, un grain de sable, l’empreinte d’un doigt renferment

assez de preuves pour nous faire glorifier et remercier Dieu et com­

mencer ainsi à le connaître. Mais les hommes se refusent à le faire. Ils

préfèrent substituer la nature ou des parties de la nature à Dieu et les

ténèbres envahissent leur cœur.

Calvin donne la conclusion suivante :

*Or, bien que nous soyons incapables par nous-mêmes de nous élever*

*jusqu'à une pure et claire connaissance de Dieu, cette incapacité ne peut*

*« nous servir d'excuse, car nous ne pouvons invoquer notre ignorance*

*sans que notre propre conscience nous accuse de paresse et d'ingrati­*

*tude3.*

.4:

**Le rejet de Dieu**

Lorsque Calvin parle de paresse et d’ingratitude, il nous amène au

second point de l’argumentation de Paul dans l’épître aux Romains:

l’affirmation que tous ont rejeté Dieu malgré le fait que Dieu se révèle

dans la nature. En développant ce point dans Romains 1:18, Paul pré­

cise la forme et les circonstances de ce refus.

La clef de ce rejet universel de Dieu se trouve dans la formule : «Ceux

qui retiennent injustement la vérité captive. » En grec le mot rendu ici

par «retenir captive» est le verbe *katéchô,* qui signifie «retenir», «déte­

3Calvin, p. 31.

26

nir», «s’emparer de», «tirer en arrière», «s’attacher à». Dans un sens

positif la même racine est employée pour exprimer l’idée de s’attacher à

ce qui est bon. L’épître aux Hébreux parle ainsi de «retenir jusqu’à la

fin la ferme confiance et l’espérance dont nous nous glorifions» (Héb.

3:6). Dans un sens négatif, ce mot exprime l’idée de détenir quelque

chose, de le tenir captif. Si la version Segond parle des hommes «qui

retiennent la vérité captive», la vieille version Ostervald disait ici: «qui

suppriment la vérité », et la toute récente *New English Bible* dit de ces

hommes qu’ils «étouffent» la vérité. Voici donc la réalité des choses. La

colère de Dieu se révèle du ciel contre les humains, non parce qu’ils ont

simplement, peut-être par inadvertance, omis de voir la vérité, mais

parce qu’ils ont, de manière délibérée et perverse, rejeté la connaissance

de Dieu qui est inscrite au fond de leur cœur. 7

R. C. Sproul a appelé cet argument «le centre de la psychologie de j

l’athéisme selon Paul»4, et il a montré que c’est là précisément que

réside la culpabilité de l’homme. Les hommes ont reçu toute la connais- '

sance qui leur est nécessaire pour les amener à se détourner d’eux-

mêmes et de leurs propres voies pour se tourner vers Dieu et commen­

cer, tout au moins, à le chercher. Mais cette connaissance, comme un

puissant ressort que l’on comprime, a été refoulée. Le danger, c’est que

le ressort risque de se détendre et de briser l’univers mental et le style de

vie de celui qui le comprime. On continue donc à le refouler, en étouf- J

fant la vérité.

Pourquoi ce comportement? S’il est vrai, comme nous l’avons sou­

ligné dans le précédent chapitre, que la connaissance de Dieu conduit

au bien suprême et si, comme nous venons de le voir, nous avons

déjà en nous le commencement de ce savoir, pourquoi le refoulons-

nous? Ne serait-il pas normal de faire accueil à cette vérité et de ten­

ter de la discerner clairement? Ou bien est-ce que les gens manquent

sur ce point de logique? Ou alors, est-ce l’explication de Paul qui est

fausse?

Paul ne se trompe pas. Ce sont bien les hommes et les femmes qui

étouffent la vérité. Mais s’ils le font, c’est qu’ils n’aiment pas la vérité

concernant Dieu. Plus précisément, ils n’aiment pas le Dieu auquel la

vérité les conduit.

4R. C. Sproul, *The Psychology of Atheism* (Minneapolis: Belhany Fellowship, 1974),

p. 59.

27

Remarquez que Paul dit au début de ce passage de l’épître aux

Romains que la colère de Dieu se révèle du ciel contre « toute impiété et

toute injustice des hommes». Le mot *impiété* comporte plusieurs sens.

Ici, le sens n’est pas seulement que les hommes ne sont pas semblables à

Dieu (ce qui, d’ailleurs, est vrai), mais surtout qu’ils sont, au surplus, en

état d’opposition à Dieu, à sa nature divine. Dieu est souverain, mais

l’homme n’aime pas sa souveraineté. Il ne peut accepter d’être soumis

au pouvoir légitime d’un Etre tout-puissant. Dieu est saint, mais les

hommes et les femmes n’aiment pas sa sainteté, parce qu’elle accuse leur

nature pécheresse. Dieu est omniscient, mais il nous déplaît qu’il sache

tout. Nous n’aimons pas un Dieu qui voit les replis obscurs de notre

cœur et nous connaît intimement. D’une manière ou d’une autre,

l’homme naturel a de la répugnance pour à peu près tout ce que nous

pouvons connaître de Dieu. Il repousse donc les évidences qui l’obligent

à s’engager sur la voie d’une connaissance réelle de Dieu.

Le second terme est le mot «injustice». Tout ce qui a rapport à Dieu

répugne à l’homme naturel, mais la cause principale de cette répugnance

est la justice de Dieu. Dieu est saint; les hommes sont pécheurs. Ils ne

souhaitent donc pas connaître un Dieu qui leur imposerait des exigences

morales. Pour connaître Dieu, ils devraient changer. En d’autres ter­

mes, le refus de connaître Dieu est dû à des causes moins intellectuelles

que morales.

**Dieux de substitution**

Nous voilà parvenus à la source des difficultés des hommes. Ils ont

rejeté les premiers éléments de la connaissance de Dieu pour des raisons

morales et psychologiques. Mais ils ne peuvent en rester là. S’ils ont

rejeté Dieu, ils sont toujours des créatures de Dieu et ils ont toujours,

dans leur tempérament intellectuel et moral, le besoin de Dieu (ou de

quelque chose qui lui ressemble). Répugnant à connaître le vrai Dieu,

incapables de s’en passer, ils inventent, pour combler le vide, des dieux

de remplacement. Ces dieux seront les lois scientifiques très élaborées de

notre culture, tout aussi bien que les dieux et les déesses du monde

gréco-romain ou les idoles bestiales et perverses du paganisme.

Si les attitudes religieuses sont un phénomène universel chez les hom­

mes et les femmes de la planète, ce n’est pas, comme on l’a prétendu,

28

qu’ils cherchent Dieu. C’est qu’ils refusent Dieu mais ont besoin de

quelque chose pour tenir la place de Dieu.

Ce processus de rejet est un processus en trois temps, bien connu des .

psychologues contemporains: trauma, refoulement, substitution. Dans

son analyse de l’athéisme, Sproul montre que la confrontation avec le

vrai Dieu choque et blesse les hommes. «Il n’y a pas de trauma si les

yeux sont fermés en permanence et que nulle lumière ne pénètre. Mais,

en fait, les yeux se ferment pour réagir au choc de la lumière — après

que la souffrance a été éprouvée».5 Le point important est ici que la

connaissance de Dieu, quoique refoulée, n’est pas détruite. Elle

demeure intacte, quoique enfouie au fond du subconscient. Un vide est -t;

donc ressenti, qui fait que l’on substitue au vrai Dieu «ce qui n’est pas <

Dieu ».

**La colère de Dieu**

Nous arrivons donc, pour finir, à ce qui était la première affirmation

de Paul, après avoir inversé l’ordre des trois points essentiels du passage

cité : la colère de Dieu se révèle légitimement contre les hommes, parce

qu’ils ont étouffé la connaissance de Dieu qui leur était manifeste.

Il y a des gens qui sont profondément troublés par un enseignement

qui nous dit que le grand Dieu de l’univers manifeste de la colère. Puis- ,

que, selon eux, Dieu est un Dieu d’amour — ce qu’il est en effet — ils ne \*

peuvent concevoir que Dieu puisse aussi être un Dieu de colère. C’est ne

pas connaître et ne pas comprendre Dieu. Un Dieu que n’irrite pas le

péché est un dieu contrefait et mutilé. Il lui manque quelque chose. Dieu ;

est parfait dans son amour; c’est vrai. Mais Dieu est parfait également

dans sa colère, qui, comme Paul le dit dans l’épître aux Romains, «se

révèle du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes».

Dans toute présentation doctrinale ordonnée, la colère de Dieu est la

première vérité qu’il faut apprendre le concernant. Pourquoi Paul n’a-

t-il pas commencé par dire que l’amour de Dieu se révèle du ciel? Ce

n’est pas parce que Dieu n’est pas amour, car effectivement il est

amour, Paul le montrera ensuite. Mais c’est afin que nous reconnais­

sions notre profond besoin spirituel et que nous soyons préparés à rece-

5Sproul, p. 75.

29

voir la connaissance de Dieu dans le Seigneur Jésus-Christ, le Sauveur,

c’est-à-dire là seulement où nous pouvons la recevoir. Si des hommes ou

des femmes viennent à Dieu en se vantant de leur discernement spirituel,

Dieu dénoncera leur ignorance. S’ils viennent à Dieu en se vantant de

leurs grandes actions, Dieu ne pourra et ne voudra pas les accueillir.

Mais s’ils viennent humblement, reconnaissant qu’en vérité ils ont rejeté

la révélation de Dieu dans la nature, qu’ils sont sans excuse et qu’ils se

sont exposés à la colère de Dieu, alors Dieu agira dans leur vie. Il leur

montrera qu’il est déjà intervenu pour les libérer du fardeau de la colère

encourue, que Jésus en a porté le poids, et que, devant eux, est ouvert le

chemin par lequel on grandit dans l’amour et la connaissance de Dieu, le

chemin du salut.

30

DEUXIÈME PARTIE

**La parole de Dieu**

*Toute Ecriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour*

*convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que*

*T homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre*

(II Tim. 3:16-17).

*Et ils se dirent l’un à l’autre: Notre cœur ne brûlait-il pas*

*au-dedans de nous, lorsqu’il nous parlait en chemin et nous expli­*

*quait les Ecritures?* (Luc 24:32).

*La loi de TEternel est parfaite, elle restaure l’âme; le témoignage*

*de l’Eternel est véritable, il rend sage l’ignorant. Les ordonnances*

*de l’Eternel sont droites, elles réjouissent le cœur; les commande­*

*ments de l’Eternel sont purs, ils éclairent les yeux* (Ps. 19:8-9).

*Je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre ne passeront*

*point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de*

*lettre, jusqu’à ce que tout soit arrivé* (Mat. 5:18).

*Car il viendra un temps où les hommes ne supporteront pas la*

*saine doctrine; mais, ayant la démangeaison d’entendre des choses*

*agréables, ils se donneront une foule de docteurs selon leurs pro­*

*pres désirs, détourneront l’oreille de la vérité, et se tourneront vers*

*les fables* (II Tim. 4:3-4).

*Efforce-toi de te présenter devant Dieu comme un homme*

*éprouvé, un ouvrier qui n'a point à rougir, qui dispense droitement*

*la parole de la vérité* (II Tim. 2:15).

31

1. **LA BIBLE**

Notre étude de la doctrine chrétienne nous a conduits à trois grandes

vérités: premièrement, la connaissance de Dieu est le bien suprême;

deuxièmement, Dieu a révélé dans la nature à tous les hommes certaines

vérités le concernant; mais, troisième vérité, les hommes ont rejeté cette

révélation et ont substitué de faux dieux au Dieu créateur. La présence

du vrai Dieu nous est révélée, extérieurement, dans tout ce que nous

voyons et, intérieurement, dans l’exercice normal de notre intelligence et

de notre sensibilité. Mais nous avons renié notre conscience de Dieu,

changeant en superstition la connaissance que nous avons de lui. Le

résultat est qu’en dépit de toute sa science, le monde ne connaît pas Dieu

et se trouve par conséquent privé de la connaissance de lui-même.

Qu’allons-nous faire? Il est manifeste, d’après tout ce que nous avons

dit, que les hommes et les femmes ne peuvent rien faire par eux-mêmes.

Mais voici la bonne nouvelle de la religion chrétienne: bien que nous ne

puissions rien faire, Dieu a fait quelque chose. Il a fait tout ce qui est

nécessaire. Il s’est manifesté à nous. En d’autres termes, en plus de la

révélation générale — mais limitée — qu’il donne de lui-même dans la

nature, Dieu nous a donné une révélation particulière visant à conduire

ceux qui ne le connaissaient pas, ni ne voulaient le connaître, à la con­

naissance de Dieu et par là au salut. Cette révélation particulière com­

porte trois degrés. Il y a d’abord la rédemption historique, avec, en son

centre, l’œuvre du Seigneur Jésus-Christ, mort à la place des pécheurs et

ressuscité pour manifester leur justice devant Dieu. En second lieu, il y a

une révélation écrite, contenue dans la Bible. Dieu nous a pourvus de

1 Calvin, p. 113 bas.

33

textes qui mettent en lumière ce qu’il a accompli pour notre rédemption.

En troisième lieu, il y a l’application de ces vérités à l’intelligence et au

cœur des individus par le Saint-Esprit. Sous son action, l’individu naît

de nouveau, il reçoit le Seigneur Jésus-Christ pour son Sauveur, et il est

rendu capable de le suivre fidèlement jusqu’à la fin de sa vie.

Il est clair néanmoins que, dans cette révélation spéciale à trois

degrés, la Bible est d’une importance déterminante. Ce n’est que dans la

Bible que nous apprenons que Dieu a racheté les pécheurs en Jésus-

Christ; et c’est dans la Bible que l’Esprit parle aux individus. Donc,

comme le dit Calvin, «toute notre sagesse doit consister à recevoir, avec

un esprit doux et docile, tout ce qui nous est enseigné dans l’Ecriture

sans rien excepter».1

Privée de l’Ecriture, notre prétendue sagesse se tourne en folie. Avec

l’Ecriture, et sous la conduite de l’Esprit-Saint, nous sommes capables

de savoir qui est Dieu, ce qu’il a fait pour nous, et comment nous pou­

vons répondre à son amour et vivre nos vies en communion avec lui.

**Dieu a parlé**

L’importance de la Bible réside dans le fait qu’elle est la parole écrite

de Dieu. Et la première raison que nous ayons de le croire est fournie

par ce que la Bible enseigne sur elle-même. C’est par là que tous — et les

chrétiens en particulier — devraient commencer. Beaucoup d’hommes

recourent à la Bible pour défendre des doctrines fondamentales : la doc­

trine de Dieu, la divinité du Christ, la réconciliation avec Dieu, la résur­

rection, la nature de l’Eglise, l’œuvre du Saint-Esprit, le jugement der­

nier et bien d’autres questions théologiques. Ils ont raison de le faire.

Mais si la Bible s’exprime avec autorité et précision sur ces sujets, il n’y

a pas de raison pour qu’elle n’ait pas autorité et précision lorsqu’elle

parle d’elle-même.

De ce point de vue, le premier texte à considérer est II Tim. 3:16.

Dans ce verset, le Nouveau Testament parle de P Ancien Testament, en

affirmant que «toute Ecriture est inspirée de Dieu». L’expression «est

inspirée par» traduit un seul mot grec. Ce mot, ainsi que l’a montré

B. B. Warfield au début du présent siècle, «ne veut certainement pas

1 Calvin, p. 187.

34

dire *inspirée par Dieu».2* L’expression «inspirée de Dieu» nous est

venue de la Vulgate *(divinitus inspirata)* à travers d’anciennes versions.

Mais le mot grec ne signifie pas «inspirée». Il signifie littéralement

« respirée-par-Dieu ». Le terme grec *théopneustos* fond en un seul les

mots *théos* (Dieu) et *pneustos,* participe passé du verbe *pnéô* (souffler).

Fondus en un seul, ces mots nous enseignent que les Ecritures sont le

résultat direct de la respiration — ou du souffle — de Dieu. Warfield

écrit ceci :

*Le terme grec n'exprime nullement l'idée d’INspirer ou d'INspira-*

*tion: il n'évoque que le «souffle» ou, si l'on veut, la «spiration». Ce*

*qu'il dit de l'Ecriture est, non point qu'elle a «reçu le souffle de Dieu»*

*ou qu'elle est le produit d'une «inspiration» divine communiquée à ses*

*auteurs, mais qu'elle est la respiration de Dieu... Donc lorsque Paul*

*déclare que «toute Ecriture» est le résultat du souffle de Dieu, qu'elle*

*est respirée par Dieu, il affirme avec toute l'énergie dont il est capable*

*que l'Ecriture est le produit d'une opération éminemment divine3.*

Bien sûr, une part du contenu de la Bible est constituée par des paro- */I. /*

les d’hommes faibles et égarés. Mais lorsqu’il en est ainsi, ces paroles

sont données pour telles. Pour prendre un exemple particulièrement

frappant, nous lisons au début du livre de Job : « Peau pour peau ! tout

ce que possède un homme, il le donne pour sa vie» (Job 2:4). Mais cette

affirmation n’est pas vraie, du moins pas dans tous les cas. Comment,

alors, expliquer sa présence dans la Bible? Le contexte nous montre que

c’est une parole du diable, dont il nous est dit ailleurs qu’il est le père du

mensonge (Jean 8:44). De même, la suite du livre contient de longs cha­

pitres remplis des conseils vains et souvent erronés des consolateurs de

Job. Leurs paroles sont bien loin d’être pleinement vraies et Dieu met

brusquement fin à leur déraison par cette question: «Qui est celui qui

obscurcit mes desseins par des paroles sans intelligence?» (Job 38:2).

Dieu dit ici clairement que leurs paroles ne sont pas vraies. Ce qui est

vrai, c’est qu’ils ont prononcé les mots qui leur sont attribués par le

texte.

A la lumière de ces exemples, nous voyons que l’autorité de la Bible

2Benjamin Breckinridge Warfield, *The Inspiration and Authority of the Bible,* éd.

Samuel G. Craig (London: Marshall, Morgan & Scott, 1959), p. 132.

*3 Ibid.,* p. 133.

35

est absolue quant à la vérité factuelle des récits mais qu’elle ne l’est pas

nécessairement quant à la vérité des opinions émises par les femmes et

les hommes pécheurs qui s’y expriment (ou par le diable). Par contre,

lorsque Dieu parle soit directement, soit par la bouche d’un de ses pro­

phètes, l’autorité de la Bible est tout aussi absolue que sa précision fac­

tuelle. On a noté que dans le seul Pentateuque les mots «l’Eternel dit»

sont employés près de huit cents fois, et que l’expression «Parole de

l’Eternel» revient comme un refrain dans les livres prophétiques. Dans

les passages correspondants, nous avons affaire aux paroles mêmes, aux

actions et aux pensées de Dieu.

**«Elle dit» = «Dieu dit»**

En regard du verset de II Timothée, on peut inscrire deux séries

de passages, recensés par Warfield, montrant clairement que les

auteurs du Nouveau Testament identifiaient la Bible qu’ils possé­

daient — 1\*Ancien Testament — avec la voix vivante de Dieu.

«Dans une de ces catégories de textes, écrit Warfield, on parle de

l’Ecriture comme si elle était Dieu; dans l’autre, on parle de Dieu

comme s’il était l’Ecriture: prises en bloc, les deux séries associent

si étroitement Dieu et l’Ecriture qu’il est clair qu’aucune distinction

n’a été faite entre eux du point de vue de leur autorité absolue».4

Tout lecteur réfléchi de la Bible doit en tirer la conclusion que le

caractère unique et divin des livres sacrés n’était nullement une

affirmation abstraite et gratuite des auteurs bibliques mais en vérité

une certitude fondamentale servant de base à tout ce qu’ils ensei­

gnaient ou écrivaient.

*Voici, entre autres, des exemples de la première sorte de passa­*

*ges: Galates 3:8: «L'Ecriture, prévoyant que Dieu justifierait les*

*païens par la foi, a d'avance annoncé cette bonne nouvelle à Abra­*

*ham: toutes les nations seront bénies en toi» (Gen. 12:3); Romains*

*9:17: «L'Ecriture dit à Pharaon: je t'ai suscité à dessein pour mon­*

*trer en toi ma puissance» (Ex. 9:16). Et pourtant ce n'est pas*

*1'Ecriture (qui n'existait pas à l'époque) qui, prévoyant les desseins*

*4Ibid.,* p. 299.

36

*à venir de la grâce de Dieu, a prononcé ces paroles pour Abraham,*

*c’est Dieu lui-même et en personne; et ce n’est pas l’Ecriture non*

*encore existante qui a fait cette déclaration à Pharaon, mais Dieu*

*lui-même par la bouche de son prophète Moïse. Ces actions ne pou­*

*vaient être attribuées à «l’Ecriture» qu’en raison de l’identification*

*habituelle, dans l’esprit de l’auteur, du texte de l’Ecriture avec Dieu*

*parlant de sa bouche, si habituelle qu’il lui était devenu tout naturel*

*de dire «l’Ecriture dit», lorsqu’il voulait dire «Dieu, ainsi que le*

*rapporte l’Ecriture, a dit».*

*Et voici, parmi d’autres, des exemples de la seconde catégorie de*

*passages: Matthieu 19:4, 5: «Il répondit: N’avez-vous pas lu que le*

*créateur, au commencement, fit l’homme et la femme et qu’il dit:*

*C’est pourquoi l’homme quittera son père et sa mère, et s’attachera à*

*sa femme, et les deux deviendront une seule chair?» (Gen. 2:24);*

*Hébreux 3:7: «C’est pourquoi, ainsi que le dit le Saint-Esprit:*

*Aujourd’hui, si vous entendez sa voix,» etc. (Ps. 95:7); Actes 4:24,*

*25: «Seigneur... c’est toi qui as dit... par la bouche de ton serviteur*

*David: Pourquoi ce tumulte parmi les nations et ces vaines pensées*

*parmi les peuples?» (Ps. 2:1); Actes 13:34, 35: «Qu’il l’ait ressuscité*

*des morts, de telle sorte qu'il ne retournera pas à la corruption, c'est*

*ce qu'il a déclaré, en disant: Je vous donnerai les grâces saintes pro­*

*mises à David» (Es. 55:3); « C'est pourquoi il dit encore ailleurs: Tu*

*ne permettras'pas que ton Saint voie la corruption» (Ps. 16:10);*

*Hébreux 1:6: «Et lorsqu'il introduit de nouveau dans le monde le*

*premier-né, il dit: Que 4ous les anges de Dieu l'adorent!» (Deut.*

*32:43); «De plus, il dit aux anges: Celui qui fait de ses anges des*

*vents et de ses serviteurs une flamme de feu» (Ps. 104:4); «Mais il a*

*dit au Fils: Ton trône, ô Dieu, est éternel», etc. (Ps. 45:6) et «Toi,*

*SEIGNEUR, tu as, au commencement, » etc. (Ps. 102:25). Et cepen­*

*dant, ce n'est pas dans la bouche de Dieu que ces paroles sont placées*

*dans le texte de TAncien Testament: ce sont des paroles d'hommes*

*que le texte de l'Ecriture nous dit avoir été adressées à Dieu ou pro­*

*noncées au sujet de Dieu. Elles ne pouvaient être attribuées à Dieu J*

*qu'en raison de l'identification habituelle, dans l'esprit des auteurs, du \**

*texte de l'Ecriture avec les paroles mêmes de Dieu, identification si* j.

*habituelle qu'il était devenu naturel d'employer l'expression «Dieu*

*dit» lorsque l'on voulait dire en fait «l'Ecriture, Parole de Dieu, dit».*

*Donc, lorsqu'on les rapproche, ces deux séries de passages font appa-*

37

*rentre l’identification absolue, dans l’esprit de ses auteurs, de l’Ecriture*

*avec les paroles qui sortent de la bouche de Dieu5.*

Ne disons donc pas que l’Ecriture «contient» la Parole de Dieu ou

«porte témoignage» à la Parole de Dieu. Disons que l’Ecriture *est* la

Parole de Dieu, prononcée par Dieu et conservée selon ses directives par

les auteurs bibliques.

**Poussés par Dieu**

Cette analyse ne tend nullement à nier qu’il y ait dans l’Ecriture un

authentique élément humain. Dans II Pierre 1:21, Pierre écrit: «Ce

n’est pas par une volonté d’homme qu’une prophétie a jamais été

apportée, mais c’est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont

parlé de la part de Dieu. » On ne saurait trop souligner, compte tenu de

certains malentendus actuels, que Pierre affirme bien que les hommes

ont joué un rôle dans la rédaction de l’Ecriture. Il dit «des hommes ont

parlé ».

Les auteurs bibliques ont utilisé leur expérience. Ils ont employé leur

propre vocabulaire. La qualité littéraire de leurs écrits est variable. Ils

puisent parfois à des sources profanes. Ils font un choix. De bien des

manières, les livres de la Bible portent les empreintes d’hommes très

'■’\* humains et très marqués par leur époque.

Et pourtant, les livres de l’Ancien et du Nouveau Testament montrent

qu’ils sont aussi tout autre chose. Pierre nous dit que leurs auteurs «par­

laient de la part de Dieu». Il nous dit aussi qu’ils étaient «poussés par le

Saint-Esprit». Le mot rendu ici par «poussés» est significatif. Il est

employé par Luc lorsqu’il évoque la venue du Saint-Esprit à la Pente­

côte comme «la poussée d’un vent impétueux» (Actes 2:2). Luc emploie

à nouveau ce mot (en grec «porter, emporter») dans l’évocation drama­

tique de la tempête qui provoqua la destruction du navire qui portait

Paul vers Rome. Luc note que le navire devint la proie du vent. «Le

navire fut entraîné sans pouvoir lutter contre le vent et nous nous laissâ­

mes emporter à la dérive» (Actes 27:15); «on abaissa les voiles: c’est

ainsi qu’on se laissa emporter par le vent» (v. 17). Luc dit que le navire

*slbid.t* pp. 299-300.

38

était à la merci de la tempête. Jl n’avait pas cessé d’être un navire, jmais il

avait cessé de déterminer sa route et sa destination? "

De la même manière, Pierre nous enseigne que c’est sous la poussée de

l’Esprit que les auteurs de la Bible produisaient les paroles qui devaient

être écrites selon la volonté de Dieu. Ils écrivaient en tant qu’hommes

mais en tant qu’hommes portés par l’Esprit Saint. Il en résultait la révé­

lation de Dieu.

Le verset de la deuxième épître de Pierre ne précise pas le proces­

sus selon lequel les auteurs bibliques prenaient conscience de la

Parole de Dieu et la transcrivaient. La manière selon laquelle Dieu

leur communiquait sa révélation pouvait varier. Certains, sans

doute, écrivaient comme on écrit aujourd’hui, en rassemblant des

matériaux et en les organisant pour mettre en lumière les événements

ou leurs aspects saillants. C’est ainsi que procédaient Jean, auteur

du quatrième Evangile, et Luc, auteur du troisième Evangile et du

livre des Actes (Jean 20:30; Luc 1:1-4; Actes 1:1-2). Ils n’ont pas

écrit leurs livres sous la dictée de Dieu. Moïse, lui, reçut la révéla­

tion de la loi sur le Mont Sinaï au milieu de la fumée, du feu et des

éclairs (Ex. 19:18-19). C’est dans une vision que Dieu se révéla à

Daniel (Dan. 2:19), comme il le fit peut-être aussi dans un cas pour

P apôtre Paul (Gai. 1:11-12). Esaïe affirmait avoir entendu la voix de

Dieu comme il aurait entendu une voix humaine. «L’Eternel des

armées l’a révélé à mes oreilles» (Es. 22:14). Visiblement, la

méthode varie mais le résultat est le même: c’est la révélation claire

et distincte de Dieu.

La plupart des textes cités jusqu’ici portaient sur l’Ancien Testament.

Mais il y a aussi des textes qui montrent que ce que le Nouveau Testa­

ment enseigne sur l’Ancien Testament est également applicable au Nou­

veau Testament. Ainsi Paul dit de l’évangile qu’il a prêché: «C’est

pourquoi nous rendons continuellement grâces à Dieu de ce qu’en rece­

vant la Parole de Dieu, que nous vous avons fait entendre, vous l’avez

reçue, non comme la parole des hommes, mais, ainsi qu’elle l’est vérita­

blement, comme la Parole de Dieu, qui agit en vous qui croyez»

(I Thess. 2:13, à rapprocher de Gai. 1:11-12). De même, Pierre place les

épîtres de Paul dans la même catégorie que l’Ancien Testament: «Notre

bien-aimé frère Paul vous a écrit selon la sagesse qui lui a été donnée.

C’est ce qu’il fait dans toutes ses lettres, où il parle de ces choses, dans

lesquelles il y a des points difficiles à comprendre, dont les personnes

*kl. 1*

1 -1°)

39-

*t,* 1 û J

ignorantes et mal affermies tordent le sens, comme celui des *autres Ecri­*

*tures»* (II Pierre 3:15-16).

Il est clair que le Nouveau Testament ne parle pas de lui-même avec la

même fréquence, ni exactement de la même manière qu’il parle de

l’Ancien Testament, puisque les livres du Nouveau Testament n’ont pas

été réunis en un volume faisant autorité du vivant de ses auteurs. Cepen­

dant, à plusieurs reprises, les auteurs du Nouveau Testament parlent de

leurs écrits comme étant la Parole de Dieu. Dans certains cas, quand un

livre du Nouveau Testament a été écrit assez tard pour que l’auteur con­

naisse l’existence d’autres écrits appartenant au Nouveau Testament, le

dernier en date parle des livres antérieurs dans les termes que les Juifs

employaient pour parler de P Ancien Testament.

**Le témoignage de Jésus-Christ**

La principale raison que nous avons de croire que la Bible est la

Parole écrite de Dieu et, partant, la seule autorité dans toutes les matiè­

res de foi et de conduite, c’est l’enseignement de Jésus-Christ. Il arrive

souvent aujourd’hui que certains hommes dévaluent l’autorité de la

Bible en lui opposant celle du Christ. Une telle opposition est injustifia­

ble. Jésus s’identifiait si étroitement avec l’Ecriture et interprétait à tel

point son ministère à la lumière de l’Ecriture qu’il est impossible d’affai­

blir l’autorité de l’une sans affaiblir du même coup celle de l’autre.

Le respect du Christ pour l’Ancien Testament est d’abord attesté par

le fait qu’il lui attribue une autorité sans appel. Lorsqu’il est tenté par le

diable dans le désert, Jésus lui répond trois fois par des emprunts du

Deutéronome (Mat. 4:1-11). Il répond de même aux sadducéens qui

l’interrogent sur ce qu’il adviendra du mariage après la résurrection

(Luc 20:27-40) en leur reprochant de ne connaître ni les Ecritures ni la

puissance de Dieu et en citant Exode 3:6 : « Je suis le Dieu de ton père, le

Dieu d’Abraham, le Dieu d’Isaac et le Dieu de Jacob.» En maintes

occasions, Jésus invoque l’Ecriture à l’appui de ses actions, par exemple

pour justifier la purification du temple (Marc 11:15-17), ou pour parler

de sa soumission à la croix (Mat. 26:53-54). Il affirme que «l’Ecriture ne

peut être anéantie» (Jean 10:35) et il déclare : «Tant que le ciel et la terre

ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul

trait de lettre, jusqu’à ce que tout soit arrivé» (Mat. 5:18).

40

Ce texte mérite un plus ample examen. Il est évident, même pour celui

qui les lit après deux mille ans, que les mots «pas un iota, pas un trait de

lettre» étaient une expression usuelle évoquant les plus infimes détails

de la loi mosaïque. L’iota (ou *yôd)* était la plus petite lettre de l’alphabet

hébreu, que nous transcrivons par un Z. Il avait la forme d’une virgule,

écrite en haut de ligne. Le trait de lettre était ce que nous nommerions

aujourd’hui l’empassement, soit le petit trait saillant qui distingue un

caractère romain d’un caractère plus moderne. Dans certaines Bibles, le

psaume 119 est divisé en vingt-deux parties numérotées à l’aide des let­

tres de l’alphabet hébreu. Si l’impression est soignée, le lecteur français

voit ce qu’est un trait de lettre en comparant la lettre hébraïque impri­

mée devant le verset 9 avec la lettre imprimée devant le verset 81. La pre­

mière lettre est un *beth,* la seconde un *kaph.* La seule différence entre

elles est le petit trait saillant, le trait de lettre. Ces constatations éclairent

le sens de la phrase dans laquelle Jésus nous dit que ni un iota ni un trait

de lettre ne disparaîtront aussi longtemps que la loi ne sera pas parvenue

à son accomplissement.

Mais d’où la loi tire-t-elle son inébranlable permanence? Certaine­

ment pas d’un facteur humain, puisque tout ce qui est humain est transi­

toire. Le seul fondement du caractère impérissable de la loi est son

essence divine. Elle ne saurait être abolie parce qu’elle est la Parole du

Dieu véritable, éternel et vivant. Telle est la substance de l’enseignement

de Jésus.

Dans sa vie même, Jésus voyait un accomplissement de l’Ecriture, à

laquelle il se soumettait consciemment. C’est par une citation d’Esaïe

61:1-2 qu’il a inauguré son ministère: «L’Esprit du Seigneur est sur

moi, parce qu’il m’a oint pour annoncer une bonne nouvelle aux pau­

vres ; il m’a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour procla­

mer aux esprits la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue,

pour renvoyer libres les opprimés, pour publier une année de grâce du

Seigneur» (Luc 4:18-19). Lorsqu’il eut fini sa lecture, il posa le livre et

dit : «Aujourd’hui cette parole de l’Ecriture, que vous venez d’entendre,

est accomplie» (v. 21). Jésus affirmait ainsi qu’il était le Messie, celui au

sujet de qui Esaïe avait écrit. Il identifiait d’avance son ministère avec

les lignes de l’Ecriture qui l’annonçaient.

Dans la suite de son ministère, nous voyons des disciples de Jean-

Baptiste lui poser, de la part de Jean, la question: «Es-tu celui qui doit

venir, ou devons-nous en attendre un autre? » (Mat. 11:3). Jésus répond

41

par une autre référence à la même partie de la prophétie d’Esaïe. 11 leur

dit en substance: «Ce n’est pas de moi que vous avez à apprendre qui je

suis. Regardez ce qu’Esaïe a annoncé au sujet du Messie. Voyez si

j’accomplis sa prophétie.» Jésus mettait les gens en demeure d’évaluer

son ministère à la lumière de la Parole de Dieu.

L’Evangile de Jean nous montre Jésus parlant de l’autorité de sa mis­

sion avec les chefs des Juifs, et tout le poids de ce qu’il dit repose sur

l’Ecriture. Il dit que nul ne peut croire en lui s’il n’a d’abord cru aux

écrits de Moïse, car ils se rapportent à lui. «Vous sondez les Ecritures,

parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle : ce sont elles qui ren­

dent témoignage de moi... Ne pensez pas que moi je vous accuserai

devant le Père; celui qui vous accuse, c’est Moïse, en qui vous avez mis

votre espérance. Car si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, parce

qu’il a écrit de moi. Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment

croirez-vous à mes paroles?» (Jean 5:39, 45-47).

Lorsqu’il achève sa vie, cloué à la croix, l’Ecriture est encore dans sa pen­

sée. Il s’écrie: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné?»

(Parole tirée de Ps. 22:2). Il dit qu’il a soif. On lui donne une éponge remplie

de vinaigre afin que la parole du Psaume 69:21 soit accomplie. Trois jours

plus tard, après la résurrection, il fait route vers Emmaüs avec deux de ses

disciples et les reprend parce qu’ils n’ont pas utilisé l’Ecriture pour com­

prendre la nécessité de ses souffrances. Il leur dit : « O hommes sans intelli­

gence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu’ont dit les prophètes ! Ne

fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu’il entrât dans sa gloire ? »

Alors, «commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua

dans toutes les Ecritures ce qui le concernait» (Luc 24:25-27).

D’après ces passages, et beaucoup d’autres, il est hors de doute que

Jésus était plein de révérence pour l’Ancien Testament et qu’il lui était

toujours soumis comme à la Parole révélée de Dieu. Il enseignait que les

Ecritures lui rendaient témoignage, tout comme il leur rendait témoi­

gnage. C’est parce qu’elles contiennent les Paroles de Dieu que Jésus

leur attribuait une vérité absolue, dans leur totalité comme dans leurs

moindres détails.

Jésus a également donné autorité au Nouveau Testament à venir,

quoique d’une manière autre qu’à l’Ancien Testament. Prévoyant son

élaboration, il choisit les apôtres et leur donna autorité pour être les por­

teurs de la nouvelle révélation.

La qualification d’un apôtre dépendait de deux conditions, ainsi que

42

l’indiquent Actes 1:21-26 et d’autres passages. La première était que

l’apôtre ait connu Jésus pendant le temps de son ministère terrestre et en

particulier qu’il ait été témoin de sa résurrection (vv. 21-22). Il est cer­

tain que la qualité d’apôtre de Paul a été mise en doute sur ce point

puisqu’il était devenu chrétien après l’ascension du Christ et qu’il ne

l’avait pas connu au cours de sa vie terrestre. Mais Paul ne manquait pas

de faire valoir qu’il remplissait la condition requise puisqu’il avait eu la

vision du Christ ressuscité sur le chemin de Damas. «Ne suis-je pas apô­

tre? N’ais-je pas vu Jésus notre Seigneur?» (I Cor. 9:1).

La seconde condition exigée était que Jésus ait choisi l’apôtre pour ce

rôle et cette tâche exceptionnelle. A ce choix s’ajoutait la promesse

d’une effusion particulière du Saint-Esprit, grâce à laquelle les apôtres

devaient se souvenir des vérités concernant son ministère, les compren­

dre et être aptes à les transmettre: «Le Consolateur, l’Esprit-Saint, que

le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rap­

pellera tout ce que je vous ai dit» (Jean 14:26). De même aussi: «J’ai

encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les por­

ter maintenant. Quand le Consolateur sera venu, l’Esprit de vérité, il

vous conduira dans toute la vérité; car il ne parlera pas de lui-même,

mais il dira tout ce qu’il aura entendu, et il vous annoncera les choses à

venir. Il me glorifiera, parce qu’il prendra ce qui est à moi, et vous

l’annoncera» (Jean 16:12-14).

La mission confiée aux apôtres fut pleinement remplie : elle a abouti

au Nouveau Testament. Très tôt, l’Eglise primitive eut conscience du

rôle des apôtres. Quand le moment fut venu de désigner officiellement

les livres qui devaient être compris dans le canon du Nouveau Testa­

ment, le critère retenu fut le fait de savoir s’ils avaient été écrits par les

apôtres ou avaient reçu leur approbation. L’Eglise n’a pas créé le canon

pour lui soumettre l’Ecriture. Bien au contraire, elle s’est placée sous

l’autorité souveraine de la Parole de Dieu.

La question

Ce chapitre débouche sur une question qu’on ne peut éluder:

ajoutons-nous foi à ce qui nous est ici enseigné? Croyons-nous que la

Bible est vraiment la Parole écrite de Dieu, ainsi que Dieu lui-même et

Jésus-Christ nous l’enseignent?

43

Les hommes de notre temps mettent volontiers en doute cet enseigne­

ment, ce qui explique une bonne part de la confusion qui règne

aujourd’hui dans la théologie. Mais ce doute n’est pas un fait nouveau.

C’est le plus fondamental, le plus original de tous les doutes. Il

s’exprime par la bouche de Satan dans les premiers chapitres de la Bible :

« Il (le Serpent) dit à la femme : Dieu a-t-il réellement dit : vous ne man­

gerez pas de tous les arbres du jardin?» (Gen. 3:1). La question est

celle-ci : Peut-on faire confiance à Dieu ? La Bible est-elle vraiment sa

Parole? Croyons-nous cela sans aucune restriction mentale? Si nous

mettons en question la Parole de Dieu, ou si nous faisons à son sujet des

restrictions mentales, nous ne pourrons jamais ni nous intéresser à une

véritable étude de la Bible ni atteindre à une pleine sagesse concernant et

Dieu et nous-mêmes et le dessein de Dieu envers nous. Si, par contre,

nous acceptons ces vérités, nous aurons à cœur d’étudier la Bible, et

nous croîtrons dans la connaissance et la piété. En fait, l’étude de l’Ecri-

ture sera pour nous une bénédiction. L’épître à Timothée citée au début

du présent chapitre, nous dit encore ceci : «Toute écriture est inspirée de

Dieu (est la respiration de Dieu), et utile pour enseigner, pour convain­

cre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l’homme de

Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre» (II Tim. 3:16-17).

44

1. **L’AUTORITÉ DES ÉCRITURES**

Une des causes essentielles de la confusion qui règne aujourd’hui dans

l’Eglise chrétienne est son manque d’autorité solide. On a tenté d’établir

cette autorité par les décrets des conciles, ou par une rencontre existen­

tielle avec une «Parole» intangible de Dieu, ou par d’autres moyens.

Mais on ne saurait prétendre que l’une ou l’autre de ces tentatives récen­

tes ait été très efficace. D’où vient cette faiblesse? Où est, pour le chré­

tien, la source de l’autorité?

La réponse classique du protestantisme est que cette source est dans la

Bible, Parole révélée de Dieu. La Bible est investie d’autorité parce

qu’elle ne contient pas de simples paroles d’hommes — bien que ces

paroles soient venues jusqu’à nous par des hommes — mais qu’elle est

l’effet direct du «souffle» même de Dieu. Elle est son œuvre. Mais cette

question d’autorité a aussi un aspect subjectif. Par quel processus naît

en nous la conviction de l’autorité qui s’attache à la Bible? Que

trouvons-nous dans la Bible et dans l’étude que nous en faisons qui

doive nous convaincre que nous sommes en présence de la Parole de

Dieu?

Cet aspect humain de la question d’autorité nous conduit à préciser ce

que nous voulons dire lorsque nous affirmons que la Bible est la Parole

de Dieu. En effet, cette affirmation ne signifie pas seulement que Dieu a

parlé pour nous donner la Bible mais aussi qu’à travers elle, il continue à

parler à ceux qui la lisent. En d’autres termes, quand des individus étu­

dient la Bible, Dieu leur parle au cours même de cette étude, et il les

transforme par la vertu des vérités qu’ils y découvrent. Il y a rencontre

45

de chaque croyant avec Dieu. C’est ce que Luther voulait dire lorsqu’il

déclarait à la Diète de Worms: «Ma conscience est prisonnière de la

Parole de Dieu.» C’est aussi ce qu’impliquait Calvin en déclarant: «En

1 vérité, l’Ecriture porte avec soi sa créance».1

? Il n’y a en fin de compte que l’expérience personnelle qui puisse con-

! vaincre un homme que les mots de la Bible sont les paroles authentiques

' de Dieu, douées de son autorité. Ainsi que l’a dit Calvin :

*Le même Esprit qui a parlé par la bouche des prophètes entre dans*

*nos cœurs et les touche au vif pour les persuader que les prophètes ont*

*fidèlement exposé ce qui leur était commandé d'en haut1 2.*

La Bible est autre chose qu’un corps de vérités révélées, ou qu’un

ensemble de livres inspirés par Dieu. Elle est aussi la voix vivante de

Dieu. C’est le Dieu vivant qui parle dans ses pages. Sa valeur n’est pas

celle d’un objet sacré qu’on puisse oublier sur un rayon. C’est une terre

sainte où le cœur et l’esprit des hommes peuvent connaître le contact

vivifiant du Dieu vivant, source de toute grâce et de tout renouveau.

Pour une vue claire de l’Ecriture et une saine intelligence de la révéla­

tion, il faut l’interaction constante de trois facteurs : une Parole infailli­

ble, porteuse d’autorité, l’activité du Saint-Esprit pour interpréter cette

Parole et en faire l’application, et un homme au cœur réceptif. Il n’y a

pas de véritable connaissance de Dieu sans ces trois éléments.

**Sagesse des réformateurs**

L’assurance que Dieu leur avait parlé directement à travers ses Saintes

Ecritures nourrissait l’indomptable hardiesse des Réformateurs. La

mise en forme théologique de cette vérité fut l’élément vraiment nou­

veau de la Réforme.

Le cri de ralliement de la Réforme était *Sola Scriptura,* «l’Ecriture

seule». Mais *Sola Scriptura* ne signifiait pas seulement pour les Réfor­

mateurs que Dieu s’était révélé dans les paroles de la Bible. L’élément

nouveau n’était pas non plus que la Bible, donnée par Dieu, parle avec

1 Calvin, p. 41.

*2Ibid.*, p. 41.

46

l’autorité de Dieu. L’Eglise romaine l’affirmait comme les Réforma­

teurs. L’élément nouveau, comme le montre Packer,

*était la croyance, imposée aux Réformateurs par leur étude de la Bible, /*

*que l'Ecriture peut s’interpréter, et s'interprète en fait, pour le croyant,* 7

*de l'intérieur — l'Ecriture est son propre interprète,* Scriptura sui ipsius s

interpres, *ainsi que le dit Luther — en sorte que nous n 'avonspas besoin*

*de Papes ou de Conciles pour nous dire de la part de Dieu ce qu'elle*

*signifie; mieux même, elle peut mettre en cause les décrets du Pape et*

*des conciles, les convaincre d'impiété et de mensonge et inviter les âmes*

*fidèles à se détourner d'eux... De même que l'Ecriture était la seule*

source *où les pécheurs pouvaient puiser la connaissance de Dieu et de la*

*sainteté, l'Ecriture était aussi le seul* juge *de ce que 1'Eglise s'était à cha­*

*que époque risquée à dire au nom de son Seigneur3.*

Au temps de Luther, l’Eglise romaine avait affaibli l’autorité de la

Bible en haussant les traditions humaines au niveau de l’Ecriture et en

affirmant que l’enseignement de la Bible n’était communicable au peu­

ple chrétien que par l’intermédiaire des papes, des conciles et des prê­

tres. Les Réformateurs ont restauré l’autorité de la Bible en montrant

que, dans ses pages, le Dieu vivant parle à son peuple directement et

sans appel.

Les Réformateurs ont appelé «témoignage intérieur du Saint-Esprit»

l’activité de Dieu par laquelle la vérité de sa parole est communiquée à

l’esprit et à la conscience de son peuple. Ils ont souligné le fait que cette

action de Dieu est la contrepartie subjective — ou interne — de la révé-

lation objective — ou externe — en se référant fréquemment à des textes :

empruntés aux écrits de Jean, comme: «Le vent souffle où il veut, et tu

en entends le bruit; mais tu ne sais d’où il vient, ni où il va. Il en est de

même de tout homme qui est né de l’Esprit» (Jean 3:8); ou bien: «Pour

vous, vous avez reçu l’onction de celui qui est saint, et vous avez tous de

la connaissance... L’onction que vous avez reçue de lui demeure en

vous, et vous n’avez pas besoin qu’on vous enseigne; mais comme son

onction vous enseigne toutes choses, et qu’elle est véritable et qu’elle

n’est point un mensonge, demeurez en lui selon les enseignements

3 J. I. Packer, ‘“Sola Scriptura’ in History and Today”, in *God’s Inerrant Wordy* éd.

John Warwick Montgomery (Minneapolis: Bethany Fellowship, 1975), pp. 44-45.

47

qu’elle vous a donnés» (I Jean 2:20, 27); ou encore: «C’est l’Esprit qui

rend témoignage, parce que l’Esprit est la vérité» (I Jean 5:6).

La même idée se trouve dans les écrits de Paul :

*Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde» mais /’Esprit qui vient de*

*Dieu, afin que nous connaissions les choses que Dieu nous a données*

*par sa grâce. Et nous en parlons, non avec des discours qu 'enseigne la*

*sagesse humaine, mais avec ceux qu'enseigne 1'Esprit, employant un*

*langage spirituel pour les choses spirituelles. Mais l'homme naturel ne*

*reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui,*

*et il ne peut les connaître parce que c'est spirituellement qu'on en juge.*

*L'homme spirituel, au contraire, juge de tout, et il n'est lui-même jugé*

*par personne* (1 Cor. 2:12-15).

*Je ne cesse de rendre grâces pour vous, faisant mention de vous dans*

*mes prières, afin que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de*

*Gloire, vous donne un esprit de sagesse et de révélation, dans sa con­*

*naissance, et qu'il illumine les yeux de votre cœur, pour que vous*

*sachiez quelle est l'espérance qui s'attache à son appel, quelle est la*

*richesse de la gloire de son héritage qu'il réserve aux saints, et quelle est*

*envers nous qui croyons l'infinie grandeur de sa puissance, se manifes­*

*tant avec efficacité en vertu de sa force. Il l'a déployée en Christ, en le*

*ressuscitant des morts, et en le faisant asseoir à sa droite dans les lieux*

*célestes* (Eph. 1:16-20).

Lorsqu’on rapproche ces textes, on voit que non seulement notre nou­

velle naissance, mais toute notre croissance spirituelle et notre connais­

sance de Dieu sont le résultat de l’action de l’Esprit divin sur notre vie et

notre intelligence par le moyen de l’Ecriture et qu’aucun discernement

spirituel n’est possible en dehors de cette action. Le témoignage du

Saint-Esprit est donc la raison décisive de l’autorité souveraine que les

enfants de Dieu reconnaissent à la Bible dans toutes les matières de foi et

de conduite.

Le livre qui me comprend

Quand nous commençons à lire la Bible et que, tandis que nous

lisons, le Saint-Esprit nous parle, il se produit plusieurs conséquences.

48

En premier lieu cette lecture nous remue comme aucune autre ne saurait

le faire.

Emile Cailliet était un philosophe français qui, s’étant fixé aux Etats-

Unis, devint professeur à la Faculté de théologie de Princeton. Il avait

reçu une éducation laïque, n’avait jamais montré le moindre intérêt

pour les choses spirituelles et n’avait jamais vu une Bible. Survint la Pre­

mière Guerre mondiale. Dans les longues factions des tranchées, Cailliet

se prit à réfléchir sur l’insuffisance de ses vues concernant le monde et la

vie. Il se posait les mêmes questions que, dans Anna Karénine, de Léon

Tolstoï, Lévine s’était posées au chevet de son frère mourant: «D’où

vient la vie? Quelle est sa signification — si elle en a une? Que valent les

lois et les théories scientifiques en présence de la réalité? » Il écrivit plus

tard : «Comme Lévine, je pris conscience, non pas avec ma raison, mais

avec tout mon être, du fait que j’étais destiné à périr misérablement

quand mon heure viendrait. »

Au cours des longues veilles de la nuit, Cailliet commença à rêver de ce

qu’il devait appeler plus tard «un livre qui me comprendrait». En dépit

de sa grande culture, il ne voyait rien qui pût ressembler à ce livre.

Aussi, lorsqu’après une blessure il fut démobilisé et rendu à ses études, il

décida de préparer en secret, pour son usage, le livre dont il rêvait. En

préparant ses cours, il relèverait sur fiches les textes qui sembleraient

répondre à ses besoins, après quoi il les recopierait dans un beau carnet

relié en cuir. Il espérait que les citations, dûment numérotées et

indexées, le conduiraient de l’angoisse à la liberté et à la joie.

Vint enfin le jour où le carnet — «le livre qui me comprend» — se

trouva parfaitement achevé. Il alla s’asseoir sous un arbre et ouvrit son

anthologie. Mais tandis qu’il la lisait, il se sentit envahi, non par la joie

et l’espérance, mais par un découragement croissant. Il se rendait

compte que, loin de lui apporter les paroles dont son âme avait besoin,

les textes qu’il avait réunis n’évoquaient rien d’autre que leur contexte et

le travail au cours duquel il les avait cherchés et notés. 11 comprit alors

que toute cette entreprise était vaine, car le recueil n’était qu’un travail

de compilation, d’où n’émanait aucune puissance de persuasion.

Découragé et déçu, il remit le carnet dans sa poche.

Survint sa femme, qui ignorait tout de son projet. Elle lui raconta

qu’elle venait de visiter en détail le petit village de France où ils habi­

taient et avait découvert par hasard une petite chapelle protestante

qu’elle n’avait jamais remarquée auparavant. Elle était entrée et, à sa

49

grande surprise, avait demandé une Bible. Le vieux pasteur lui en avait

donné une. Elle commença alors à s’excuser auprès de son mari dont elle

connaissait l’indifférence à l’égard du christianisme. Mais lui, sans

écouter ses excuses, se mit à dire: «Tu dis: une Bible? Où est-elle? Fais

voir! Je n’en ai encore jamais vu.» Quand elle la lui eut donnée, il alla

droit à son bureau et se mit à lire. Donnons-lui la parole :

*En ouvrant le livre, je suis tombé sur les Béatitudes. Je les ai lues,*

*relues et relues encore, tout haut cette fois, en sentant monter en moi*

*une chaleur douce et mystérieuse... J'étais en proie à un sentiment inex­*

*primable fait d'étonnement, de crainte et de respect. Soudain, la lumière*

*s'est faite en moi:* il était là, *le Livre qui me comprendrait ! J'en avais un*

*si grand besoin! Et pourtant, dans mon ignorance, j'avais essayé de*

*l'écrire: bien en vain. J'ai continué à lire, les évangiles surtout, jusqu'au*

*cœur de la nuit. Et voilà qu 'à mesure que mes yeux les parcouraient,*

*Celui dont ils parlaient, Celui qui parlait et agissait dans ces pages pre­*

*nait vie devant moi. Cette expérience vivante a inauguré ma découverte*

*de la prière. Elle a également constitué mon initiation à l'idée de Pré­*

*sence, qui devait par la suite occuper le centre de ma réflexion théolo­*

*gique.*

*Les circonstances providentielles dans lesquelles le Livre s'était saisi*

*de moi m'ont montré clairement que s'il semblait absurde de parler d'un*

*livre qui comprendrait un homme, cette expression était vraie de la Bible*

*parce que ses pages étaient animées par la Présence du Dieu Vivant et*

*par le Pouvoir de ses actions puissantes. C'est ce Dieu que j'ai prié au*

*cours de cette nuit et le Dieu qui m'a répondu était le même Dieu que*

*celui qui parlait dans ce Livre\*.*

A toutes les époques, ceux qui appartiennent à Dieu ont reconnu la

grande intuition de la Réforme. Voici comment Calvin exprime cette

vérité:

*Ce pouvoir qui est propre à l'Ecriture apparaît si l'on considère que*

*nul écrit humain, si habilement qu'il ait été poli, ne peut nous émouvoir*

*aussi fortement. Si nous lisons Démosthène ou Cicéron, Platon ou Aris-*

4Emile Cailliet, *Journey into Light* (Grand Rapids, Mich.: Zondervan, 1968),

pp. 11-18.

50

*tote, ou quelque autre auteur de même volée, je confesse volontiers*

*qu'ils nous captiveront, nous émouvront et charmeront notre esprit;*

*mais si de cette lecture nous passons à celle des Saintes Ecritures, qu 'on*

*le veuille ou non, elle nous toucheront si vivement, elles perceront telle­*

*ment notre cœur, elles nous pénétreront à ce point jusqu'aux moelles,*

*que toute la force qu'ont les rhéteurs ou les philosophes, comparée à la*

*puissance d'une telle impression, ne sera que fumée. On voit donc aisé­*

*ment que les Saintes Ecritures possèdent le divin pouvoir d'inspirer les*

*hommes, puisqu'elles surpassent de si loin toutes les grâces de l'esprit*

*humain5.*

Un autre exemple de ce pouvoir se trouve vers la fin de l’évangile de

Luc. Jésus venait de ressusciter d’entre les morts et avait commencé

d’apparaître à ses disciples. Deux d’entre eux se rendaient au village

d’Emmaüs, lorsque Jésus s’approcha d’eux sur la route. Ils ne le recon­

nurent pas. Lorsqu’il leur demanda pourquoi ils étaient tristes, ils

répondirent en lui racontant ce qui s’était passé à Jérusalem lors de la

fête de la Pâque. Ils lui parlèrent de Jésus, «qui était un prophète puis­

sant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple». Ils

lui dirent dans quelles circonstances les principaux sacrificateurs et les

magistrats l’avaient «livré pour être condamné à mort et crucifié». Le

matin encore, ils étaient à Jérusalem et avaient entendu les récits des

femmes qui s’étaient rendues au tombeau; selon elles le corps avait dis­

paru et des anges leur étaient apparus, proclamant que Jésus avait été

ressuscité. Mais ils ne croyaient pas les résurrections possibles. Bien que

ce fût tout près, ils n’avaient même pas pris la peine d’aller au tombeau

pour voir par eux-mêmes. Leur rêve était fini. Jésus était mort. Ils ren­

traient chez eux.

Mais Jésus se mit à leur parler pour leur expliquer la mission du

Christ et leur apprendre à lire l’Ecriture, leur disant: «O hommes sans

intelligence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu’ont dit les pro­

phètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu’il entrât

dans sa gloire? Et, commençant par Moïse et par tous les prophètes, il

leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le concernait.»

Ils arrivèrent enfin chez les disciples. Ils le prièrent d’entrer et il se

révéla à eux pendant le repas. Il disparut alors, et ils retournèrent

5Calvin, p. 44.

51

aussitôt à Jérusalem pour dire aux autres disciples ce qui était arrivé.

Leur témoignage s’exprimait en ces mots : «Notre cœur ne brûlait-il pas

au-dedans de nous lorsqu’il nous parlait en chemin et nous expliquait les

Ecritures?» (Luc 24:13-32). La Parole de Dieu avait forcé leur convic­

tion. Dans ce cas particulier, Jésus lui-même remplit le rôle du Saint-

Esprit en interprétant la Bible pour ses disciples et en leur faisant l’appli­

cation de ses vérités.

La Bible, au surplus, nous transforme. Sa rencontre fait de nous des

hommes et des femmes différents. Un passage du treizième chapitre de

l’épître aux Romains changea la vie de saint Augustin un jour qu’il avait

ouvert la Bible dans le jardin d’un ami près de Milan. Luther rapporte

qu’en méditant la Bible alors qu’il était isolé au Château de la Wart-

burg, il se sentit «naître de nouveau» et il montre comment Romains

1:17 devint pour lui «la porte du ciel». C’est en méditant l’Ecriture que

John Wesley se convertit dans la petite assemblée d’Aldergate. D’autre

part, J. B. Phillips fait le récit suivant:

*Quelques années avant la publication de la Nouvelle Bible anglaise*

*(The New English Bible, 1970, N.d. TJ, je fus invité à débattre les pro­*

*blèmes de la traduction avec E. V. Rieu, qui avait récemment effectué*

*une traduction des quatre évangiles pour les classiques Penguin. Vers la*

*fin de la discussion, on demanda à Rieu de définir son attitude générale*

*en face de sa tâche et il donna la réponse suivante:*

*«Mon motif personnel pour Tentreprendre fut mon intense désir*

*d'éprouver l'authenticité et la richesse spirituelle des évangiles; et, s'il*

*me venait une nouvelle lumière par l'étude intensive des originaux grecs,*

*de la communiquer aux autres. J'abordais ces textes dans l'esprit où je*

*les aurais abordés si on me les avait remis au titre de manuscrits grecs*

*récemment découverts. »*

*Quelques minutes plus tard, je lui demandai: «Avez-vous éprouvé*

*l'impression que tous ces matériaux sont doués d'une vie*

*prodigieuse ?... Pour ma part j'ai eu le sentiment que toute cette matière*

*était vivante, même au milieu de l'effort de traduction. Même si un cer­*

*tain passage vous obligeait à établir une douzaine de versions différen­*

*tes, il ne cessait d'être vivant. Avez-vous eu la même impression?»*

*Rieu répondit: «J'ai éprouvé l'impression la plus forte qu'un homme*

*puisse ressentir. J'ai été transformé. Ce travail m'a transformé. Ma con­*

*clusion sera que ces paroles portent le sceau du Fils de l'homme, le sceau*

*52*

*de Dieu. Ils sont, en quelque sorte, la Grande Charte\* de Pâme*

*humaine. »*

Phillips conclut: «Je fus particulièrement impressionné en entendant

un homme qui est un érudit de haut niveau en même temps qu’un

homme de sagesse et d’expérience affirmer clairement que ces paroles

écrites il y a si longtemps étaient pleines de vie et de puissance. Pour lui,

comme pour moi, elles portaient en elles l’accent même de la vérité».6

**Un seul sujet**

Un autre effet de la lecture de la Bible est que le Saint-Esprit qui parle

dans ses pages conduit à Jésus celui qui l’étudie. La Bible renferme dif­

férentes sortes de matériaux. Elle couvre des centaines d’années d’his­

toire. Pourtant, dans chacune de ses parties, la raison d’être de la Bible

est d’annoncer Jésus, et cette fonction est remplie subjectivement, pour

chaque lecteur, par l’Esprit du Christ. Jésus a dit: «Quand sera venu le

Consolateur, que je vous enverrai de la part du Père, l’Esprit de vérité,

qui vient du Père, il rendra témoignage de moi » (Jean 15:26). Puisque le

rôle du Saint-Esprit est de montrer Jésus-Christ dans l’Ecriture, nous

pouvons être assurés que nous entendons la voix du Saint-Esprit quand

elle nous tourne vers lui.

«La Bible n’est-elle pas d’abord un livre historique?» va-t-on me

dire. «Comment alors Jésus peut-il être le sujet de l’Ancien Testament?

Et comment le Saint-Esprit peut-il nous l’y montrer?» La réponse est

que Jésus est le sujet de l’Ancien Testament de deux manières : il donne

leur sens à ses thèmes généraux et il accomplit les prophéties spécifiques

qu’on y trouve.

Un thème essentiel de l’Ancien Testament est *le péché de l’homme* et

notre misère, qui en est le résultat. La Bible commence par le récit de la

création. Mais à peine ce récit est-il achevé (chapitre 1 de la Genèse)

qu’on nous rapporte la Chute de la race humaine. En effet, au lieu de

demeurer dépendants de notre Créateur dans l’humilité et la gratitude,

• Magna Carta, 1215. Ce document est considéré en Angleterre comme la base des

libertés publiques, le fondement de la vie nationale. (N.d.T.)

6J. B. Phillips, *Ring of Truth: A Translatons Testimony* (New York: Macmillan,

1967), pp. 74-75.

53

ainsi que nous aurions dû l’être, nous nous sommes vite trouvés en état

de révolte contre Dieu. Nous avons suivi notre chemin, et non celui de

Dieu. C’est ainsi que les conséquences du péché (avec comme aboutisse­

ment la mort) s’abattirent sur l’humanité.

Dans le reste de l’Ancien Testament, nous assistons' au déroule­

ment de ces conséquences: meurtre d’Abel, montée de la corrup­

tion aboutissant au déluge, croyance aux démons, perversions

sexuelles, finalement même, désastre pour le peuple d’Israël, en

dépit des grandes bénédictions dont il était l’héritier. L’Ancien Tes­

tament est fidèlement résumé dans le psaume de repentance de

David, qui pourrait être légitimement le psaume de la race des

hommes. «O Dieu! aie pitié de moi dans ta bonté; selon ta grande

miséricorde, efface mes transgressions; lave-moi complètement de

mon iniquité et purifie-moi de mon péché. Car je reconnais mes

transgressions, et mon péché est constamment devant moi... Voici,

je suis né dans l’iniquité et ma mère m’a conçu dans le péché»

(Ps. 51:3-5, 7).

Il y a là un grand enseignement biblique. Mais si nous le compre­

nons judicieusement, il ne comporte pas sa fin en lui-même. La Bible

enseigne la vérité sur notre péché et notre misère parce qu’elle a aussi

le pouvoir de nous montrer dans le Christ la solution de cette situa­

tion misérable.

Un autre thème de l’Ancien Testament est l’existence *d'un Dieu qui*

*intervient par amour* pour racheter les pécheurs. Dieu le Père n’a cessé

de le faire tout au cours de la période couverte par l’Ancien Testament.

En même temps qu’il agissait, il annonçait la venue de son Fils, qui

rachèterait parfaitement les hommes pour l’éternité.

Lors de la Chute, Adam et Eve furent séparés du Créateur par leur

péché. Ils tentèrent de se cacher. Pourtant Dieu vint vers eux dans la

fraîcheur du soir et les appela. Il est vrai que ses paroles furent des paro­

les de jugement, cela était inévitable. Dieu leur révéla les conséquences

de leur péché. Mais, en même temps, il tua des animaux et vêtit de peaux

l’homme et la femme pour couvrir leur honte et il commença à leur

enseigner le chemin du salut par le sacrifice. Dans le même récit, il parle

aussi à Satan, et lui révèle la venue de Celui qui devait un jour le vaincre

définitivement: «Il t’écrasera la tête et tu lui blesseras le talon» (Gen.

3:15).

Neuf chapitres plus loin, nous trouvons une autre référence, quelque

54

peu voilée, à la «postérité qui écrasera Satan. C’est la première grande

promesse de Dieu à Abraham, qui met en valeur le fait qu’en lui toutes

les nations seront bénies (Gen. 12:3; 22:18). La bénédiction dont il est

parlé n’est certainement pas une bénédiction promise à tous les peuples

à travers la personne d’Abraham. Ce n’est pas une bénédiction qui doit

s’accomplir à travers tous les Juifs, sans distinction, car les Juifs ne

croient même pas tous en Dieu. La bénédiction annoncée devait venir à

travers la postérité d’Abraham, la postérité de la promesse, le Messie.

C’est ainsi que, dans la suite des temps, l’apôtre Paul, qui connaissait ce

texte, l’utilisa pour montrer premièrement que cette postérité était le

Seigneur Jésus, deuxièmement que la promesse faite à Abraham était

celle d’une bénédiction passant par Jésus, et troisièmement que la béné­

diction devait s’accomplir dans l’œuvre rédemptrice du Christ (Gai.

3:13-16).

Le Seigneur a fait entendre une prophétie frappante par la bouche de

Balaam, prophète hésitant, plein d’expédients, qui vivait au temps de

Moïse. Balak, roi ennemi d’Israël, avait payé Balaam pour maudire le

peuple hébreu. Mais chaque fois que Balaam ouvrait la bouche,

c’étaient des bénédictions qui en sortaient. Une de ses prophéties disait:

«Un astre sort de Jacob, et un sceptre s’élève d’Israël... Celui qui sort

de Jacob règne en souverain» (Nomb. 24:17, 19).

Lorsqu’il fut sur le point de mourir, le patriarche Jacob dit: «Le

sceptre ne s’éloignera pas de Juda, ni le bâton souverain d’entre ses

pieds jusqu’à ce que vienne le Prince de la Paix et que les peuples lui

obéissent» (Gen. 49:10).

Moïse également a parlé de Celui qui viendrait : « L’Eternel, ton Dieu,

te suscitera du milieu de toi, d’entre tes frères, un prophète comme moi :

vous l’écouterez!» (Deut. 18:15). Et, plus loin, c’est Dieu, cette fois,

qui parle: «Je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce

que je lui commanderai» (v. 18 b).

Le livre des Psaumes renferme des prophéties grandioses. Le

Psaume 2 parle de la victoire du Christ et de son règne sur les nations de

cette terre. Ce psaume était aimé. Les premiers chrétiens aimaient le

citer (voir Actes 4). Le Psaume 16 annonce la résurrection (v. 10; voir

Actes 2:31). Dans les Psaumes 22, 23 et 24, nous avons trois portraits du

Seigneur Jésus: le Sauveur souffrant, le Berger compatissant et le Roi.

D’autres psaumes évoquent d’autres aspects de sa vie et de son minis­

tère. Le Psaume 110 reprend le thème de son règne en évoquant le jour

55

où Jésus ira s’asseoir à la droite du Père et où il aura ses ennemis «pour

marchepied».

Des allusions à la vie, à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ se

trouvent dans les livres des prophètes, dans Esaïe, Daniel, Jérémie, Ezé-

chiel, Osée, Zacharie et d’autres encore.

Le Seigneur Jésus-Christ et son œuvre sont les principaux sujets de la

Bible. Le Saint-Esprit a pour fonction de le révéler. A mesure que cette

révélation s’accomplit, la Bible s’éclaire, l’Ecriture porte témoignage à

l’Ecriture et on sent l’autorité et la puissance du Dieu vivant s’affirmer

souverainement dans ses pages.

**La Parole et l’Esprit**

La combinaison d’une révélation écrite, objective, et de son interpré­

tation subjective pour chaque individu par l’Esprit de Dieu est la clef de

la doctrine chrétienne de la connaissance de Dieu. Elle nous préserve de

deux erreurs graves.

La première erreur consiste à surfaire l’aspect spirituel de la révéla­

tion. C’est l’erreur dans laquelle s’enlisèrent les «spiritualistes » anabap­

tistes au temps de Calvin, et qui depuis lors a fait trébucher beaucoup de

leurs successeurs. Les spiritualistes prétendaient recevoir du Saint-Esprit

des révélations personnelles pour justifier leurs décisions et leur con­

duite. Mais celles-ci étaient souvent contraires à ce qu’enseignait expres­

sément la Parole de Dieu. C’était, par exemple, le cas de la décision

qu’ils prenaient périodiquement de cesser le travail et de se rassembler

pour attendre le retour du Seigneur. Si on ne se référait pas à la Parole

objective, il n’y avait nul moyen de juger la valeur de ces «révélations»

ou de garder de l’erreur les individus qui s’y abandonnaient. Calvin écri­

vait au sujet de cette attitude néfaste:

*L'Esprit de Dieu est associé et lié à Sa Vérité, qu 'il a exprimée dans les*

*Ecritures, au point qu'il ne manifeste sa puissance que lorsque la Parole*

*est reçue avec la révérence qui lui est due. Les enfants de Dieu, se voyant*

*privés de toute lumière de vérité quand ils n'ont pas le secours de*

*1'Esprit de Dieu, n 'ignorent pas que la Parole est l'instrument par lequel*

*le Seigneur dispense aux fidèles l'illumination de son Esprit. Car ils ne*

*connaissent point d'autre Esprit que celui qui habitait les apôtres, qui a*

56

*parlé par leur bouche et qui ramène constamment les fidèles à récou te*

*de la Parole1.*

L’association d’une Parole objective et de son application subjective

par l’Esprit de Dieu nous préserve également de l’erreur inverse qui con­

sisterait à surfaire l’aspect intellectuel de la vérité de Dieu. Cette erreur

était visible dans l’habitude qu’avaient les scribes et les pharisiens du

temps de Jésus d’étudier la Bible avec diligence et zèle. Ils étaient méti­

culeux dans cette étude, au point même de compter une à une les lettres

de chacun des livres de la Bible. Et pourtant Jésus les a blâmés par ces

paroles: «Vous sondez les Ecritures, parce que vous pensez avoir en

elles la vie éternelle; ce sont elles qui rendent témoignage de moi» (Jean

5:39).

Pour connaître Dieu, il faut que l’enseignement de la Bible soit com­

muniqué par le Saint-Esprit. C’est alors seulement qu’une pleine intelli­

gence de la nature de l’Ecriture et de son autorité prend possession de

notre esprit et de notre cœur, et que nous pouvons prendre un ferme

appui sur cette révélation que nous nous sommes pris à chérir.

7 Calvin, pp. 56-57.

57

1. **LE CRITÈRE DES ÉCRITURES**

La preuve essentielle que donne la Bible d’être la Parole de Dieu est le

témoignage interne que le Saint-Esprit rend à cette vérité. Sans ce témoi­

gnage, la véracité de l’Ecriture ne s’imposera jamais efficacement à un

lecteur. Mais cela ne veut pas dire que la conviction du lecteur soit

dépourvue de tout support rationnel. Les arguments d’ordre rationnel

devraient être connus du chrétien adulte aussi bien que de ceux qui en

sont au premier examen des titres que peut faire valoir le christianisme.

Quels sont ces arguments? Certains sont classiques. Il y a d’abord les

titres que peuvent faire valoir les Ecritures elles-mêmes. Les livres de la

Bible se donnent pour la Parole de Dieu et, bien que cela ne suffise pas à

prouver qu’elles le sont, c’est néanmoins un fait pour lequel il faut trou­

ver une explication. Nous devons nous demander comment des livres

qui paraissent véridiques à tant d’égards pourraient être erronés sur le

point déterminant de leur véracité. Il y a, en second lieu, le témoignage

de Jésus. C’est le plus fort de tous les arguments. Car, même si Jésus

n’était qu’un grand maître à penser, son respect pour la Bible, autorité

suprême à ses yeux, ne pourrait être tenu pour négligeable. Il y a, troisiè­

mement, la supériorité doctrinale et morale de la Bible sur tous les

autres livres. Cette supériorité a souvent été reconnue par les incroyants

eux-mêmes et, parmi ceux qui ont effectivement lu et étudié son con­

tenu, peu nombreux sont ceux qui la nient. Quatrièmement, il y a le

pouvoir qu’a la Bible de nous émouvoir lorsque nous la lisons. Qu’est-ce

qui peut bien produire de tels effets si la Bible n’est pas divine à la fois

dans sa source et dans l’action qu’elle exerce sur la vie des hommes?

58

Thomas Watson, un des plus grands prédicateurs puritains anglais

écrivait ceci :

*Je me demande d’où les Ecritures pourraient venir, si ce n’est de*

*Dieu. Des hommes mauvais ne pourraient l'avoir écrite. Leurs esprits*

*auraient-ils pu s'astreindre à composer de si saintes lignes? Auraient-ils*

*pu fulminer si violemment contre le péché? Des hommes bons ne pour­*

*raient pas non plus en être les auteurs. Comment auraient-ils pu trouver*

*ce ton ? Ou bien la grâce qui leur aurait été accordée leur aurait-elle per­*

*mis d'utiliser le nom de Dieu de façon mensongère et d'écrire «Parole*

*de l'Eternel» sur un livre qu'ils eussent fabriqué ?’*

Nous avons là quatre bonnes raisons pour considérer la Bible comme

la Parole révélée de Dieu ; et, en outre, une cinquième, qui se tire du rai­

sonnement de Watson: les auteurs de la Bible n’auraient pu attribuer à

Dieu un livre qu’ils savaient venir uniquement d’eux-mêmes. Nous

allons donner maintenant cinq autres arguments aboutissant à la même

conclusion.

**Unité dans la diversité**

Une sixième raison pour considérer la Bible comme la Parole révélée de

Dieu est l’extraordinaire unité du livre. C’est là un vieil argument mais

cela ne l’empêche pas d’être bon. Il prend de la force à mesure que nous

étudions les matériaux bibliques. La Bible est composée de soixante-six

parties, ou livres, dont la rédaction s’échelonne sur une période d’à peu

près quinze cents ans (depuis environ 1450 avant Jésus-Christ jusqu’à 90

après Jésus-Christ environ) par plus de quarante personnes différentes.

Ces hommes ne se ressemblaient pas. Ils appartenaient à différents

milieux et à différentes couches sociales. Certains étaient rois, d’autres

hommes d’Etat, prêtres, prophètes ; l’un était percepteur, un autre méde­

cin, un autre fabricant de tentes ; certains étaient des pêcheurs. Interrogés

sur n’importe quel sujet, ils auraient eu des vues aussi différentes que les

opinions de nos contemporains. Pourtant à eux tous, ils ont élaboré un

1 Thomas Watson, *A Body of Divinity: Contained in Sermons upon the Westminster*

*Assembly's Catechism* (1692; rpt. London: The Banner of Truth Trust, 1970), p. 26.

59

livre qui est d’une merveilleuse unité dans sa doctrine, dans ses points de

vue historiques, ses idées morales et son espérance. C’est, en bref, le récit

unique de la rédemption divine du monde commencée en Israël, centrée

sur Jésus-Christ, accomplie à la fin de l’histoire.

La nature de cette vérité est une chose importante. D’abord, comme

le note R. A. Torrey:

*Il s’agit d’une unité non pas superficielle, mais profonde. En surface,*

*nous trouvons souvent des différences et des désaccords, mais à mesure*

*que notre étude avance, les différences et les désaccords apparents*

*s’effacent, et la profonde unité sous-jacente se manifeste. Plus notre*

*étude s’approfondit, plus l’unité se révèle complète. Cette unité est*

*organique, c’est-à-dire que ce n’est pas celle d’une chose morte, comme*

*une pierre, mais d’un être vivant, comme une plante par exemple. Dans*

*les premiers livres de la Bible, nous trouvons une pensée en germe; plus*

*loin, nous voyons apparaître la plante, plus loin encore le bouton, puis*

*la fleur, et enfin le fruit mûr. Dans l’Apocalypse, nous découvrons le*

*fruit mûr de la Genèse2.*

D’où peut bien venir cette unité? Elle n’a qu’une explication : derrière

les efforts de quarante et quelques auteurs humains il y a, pour les gui­

der, la pensée unique, parfaite et souveraine de Dieu.

Exactitude impressionnante

Une septième raison pour croire que la Bible est la Parole de Dieu,

c’est son extraordinaire exactitude. Cette exactitude, il est vrai, ne

prouve pas que la Bible est d’origine divine, car les êtres humains, eux

aussi, sont parfois très exacts, mais c’est un caractère qui doit s’y trou­

ver nécessairement si la Bible est le produit de l’action de Dieu. D’ail­

leurs, si cette exactitude va jusqu’à l’inerrance (nous étudierons cette

question dans le prochain chapitre), nous aurons la preuve directe de

son origine divine. En effet, si l’erreur est humaine, l’inerrance, à n’en

pas douter, est divine.

2R. A. Torrey, *The Bible and Ils Christ* (New York: Fleming H. Revell, 1904-1906),

p. 26.

60

Sur certains points, l’exactitude de la Bible peut recevoir une vérifica­

tion *externe.* C’est le cas des portions historiques du Nouveau Testa­

ment. Nous pouvons prendre comme exemple l’évangile de Luc et le

livre des Actes. L’ensemble des deux livres est une tentative pour écrire

«de façon suivie» le récit de la vie de Jésus et du développement rapide

de l’Eglise chrétienne primitive (Luc 1:1-3; Actes 1:1-2). Ce serait là,

même de nos jours, une entreprise énorme. Ce l’était bien davantage

aux temps anciens, où n’existaient ni journaux ni livres de référence. En

fait, il n’y avait alors que peu de documents écrits d’aucune sorte. Pour­

tant malgré cela Luc a retracé la croissance de ce qui n’était d’abord

qu’un mouvement religieux insignifiant dans une province lointaine de

l’empire romain et qui se développa ensuite, sans bruit et sans appui

officiel, jusqu’à constituer moins de quarante ans après la mort et la

résurrection de Jésus-Christ des communautés chrétiennes dans la plu­

part des grandes villes de l’empire. Luc a-t-il mené à bien son entre­

prise? Sans nul doute, de manière remarquable et apparemment avec

une exactitude totale.

En particulier, les deux livres font preuve d’une étonnante exactitude

dans l’utilisation des titres officiels, chacun dans sa sphère d’influence

propre. Cette idée a été développée par F. F. Bruce, de l’Université de

Manchester, dans un petit ouvrage intitulé « Les documents du Nouveau

Testament. Peut-on s’y fier?». Bruce écrit:

*Un des signes les plus remarquables de 1’exactitude de Luc est sa con­*

*naissance parfaite des titres exacts de tous les personnages importants*

*dont il est question dans son texte. Ce tour de force était bien loin d’être*

*aussi aisé en son temps qu’au nôtre, où il est si simple de consulter des*

*ouvrages de référence. L’exactitude de Luc dans l’emploi des nombreux*

*titres en usage dans l’empire romain a pu être comparée à l’aisance et au*

*naturel avec lesquels un homme formé à Oxford parle dans la conversa­*

*tion quotidienne de ceux qui dirigent les Collèges en employant les titres*

*appropriés: le Prévôt d’Oriel, le Maître de Balliol, le Recteur d’Exeter,*

*le Président de Magdalan, etc. Un non-initié comme l’auteur du présent*

*livre ne se sent jamais tout à fait à l’aise au milieu des titres multiples qui*

*fleurissent à Oxford3.*

3 F. F. Bruce, *The New Testament Documents: Are They Reliable?* (Downers Grove,

111.: InterVarsity Press, 1974), p. 82.

61

Luc, de toute évidence, est parfaitement à l’aise parmi les titres

romains ; il ne les emploie jamais à tort.

La tâche de Luc était, sur ce point, d’autant plus difficile que les titres

changeaient souvent selon les époques. Par exemple, l’administration

d’une province pouvait passer d’un représentant direct de l’empereur à

l’autorité sénatoriale. Elle était alors gouvernée par un proconsul et non

par un légat impérial *(legatuspro praetore).* Chypre, province impériale

jusqu’à l’an 22 avant Jésus-Christ, devint cette année-là province séna­

toriale; elle cessa donc d’être gouvernée par un légat impérial pour pas­

ser sous l’autorité d’un proconsul. Lorsque Paul et Barnabas arrivèrent

à Chypre vers 47 après Jésus-Christ, ce fut le *proconsul* Sergius Paulus

qui les reçut (Actes 13:7).

De même, l’Achaïe fut province sénatoriale de 27 avant Jésus-Christ à

15 après Jésus-Christ, et à nouveau après l’an 44. C’est pour cela que

Luc parle de Gallion, le gouverneur romain de la Grèce en l’appelant « le

proconsul d’Achaïe» (Actes 18:12), titre exact du représentant de Rome

à l’époque de la visite de Paul à Corinthe, mais pas pendant les vingt-

neuf années s’achevant en 444.

On pourrait multiplier les exemples de cette exactitude historique chez

le seul évangéliste Luc. En voici un autre. Dans Actes 19:38, le secrétaire

municipal d’Ephèse s’efforce de calmer l’émeute en évoquant un

recours aux autorités romaines. «Nous avons des proconsuls», dit-il, en

mettant le mot au pluriel. Au premier abord, il semble que l’auteur ait

commis une erreur, puisqu’il n’y avait qu’un proconsul dans une pro­

vince donnée. Mais l’examen des faits montre que, peu de temps avant

l’émeute d’Ephèse, le proconsul, Junius Silanus, avait été assassiné par

des émissaires d’Agrippine, mère du jeune empereur Néron. Puisque le

nouveau proconsul n’était pas arrivé à Ephèse, l’approximation du

Secrétaire peut être voulue; il peut même avoir dans l’esprit les deux

émissaires, Helius et Celer, successeurs putatifs de Silanus. Dans cet épi­

sode, Luc évoque bien le climat qui régnait dans la ville en proie à une

agitation intestine, tout comme ailleurs il saisit le ton caractéristique

d’Antioche, de Jérusalem ou de Rome et des autres villes, dont chacune

avait son atmosphère propre.

L’archéologie aussi a remarquablement mis en lumière l’authenticité

des écrits de Luc et des autres parties de la Bible. On a trouvé à Delphes

*4Ibid.,* pp. 82-83.

62

une inscription prouvant que Gallion était bien le proconsul en poste à

Corinthe à l’époque où Paul visita la ville. La piscine de Béthesda, avec

ses cinq portiques, a été récemment mise au jour vingt mètres

au-dessous du niveau actuel de Jérusalem. Il en est question dans Jean

5:2, mais on en avait perdu la trace depuis la destruction de la ville par

les armées de Titus en 70. Le Pavé du jugement de Jésus, *Gabbata,* que

mentionne Jean 19:13, a également été retrouvé.

Des documents anciens — provenant de Dura, de Ras Shamra,

d’Egypte et de la mer Morte — ont mis en lumière la véracité de la Bible.

Tout récemment, on a annoncé des découvertes remarquables à Tell

Mardikh dans le nord-ouest de la Syrie, sur l’emplacement de l’antique

Ebla. A ce jour, quinze mille tablettes datant des environs de 2300 avant

J.-C. ont été rassemblées. On y trouve des centaines de noms comme

Abraham, Israël, Esaü, David, Yahvé et Jérusalem, ce qui nous montre

que ces noms étaient en usage avant d’être employés dans les récits bibli­

ques. L’étude attentive de ces tablettes projettera sans aucun doute une

vive lumière sur les modes de vie de la période des patriarches, celle de

Moïse et d’autres personnages de P Ancien Testament. Leur existence

seule concourt à authentifier les récits bibliques.

Nous disposons, par ailleurs, de témoignages internes de l’exactitude

de la Bible, mais pas sur tous les points, parce que le texte contient assez

peu de récits parallèles des mêmes événements. Les évangiles, en tout cas,

fournissent des témoignages internes, en particulier par les récits concer­

nant les apparitions du Seigneur ressuscité. Ce sont là, de toute évidence,

quatre récits différents et autonomes ; car sans cela il n’y aurait pas de dif­

férences apparentes entre eux : des auteurs travaillant en collaboration

auraient écarté toutes les difficultés. Pourtant les évangiles ne se contredi­

sent pas en réalité. Dans toutes leurs grandes lignes, ils s’étaient mutuelle­

ment complétés. Un détail d’un des récits vient parfois clarifier ce qui

apparaissait comme une contradiction entre deux autres.

Matthieu dit que Marie de Magdala et l’«autre Marie» sont allées au

tombeau du Christ le premier matin de Pâques. Marc mentionne Marie

de Magdala, Marie mère de Jacques (précisant ainsi l’identité de

l’«autre Marie») et Salomé. Luc mentionne les deux Marie, Jeanne et

«les autres qui étaient avec elles». Jean ne nomme que Marie de Mag­

dala. En apparence ces récits sont différents, mais quand on y regarde

de plus près, ils laissent apparaître une remarquable concordance. Il est

clair qu’un groupe de femmes, comportant toutes celles qui sont

63

nommées, s’est rendu au tombeau. La pierre s’étant trouvée enlevée, les

autres femmes ont dépêché Marie de Magdala pour rapporter l’incident

aux apôtres et leur demander conseil. Pendant que Marie était absente,

les autres femmes ont vu les anges (ainsi que le rapportent Matthieu,

Marc et Luc) mais pas le Seigneur ressuscité, du moins pas à ce moment-

là. Par contre, Marie, lorsqu’elle revint plus tard seule, le vit (ainsi que

Jean le révèle). De la même manière, la mention faite par Jean de

«l’autre disciple», qui accompagnait Pierre au tombeau, éclaire Luc,

chap. 24, verset 24, qui dit «Quelques-uns de ceux qui étaient avec nous

sont allés au sépulcre» après que les femmes y soient allées alors qu’au

verset 12, le même Luc n’avait parlé que de Pierre.

Ce sont là, sans doute, de petites choses. Mais justement, parce

qu’elles vont jusqu’au détail, elles renforcent l’impression globale de

rigoureuse exactitude qui se dégage de l’Evangile.

**La prophétie**

Une huitième raison pour croire que la Bible est la Parole de Dieu est

l’accomplissement des prophéties. Nous avons ici, à nouveau, un vaste

sujet, qui dépasse, de toute évidence, le cadre de ce chapitre. On peut

néanmoins montrer brièvement la valeur générale de l’argument.

Nous avons d’abord des prophéties explicites. Elles concernent l’ave­

nir du peuple juif (où il y a des choses qui se sont déjà produites et

d’autres qui ne sont pas encore arrivées) et l’avenir des païens. Beau­

coup d’entre elles décrivent la venue du Seigneur Jésus-Christ, qui

devait mourir, pour revenir ensuite dans la puissance et la gloire. Torrey

mentionne cinq passages: Esaïe 53 (dans son ensemble); Michée 5:2;

Daniel 9:25-27; Jérémie 23:5-6; et le Psaume 16:8-11, et il dit ceci:

*Dans les passages indiqués, nous avons des prédictions se rapportant*

*à la venue d'un Roi d'Israël. Nous trouvons l'indication du temps précis*

*où il se manifestera à son peuple, du lieu exact de sa naissance, de la*

*famille où il naîtra, de la situation de sa famille au moment de sa nais­*

*sance (situation toute différente de celle où elle se trouvait au temps où*

*la prophétie fut écrite, et toute contraire aux probabilités), de la manière*

*dont Usera accueilli par son peuple (accueil tout différent de celui qu 'on*

*aurait pu attendre naturellement), de la forme de sa mort et de tous les*

64

*faits qui devaient l'accompagner, des circonstances précises de son ense­*

*velissement et de sa résurrection, enfin de la victoire qui suivra cette*

*résurrection. Ces prédictions se sont accomplies avec la plus minutieuse*

*précision en Jésus de Nazareth5.*

Un autre auteur, E. Schuyler English, président du comité de rédac­

tion de la Nouvelle Bible à références Scofield (1967) et rédacteur en

chef de la Bible du Pèlerin (1948) fait remarquer ceci:

*Plus de vingt prédictions de P Ancien Testament concernant des évé­*

*nements qui devaient entourer la mort du Christ, prédictions écrites des*

*siècles avant sa première venue, se réalisèrent avec précision dans la*

*journée même de sa crucifixion — pour ne parler que de ces vingt-quatre*

*heures. Par exemple, il est écrit dans Matthieu 27:35: «Après l'avoir*

*crucifié, ils se partagèrent ses vêtements, en tirant au sort. » C'était*

*l'accomplissement du Psaume 22, verset 18, où il est écrit: «lisseparta­*

*gent mes vêtements, ils tirent au sort ma tunique».6*

Beaucoup de ces prophéties ont été contestées et on s’est efforcé

d’attribuer d’autres dates aux livres de l’Ancien Testament, en les rap­

prochant du temps du Christ. Mais, même si on attribuait aux prophé­

ties les dates les plus tardives qu’on soit parvenu à imaginer dans les étu­

des des critiques les plus radicaux et les plus négateurs, elles auraient

encore été écrites des centaines d’années avant la naissance du Christ.

En fait, leurs témoignages cumulés forment un ensemble irrésistible. Les

faits parlent. Ils exigent une explication. Et comment les expliquer

autrement que par l’existence d’un Dieu souverain? Il a révélé par

avance ce qui arriverait lorsqu’il enverrait Jésus pour racheter notre race

et il a veillé à l’accomplissement de ces choses.

5Torrey, p. 19.

6E. Schuyler English, *A Companion to the New Scofield Reference Bible* (New York:

Oxford University Press, 1972), p. 26. L’auteur invite le lecteur à comparer égale­

ment: Mat. 26:21-25 avec Ps. 41:9. Mat. 26:31, 56; Marc 14:50 avec Zach. 13:7. Mat.

26:59 avec Ps. 35:11. Mat. 26:63; 27:12, 14; Marc 14:61 avec Es. 53:7. Mat. 26:67

avec Es. 50:6; 52:14; Michée 5:1 ; Zach. 13:7. Mat. 27:9 avec Zach. 11:12-13. Mat.

27:27 avec Es. 53:8. Mat. 27:34; Marc 15:36; Jean 19:29 avec Ps. 69:21. Mat. 27:38;

Marc 15:27-28; Luc 22:37; 23:32 avec Es. 53:12. Mat. 27:46; Marc 15:34 avec Ps.

22:1. Mat. 27:60; Marc 15:46; Luc 23:53; Jean 19:41 avec Es. 53:9. Luc 23:34 avec

Es. 53:12. Jean 19:28 avec Ps. 69:21. Jean 19:33, 36 avec Ps. 34:20. Jean 19:34, 37

avec Zach. 12:10.

65

On pourrait en dire bien davantage sur les prophètes. Les constata­

tions qui précèdent se rapportent à la seule venue du Christ. Mais il y a

aussi des prophéties concernant les nations et leurs capitales, dont beau­

coup ont été détruites exactement de la manière que la Bible avait

prédite des générations ou même des siècles auparavant. On trouve éga­

lement, dans les institutions, les cérémonies et les fêtes d’Israël, une pro­

phétie de la vie et du ministère de Jésus.

**Préservation de la Bible**

Une neuvième raison pour croire que la Bible est la Parole de Dieu est

son extraordinaire conservation à travers les siècles de F Ancien Testa­

ment et de l’histoire de l’Eglise. Maintenant que la Bible a été traduite

en totalité ou en partie dans des centaines de langues, souvent en plu­

sieurs versions, et que des millions d’exemplaires du texte sacré ont été

imprimés et distribués ce serait un tour de force inconcevable que de la

détruire. Mais une telle situation n’a pas toujours existé.

Jusqu’à l’époque de la Réforme, le texte biblique a été conservé par le

procédé lent et coûteux des copies manuscrites toujours répétées,

d’abord sur papyrus, puis sur parchemin. Pendant tout ce temps, la

Bible était en exécration à beaucoup de puissants. Ils essayèrent de la

supprimer. Aux premiers temps de l’Eglise, Celse, Porphyre et Lucien

tentèrent de la démolir par la polémique. Plus tard, les empereurs Dio­

clétien et Julien tentèrent de la détruire par la force. A certains

moments, posséder des fragments de l’Ecriture Sainte c’était s’exposer à

la peine capitale. Le texte a pourtant survécu.

Si la Bible n’avait représenté que la pensée et les efforts des hommes,

il y a bien longtemps qu’une telle opposition l’aurait anéantie, comme

cela s’est produit pour d’autres livres. Mais elle est demeurée, accom­

plissant ainsi les paroles de Jésus: «Le ciel et la terre passeront, mais

mes paroles ne passeront point» (Mat. 24:35).

Des vies changées

La dixième raison que nous avons de croire que la Bible est la Parole

de Dieu est le pouvoir manifeste qu’elle a de transformer les hommes et

66

les femmes, si bas qu’ils soient tombés, et d’en faire une bénédiction

pour leur famille, leurs amis, leur communauté. La Bible parle de ce

pouvoir: «La loi de l’ÉTERNEL est parfaite, elle restaure l’âme; le

témoignage de l’ÉTERNEL est véritable, il rend sage l’ignorant. Les

ordonnances de l’ÉTERNEL sont droites, elles réjouissent le cœur; les

commandements de l’ÉTERNEL sont purs, ils éclairent les yeux. La

crainte de l’ÉTERNEL est pure, elle subsiste à toujours; les jugements

de l’ÉTERNEL sont vrais, ils sont tous justes.» (Ps. 19:8-10.) Comme

nous l’avons vu dans le précédent chapitre, la transformation se produit

par la puissance du Saint-Esprit, qui agit au moyen de la Parole.

Est-il vrai que la Bible transforme les hommes et les femmes, qu’elle

en fait des êtres sanctifiés? Assurément. Des prostituées se sont amen­

dées. Des ivrognes ont été guéris. Des orgueilleux se sont humiliés. Des

gens malhonnêtes sont devenus intègres. Des femmes et des hommes

pleins de faiblesse ont été revêtus de force. C’est Dieu qui les a méta­

morphosés par l’écoute et la lecture de sa Parole.

Une illustration frappante en est fournie par la vie du pasteur Henry

Ironside. Au début de son ministère, ce grand prédicateur et propaga­

teur de la foi travaillait dans le secteur de la baie de San Francisco avec

un groupe de croyants appelés la Fraternité. Un dimanche, en passant

dans une rue de la ville, il tomba sur un groupe d’équipiers de l’Armée

du Salut qui tenait une réunion au coin de deux avenues. Ils étaient bien

une soixantaine. Reconnaissant Ironside, ils lui demandèrent aussitôt de

donner son témoignage. C’est ce qu’il fit, disant dans quelles circons­

tances Dieu l’avait sauvé par la foi en la mort corporelle et en la résur­

rection effective de Jésus.

Tandis qu’il parlait, Ironside remarqua en marge de la foule un

homme bien mis qui tirait de sa poche une carte sur laquelle il inscrivait

quelque chose. Quand Ironside se tut, l’homme s’avança, souleva son

chapeau et, très courtoisement, lui tendit la carte. Au recto était marqué

son nom, qu’Ironside reconnut sur le champ. L’homme était un athée

militant qui s’était fait une réputation en organisant des réunions où il

attaquait le christianisme. Au verso, Ironside lut ceci: «Monsieur, je

vous mets au défi d’accepter un débat contradictoire sur le sujet:

Agnosticisme contre Christianisme, dimanche prochain à 16 heures à la

salle des Sociétés savantes. Je paierai tous les frais. »

Ironside relut la carte à haute voix ; puis il répondit à peu près en ces

termes: «Votre défi me plaît beaucoup. Je serai donc heureux de parti-

67

ciper à ce débat aux conditions suivantes : Pour prouver que les idées

que défend méritent qu’on se batte pour elles publiquement, il

s’engagera à amener dimanche à la salle de conférence deux personnes

remplissant les conditions que je vais préciser et apportant la preuve

vivante que l’agnosticisme est véritablement efficace pour changer la vie

et pour façonner la personnalité.

»En premier lieu, il doit s’engager à amener avec lui un homme qui a

été pendant des années ce que nous appelons un déchet social. Peu

m’importe la nature exacte des péchés qui avaient fait de lui une épave et

l’avaient mis au ban de la société — l’alcoolisme, le crime ou la débau­

che — en tous cas, un homme qui avait été pendant des années l’esclave

de vices dont il était impuissant à s’affranchir, mais qui, un jour a

assisté à une des réunions de M\*\*\* et l’a entendu glorifier l’agnosticisme

et dénoncer la Bible et le christianisme de sorte que son esprit et son

cœur ont été si profondément touchés qu’il est sorti de la réunion en

disant: «A partir de ce jour, moi aussi je suis agnostique!» et que,

s’étant pénétré de cette doctrine il s’est trouvé régénéré par une puis­

sance nouvelle. Cet homme exècre les péchés où il se complaisait

naguère; la vertu et la bonté constituent maintenant l’idéal de sa vie.

C’est aujourd’hui un homme entièrement nouveau, un homme digne de

respect, qui fait honneur à la société, et cela uniquement parce qu’il est

agnostique.

»En second lieu, M\*\*\* doit promettre d’amener une femme — il se

peut qu’elle soit plus difficile à trouver que l’homme — une femme qui a

été autrefois une malheureuse épave de mauvaise réputation, dépravée,

esclave d’un homme corrompu... une femme, peut-être, qui a vécu pen­

dant des années dans un lieu de débauche, entièrement perdue, aban­

donnée et misérable à cause de sa vie dépravée. Mais cette femme est,

elle aussi, entrée un jour dans une salle où M\*\*\* proclamait bien haut

son agnosticisme et tournait en ridicule le message de la Sainte Ecriture.

Tandis qu’elle l’écoutait, l’espoir a illuminé son cœur et elle s’est dit:

Voilà ce qu’il me faut pour me délivrer de l’esclavage du péché ! Elle a

suivi l’enseignement reçu et elle est devenue une agnostique intelligente,

une incroyante. C’est ainsi que tout son être s’est révolté contre la vie

dégradante qu’elle avait menée. Elle s’est enfuie du lieu de perdition où

elle était restée si longtemps prisonnière. Aujourd’hui, libre et régéné­

rée, elle a reconquis l’estime et le respect de tous et elle mène une vie

pure, vertueuse, heureuse — et tout cela parce qu’elle est agnostique.

68

»Eh bien! dit-il au monsieur qui avait présenté sa carte et son défi,

si vous promettez d’amener avec vous ces deux personnes comme

exemples de ce que peut accomplir l’agnosticisme, je promets que je

serai au rendez-vous dimanche prochain à quatre heures à la Salle des

Sociétés savantes et que j’amènerai avec moi au moins cent personnes,

hommes et femmes, qui ont vécu pendant des années dans le péché et

la dégradation que j’ai tenté d’évoquer, mais qui ont été sauvés, mer­

veilleusement, parce qu’ils ont cru à l’évangile que vous tournez en

ridicule. Ces hommes et ces femmes m’entoureront sur l’estrade en

tant que témoins de la miraculeuse puissance de salut que est en Jésus-

Christ, comme des preuves vivantes et présentes de la vérité de la

Bible. »

Le pasteur Ironside se tourna alors vers la capitaine Salutiste en lui

disant : « Capitaine, avez-vous des gens pour m’accompagner à la réu­

nion ? »

Elle s’écria avec enthousiasme: «Nous pouvons vous en donner au

moins quarante, rien qu’en les prenant dans cette équipe, et nous vous

donnerons aussi une fanfare pour marcher en tête de la colonne!»

«Parfait, répondit Ironside. Allons, M\*\*\*, je n’aurai pas de mal à en

choisir soixante autres dans les missions, les salles d’évangélisation et les

chapelles évangéliques de la ville, et si vous voulez bien m’amener ponc­

tuellement les deux témoins dont j’ai donné la description, j’entrerai à la

tête du défilé que j’ai annoncé, pendant que la fanfare jouera «En

avant, soldats du Christ.» Le débat pourra commencer.»

L’homme qui avait lancé le défi avait sans doute le sens de l’humour,

car en grimaçant un sourire, il fit, de la main, un geste désolé, comme

pour dire : « Rien ne va plus ! », et il se dégagea de la foule, tandis que les

spectateurs applaudissaient Ironside et les autres7.

La puissance du Christ ressuscité agissant par le Saint-Esprit dans la

Parole de Dieu transforme la vie des hommes. Cela a été vrai à travers

toute l’histoire de l’Eglise. C’est toujours vrai de notre temps. Preuve

irréfutable que la Bible est bien, en vérité, la Parole de Dieu.

7H. A. Ironside, *Random Réminiscences j.rom fifty years of Ministry* (New York, Loi-

zeaux Brothers 1939), pp. 99-107.

69

1. **LA VÉRITÉ DE LA BIBLE EST-ELLE LIMITÉE?**

Depuis les origines de l’Eglise chrétienne jusqu’au cœur du

XVIIIe siècle, l’immense majorité des chrétiens de toute apparte­

nance reconnaissaient que les Ecritures, Ancien et Nouveau Testa­

ment, avaient une place unique en tant que Parole de Dieu. Dans

ces livres, c’est Dieu qui parle. Et parce que Dieu parle dans l’Ecri-

ture — plus réellement qu’en tout autre lieu — tous ceux qui se

disaient chrétiens reconnaissaient dans la Bible une autorité divine

s’imposant à tous, un corps de vérités objectives transcendant toute

intelligence subjective. Dans ces livres, les actions salvatrices de

Dieu sont rapportées aux hommes pour nous amener à la foi. Et les

faits de l’histoire du salut reçoivent une interprétation divine pour

amener les hommes et les femmes à comprendre l’Evangile, et à y

répondre avec intelligence par la pensée et par l’action. La Bible est

la Parole écrite de Dieu. Et parce que la Bible est Parole de Dieu,

les Ecritures, Ancien et Nouveau Testament, possèdent l’autorité.

Elles sont infaillibles.

**Le passé de l’église**

De nombreux textes mettent en lumière cette conception élevée de

l’Ecriture dans les écrits de l’Eglise primitive. Irénée, qui vivait à Lyon

dans les premières années du deuxième siècle, écrivait qu’il nous faut

être «très pleinement assurés que les Ecritures sont réellement parfaites

70

puisqu’elles sont l’œuvre de la Parole et de l’Esprit de Dieu».1 Cyrille de

Jérusalem a dit, au quatrième siècle: «Aucune affirmation, même por­

tant sur un fait secondaire, ne saurait être énoncée sans la caution des

Saintes Ecritures; et nous ne devons pas nous laisser détourner de la

vérité par ce qui n’est que plausible et qui relève des vains artifices du

langage... Car le salut auquel nous croyons dépend non point de raison­

nements ingénieux mais de la démonstration de la vérité par les Saintes

Ecritures».1 2

Dans une lettre à Jérôme, auteur de la traduction latine de la Bible

qu’on nomme la Vulgate, Augustin disait: «Je crois très fermement

qu’aucun de ces auteurs ne fait d’erreur dans rien de ce qu’il a écrit. Si je

découvre dans ces livres quelque chose qui semble contraire à la vérité,

j’en conclus que, ou bien le texte est corrompu, ou le traducteur s’est

écarté du texte, ou c’est moi qui ne comprends pas... Les livres canoni­

ques sont entièrement exempts d’erreur».3 Et dans son traité « De la Tri­

nité» il donne cet avertissement: «Ne te laisse pas aller à te soumettre à

mes écrits comme s’ils faisaient partie des Ecritures canoniques; mais

lorsqu’il s’agit d’elles, même si tu y découvres quelque chose que tu ne

croyais pas auparavant, crois-le sans hésiter».4

Même attitude chez Luther. Certains soutiennent qu’en appelant la

Bible «le berceau du Christ», Luther montre qu’il croyait à une révéla­

tion contenue dans la Bible (et non pas confondue avec elle) et qu’il

tenait les Ecritures en moins haute estime que le Christ qu’elles annon­

cent. Pour certains, cela signifie que ce n’est pas toute la Bible qui est

Parole de Dieu. Mais ils se trompent.

L’expression «le berceau du Christ» se trouve dans les écrits de

Luther à la fin du troisième paragraphe de la préface de sa traduction de

P Ancien Testament, et elle s’insère précisément dans une défense de la

valeur de P Ancien Testament pour les chrétiens. Bien loin de décrier

PEcriture, Luther se montre soucieux «d’affirmer sa très révérente

estime pour la Sainte Ecriture, qui offre aux hommes le suprême bien­

fait du salut éternel en Christ».5 Il dit aussi: «Je prie et avertis instam­

1 Irénée, *Adversus Haeresis,* II, XXVII, 2.

2Cyrille de Jérusalem, *Catechetical Lectures,* IV, 17. *The Nicene and Post-Nicene*

*Fathers,* série 2, vol. 7, éd. Philip Schaff & Henry Wace (1893; rpt. Grand Rapids,

Mich.: Eerdmans, n.d.), p. 23.

3S. Augustin, *Epîtres,* 82.

4S. Augustin, *De la Trinité,* préface au ch. 3.

5 J. Théodore Mueller, « Luther’s Cradle of Christ », *Christianity Today,* 24 oct. 1960, p. 11.

71

ment les chrétiens fidèles de ne pas être choqués par la simplicité du lan­

gage et des récits qu’il y rencontrera souvent (dans l’Ancien Testament).

Il ne doit pas faire de doute pour eux que, si simples qu’ils puissent sem­

bler, ce sont les paroles, les œuvres, les jugements et les actions mêmes

de la haute majesté, de la toute-puissance et de la parfaite sagesse de

Dieu».6

Luther dit ailleurs: «Les Ecritures, bien qu’elles aient été écrites par

des hommes, ne sont pas choses humaines; elles ne viennent pas des

hommes, mais de Dieu».7 Et encore: «11 nous faut faire grande diffé­

rence entre la Parole de Dieu et les paroles des hommes. Une parole

d’homme, c’est un peu de bruit, qui prend son vol et bientôt s’évanouit ;

mais la Parole de Dieu est plus grande que le ciel et la terre, plus grande

aussi que la mort et l’enfer; c’est une partie de la puissance de Dieu, qui

dure éternellement».8

Calvin est parfois plus explicite encore. Commentant II Timothée

3:16, le réformateur de Genève affirme:

*C'est ici le principe qui distingue notre religion de toutes les autres, à*

*savoir que nous savons que Dieu nous a parlé et que nous sommes plei­*

*nement convaincus que les prophètes n 'ont pas parlé d'eux-mêmes, mais*

*que, simples instruments du Saint-Esprit, ils n'ont énoncé que ce qu'ils*

*avaient reçu d'en haut. Tous ceux qui veulent tirer bénéfice de l'Ecriture*

*doivent premièrement admettre comme un principe établi que la Loi et*

*les prophètes constituent une doctrine, non pas confiée à la fantaisie ou*

*à la volonté des hommes, mais dictée par le Saint-Esprit.*

11 conclut: «Nous devons à l’Ecriture la même révérence qu’à Dieu,

puisqu’elle a sa source en Lui, sans que rien s’y mêle qui ne soit d’ori­

gine humaine».9 Dans ses commentaires sur les Psaumes, il parle de la

•Bible comme de la «certaine et infaillible règle» (Ps. 5:11).

^Martin Luther, “Préfacé to the Old Testament”, p. 71.

Martin Luther, “That Doctrines of Men Are to Be Rejected”, *What Luther Says: An*

*Anlhology,* p. 63.

8 Martin Luther, *Table Talk,* 44. *A Compend of Luther's Theology,* éd. Hugh Thom­

son Kerr (Philadelphia: Westminster, 1943), p. 10.

9iCap C?lv\*n’ *Commentaires sur le Nouveau Testament,* vol. 10, «La deuxième épître

1855)Pptr3OOaUl aUX C°rinthicnS Cl les épîlres de Timolhée, Tite et Philémon» (Paris,

72

John Wesley dit la même chose: «L’Ecriture est une règle suffisante

en elle-même et elle a été directement donnée au monde par des hommes

divinement inspirés».10 «S’il y a des erreurs dans la Bible, il peut aussi

bien y en avoir mille. S’il y avait une seule contre-vérité dans ce livre, il

ne saurait être l’œuvre du Dieu de vérité».11

Cela a été la gloire de l’Eglise que, durant les seize ou dix-sept pre­

miers siècles de son histoire, tous les chrétiens, en tous lieux, malgré

leurs différends en matière de théologie ou d’organisation ecclésiale,

manifestaient une commune allégeance, au moins de pensée, à la Bible

en tant qu’autorité suprême et infaillible pour les chrétiens dans tous les

domaines. On pouvait négliger la Bible. On pouvait être en désaccord

avec son contenu, on pouvait même la contredire. Mais, en tout cas,

c’était la Parole de Dieu, la seule règle infaillible de foi et d’action.

**Le temps du déclin**

Dans la période qui suivit la Réforme, l’attitude orthodoxe à l’égard

de l’Ecriture se trouva soumise à des attaques d’une violence croissante.

Dans l’Eglise catholique, les attaques furent le fait des traditions éta­

blies de l’Eglise. L’autorité de la Bible était déjà affaiblie par le fait que,

depuis des siècles, les Pères de l’Eglise étaient invoqués de préférence à

l’Ecriture lorsqu’il fallait défendre un point de doctrine. C’est alors que,

par réaction contre la Réforme protestante, l’Eglise catholique romaine

prit, en 1546, la décision de placer officiellement l’Eglise à côté de

l’Ecriture comme seconde source de révélation, égale en autorité à la

première. La pleine portée de cette décision ne fut certainement pas per­

çue lors du concile de Trente, mais elle était énorme. Ce geste eut des

conséquences tragiques pour l’Eglise catholique, ainsi que le montre le

développement constant de doctrines mal fondées comme la vénération

de Marie et des saints. En théorie, la Bible demeure infaillible, au moins

pour de larges secteurs du catholicisme. Mais la préférence, ancrée au

cœur de l’homme, pour la tradition plutôt que pour une Parole absolue

et infaillible, enlève inévitablement à la Parole de Dieu la primauté en

matière d’autorité.

10John Wesley, *A Roman Catechism,* Question 5. *The Works of John Wesley,* vol. 10

(1872; rpt. Grand Rapids, Mich.: Zondervan, n.d.), p. 90.

11 Wesley, *Journal,* vendredi 24 juillet 1776. *The Works of John Wesley,* vol. 4, p. 82.

73

Dans le protestantisme, l’attaque vint de la soi-disant haute critique.

Pendant un certain temps, en raison de leurs principes et de leurs vives

polémiques contre le catholicisme, les Eglises protestantes restèrent atta­

chées à l’infaillibilité de la Bible. Mais au dix-huitième siècle, et surtout

au dix-neuvième, l’examen critique des Ecritures appuyé sur un rationa­

lisme naturaliste parvint à détrôner la Bible de la place qu’elle avait pré­

cédemment occupée. Pour l’Eglise du siècle du rationalisme, la Bible

devint la parole de l’homme au sujet de Dieu et de l’homme, et non plus

la parole adressée à l’homme par Dieu. Pour finir, ayant rejeté le carac­

tère unique, le caractère divin de la Bible, de nombreux critiques rejetè­

rent aussi son autorité.

L’Eglise catholique a affaibli la conception orthodoxe de la Bible en

haussant les traditions humaines jusqu’au niveau de F Ecriture. Les pro­

testants ont affaibli la conception orthodoxe de l’Ecriture en abaissant

la Bible au niveau des traditions. Les différences sont grandes, mais les

. résultats furent analogues. Aucun des deux groupes n’a entièrement nié

que l’Ecriture soit porteuse de révélation. Mais, dans les deux cas, le

2^ caractère particulier de l’Ecriture a été oublié, son autorité abandonnée

' et la fonction de la Bible, voix de Dieu parlant à l’Eglise pour la réfor-

o\* mer, a été perdue de vue.

Le fait que ces deux positions sont l’une et l’autre intenables devrait

être évident pour tous et devrait ramener l’Eglise à son attitude origi­

nelle. Mais il ne semble pas que ce soit le cas. Bien au contraire, certains

chrétiens évangéliques traditionnellement attachés à l’infaillibilité de la

Parole semblent vouloir adopter une position plus libérale et montrent

une attitude de plus en plus équivoque à l’égard de l’infaillibilité.

Entendons-nous bien. Il est utile de nous interroger sur le contenu

du terme «inerrance». Une telle recherche n’a rien à voir avec le rejet,

certainement périlleux, de ce terme. Par exemple, certains spécialistes

tout à fait orthodoxes se sont demandé si le mot *inerrance* est réelle­

ment le meilleur que l’on puisse appliquer à la Bible, puisqu’il semble

impliquer une précision rigoureuse allant jusqu’au détail grammatical,

exigence visiblement exclue. Ils ont donc préféré le mot *infaillibilité.*

D’autres ont récusé le terme *inerrance* parce qu’il leur semblait impli­

quer des normes d’exactitude scientifique de type moderne dans les

formes d’expression, normes qui étaient, bien évidemment, étrangères

aux auteurs de l’ancien temps. Ces spécialistes ont préféré dire de la

Bible qu’elle est *cligne de foi,* ou *véridique.* Ce genre de considération

74

Y

ne doit pas nous inquiéter. Les questions de terminologie peuvent fort

bien être débattues puisque nous savons parfaitement qu’aucun mot à

lui seul — que ce soit *inerrance, infaillibilité, solidité, intégrité, véra­*

*cité,* ou tout autre — n’exprime parfaitement ce que nous voulons

dire. Mais ce qui ne saurait être objet de débat, c’est l’adhésion au

principe du caractère unique et de l’entière autorité de la Bible, dans

son ensemble et dans ses parties, en tant qu’elle est la Parole de Dieu.

Le mot *inerrance,* malgré ses inconvénients, souligne du moins avec

vigueur la force de ce principe.

**Qu’est-ce qui est en cause?**

La critique biblique moderne passe aux yeux du public comme ayant

mis fin à la vieille conception de l’inerrance. On prétend qu’il était pos­

sible de croire à l’inerrance au temps où les hommes ignoraient à peu

près tout du texte biblique et de son histoire. Mais les découvertes

modernes, dit-on, ont changé tout cela. «Nous savons aujourd’hui que

la Bible contient des erreurs.» Le déboulonnement de l’infaillibilité

biblique serait donc un fait accompli. Par exemple, Quirinius n’était

apparemment pas «au sens strict» gouverneur de Syrie au temps de la

naissance du Christ (Luc 2:2). Moïse «n’a pas» écrit le Pentateuque. Un

spécialiste a écrit ceci : « Le progrès scientifique du siècle dernier a rendu

indéfendable toute la conception de la Bible en tant que livre littérale­

ment inspiré auquel nous pouvons nous référer avec une absolue certi­

tude pour nous guider infailliblement dans toutes les matières de foi et

de conduite».12

Mais est-il vrai que la critique moderne nous oblige à changer radi­

calement d’attitude envers l’Ecriture? Des doutes se font jour lorsque

nous constatons que la plupart des prétendues erreurs de la Bible sont,

non pas des découvertes récentes de la critique scientifique, mais sim­

plement des difficultés connues depuis des siècles de la plupart des

commentateurs sérieux de la Bible. Origène, Augustin, Luther, Calvin

et cent autres connaissaient l’existence de ces problèmes. Ils savaient

que certaines périodes de temps mentionnées dans la Bible sont éva­

12 W. L. Knox, *Essays Catholic and Critical* (London: Society for Promoting Christian

Knowledge, 1931), p. 99.

75

luées différemment par des auteurs différents (par exemple il est dit

dans Genèse 15:13 que la durée de l’esclavage d’Israël en Egypte fut

de quatre cents ans, tandis que dans Exode 12:14 il est dit qu’elle fut

de quatre cent trente ans). Ils savaient que les détails peuvent varier

dans deux récits parallèles (par exemple le nombre des anges au tom­

beau du Christ après la résurrection). Mais, pour eux, ces différences

ne faisaient qu’exprimer les différences de point de vue des auteurs ou

l’intention spécifique qui les guidait. Ils ne se croyaient pas obligés de

mettre au rebut la conception orthodoxe de l’Ecriture à cause de ces

problèmes.

Le vrai problème qui se pose au sujet de l’inerrance ne réside pas dans

les données mises au jour par la critique scientifique mais dans la philo­

sophie qui inspire l’entreprise critique moderne. Cette philosophie est le

naturalisme. C’est une conception du monde qui nie le surnaturel, ou

cherche à le refouler au-delà du domaine de la science. En conséquence,

le surnaturel n’est pas en corrélation directe avec les mots mêmes du

texte biblique. C’est, pour employer l’expression de Francis Schaeffer,

«un étage supérieur» placé au-delà de toute preuve et de toute contra­

diction. Ainsi que l’écrit Pinnock :

*La critique négative est devenue l'instrument de la nouvelle théologie.*

*Elle n'est plus utilisée pour une guerre d'escarmouches visant à débus­*

*quer des éléments gênants de l'enseignement biblique. Elle sert mainte­*

*nant à discréditer la croyance centrale du christianisme, selon laquelle il*

*existe un corps de vérités révélées constituant la norme de la théologie*

*chrétienne. L'intérêt que l'on porte de nos jours à l'herméneutique n 'est*

*pas le signe d'un effort pour prendre au sérieux la vérité scripturaire. Ce*

*n'est qu'une tentative pour utiliser la Bible d'une façon nouvelle, non*

*littérale, existentielle'3.*

Un exemple insigne de ce changement serait la théologie de Rudolf

Bultmann qui écrit des volumes de considérations théologiques mais

refuse à la révélation chrétienne tout contenu contraignant.

Si c’est là l’objet réel du débat portant sur l’inerrance, son enjeu

dépasse de fort loin la question de savoir si oui ou non la présence de

*Defense BibHcal blfaHibility* (Philadelphia: Presbyterian and

76

quelques erreurs insignifiantes dans l’Ecriture peut être prouvée. Ce qui

est en jeu, c’est toute la question de la révélation. Dieu peut-il se révéler

à l’humanité? Pour être plus précis, peut-il se révéler dans un langage

dont les caractéristiques ont valeur normative pour la foi et l’action

chrétiennes? Avec une Bible infaillible, ces choses sont possibles. Sans

elle, la théologie entre dans la terre désolée des spéculations humaines.

L’Eglise, qui ne peut se passer d’une Parole de Dieu ferme et certaine est

en perdition. Sans révélation infaillible, la théologie ne se contente pas

d’être à la dérive, elle se vide de tout sens. Ayant renoncé au droit

qu’elle avait de parler de l’Ecriture sur la base de l’Ecriture, elle se prive

du droit même de parler.

**Arguments en faveur de l’inerrance**

La véracité divine est le roc sur lequel est fondée la thèse de

l’autorité infaillible et absolument digne de foi de la Parole de Dieu.

Les arguments en faveur de cette théologie s’ordonnent de la façon

suivante :

1. La Bible est, dans son ensemble, un texte digne de foi. On a établi

sa véracité en le traitant comme n’importe quel autre document histori­

que, comme, par exemple, les œuvres de Josèphe ou les relations d’évé­

nements militaires de César.

2. Sur la base des faits historiques rapportés par la Bible, nous avons

des raisons suffisantes pour croire que le personnage central de la Bible,

Jésus-Christ, a accompli les actions qu’on lui attribue et qu’il est donc

celui qu’il a affirmé être: le Fils unique de Dieu.

1. En tant que Fils unique de Dieu, le Seigneur Jésus-Christ possède

une autorité infaillible.

1. Jésus-Christ n’a pas seulement admis l’autorité de la Bible comme

un fait; il a enseigné ce fait, allant jusqu’à enseigner que la Bible est

exempte de toute erreur, et qu’elle est éternelle, étant la Parole de Dieu :

«Je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre ne passeront point, il

ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu’à

ce que tout soit arrivé» (Mat. 5:18).

1. Si la Bible est la Parole de Dieu, comme Jésus l’a enseigné, elle

doit, pour cette seule raison, être entièrement vraie et infaillible, car

Dieu est un Dieu de vérité.

77

1. Donc, en se fondant sur renseignement de Jésus-Christ, Fils infail­

lible de Dieu, l’Eglise croit que la Bible aussi est infaillible14.

En d’autres termes, la thèse de l’inerrance est fondée sur le genre

d’arguments présentés dans les chapitres 3 et 4. Elle en est la consé­

quence inévitable. La Bible, en tant que document historique, nous

donne la connaissance certaine d’un Christ infaillible. Le Christ accorde

le plus haut respect à l’Ecriture. Par conséquent, les doctrines du Christ

doivent être les doctrines de ceux qui le suivent.

**Arguments contre l’inerrance**

Beaucoup de ceux qui acceptent les arguments traditionnels en faveur

de l’inerrance de l’Ecriture sont pourtant gênés par des objections en

apparence insurmontables. Examinons ces objections et voyons si elles

sont aussi redoutables qu’elles le paraissent.

La première objection est fondée *sur le caractère des textes bibliques.*

«Admettons, pourrait-on dire, que ce soient là des documents histori­

ques dignes de foi ; n’est-il pas vrai cependant que cette véracité même

doit être prouvée? Ces documents étant, à l’évidence, historiques, sont,

par là même, des documents humains. Ils font un choix dans ce qu’ils

rapportent. Ils utilisent le langage limité, parfois figuré, de l’époque où

ils ont été écrits. Les récits parallèles révèlent les points de vue différents

qui étaient ceux des différents auteurs. Le style littéraire des matériaux

varie. Est-ce là ce que nous devons attendre d’une révélation divine?

Cela ne suffit-il pas à montrer que nous sommes en présence d’une

œuvre purement humaine?»

Nous répondrons qu’il ne nous appartient pas de fixer la forme sous

laquelle une révélation divine doit être donnée, ni d’affirmer que certai­

nes caractéristiques empêchent la révélation d’être divine. Il est évident

que rien de ce qui est humain n’est digne de véhiculer la vérité de Dieu.

Mais rien n’empêche Dieu de s’abaisser à employer le langage des hom­

mes pour transmettre sa vérité de manière infaillible. Calvin comparait

la façon d’agir de Dieu à celle d’une mère qui use d’un langage puéril

pour communiquer avec son enfant. La communication est certaine­

14Celte approche classique de l’apologétique biblique est discutée en détail par R. C.

Sproul dans son essai “The Case for Inerrancy: A Methodoiogical Analysis”, in

*God’s Inerrant Word,* pp. 248-260.

78

ment limitée, car l’enfant ne peut s’élever au plan de conversation de sa

mère. Mais il y a néanmoins entre eux communication réelle. De même,

les caractéristiques des documents bibliques n’ont rien à voir avec la

question de l’inerrance.

Une seconde objection à l’encontre de l’inerrance prend le relais de la

première. Elle a trait non au caractère des livres de la Bible mais au fait

même que ce sont, à l’évidence, *des œuvres humaines.* «L’erreur est

humaine», disent les critiques qui la formulent. «Donc la Bible, étant

un livre humain, doit renfermer des erreurs. »

Au premier coup d’œil l’argument paraît logique, mais à y mieux

regarder, on voit qu’il ne l’est pas forcément. S’il est vrai que les êtres

humains commettent des erreurs, il ne s’ensuit pas qu’un individu donné

se trompera toujours et inévitablement. Par exemple, le développement

d’une équation scientifique est, pour l’objet auquel elle s’applique, litté­

ralement infaillible. On peut dire la même chose de l’annonce, correcte­

ment imprimée, d’une réunion, de la notice d’utilisation d’une voiture,

et d’autres choses semblables. «Certes», ainsi que le dit John Montgo­

mery dans la présentation de cet argument, «l’élaboration, étalée sur

des siècles par des auteurs différents, de soixante-six livres exempts

d’erreurs et de discordances est une hypothèse ambitieuse — et nous

nous en remettons de plein cœur à l’Esprit de Dieu pour lui donner force

— mais il demeure que cette possibilité n’est pas métaphysiquement

étrangère à l’homme ou contraire à la nature humaine».15

L’analogie de la conception et de la naissance du Seigneur Jésus-

Christ avec le don qui nous a été fait de la Bible est instructive pour

nous. Il nous est dit que lorsque le Seigneur a été conçu dans le sein de la

vierge Marie, le Saint-Esprit l’a couverte de son ombre, de sorte que

l’enfant qui est né a été appelé le Fils de Dieu (Luc 1:35). Le divin et

l’humain se sont rencontrés dans la conception du Christ et il en est

résulté un être à la fois humain et divin. Le Christ était vraiment

homme. C’était une personne bien définie, un Juif. Il avait un poids

qu’on pouvait mesurer et des traits reconnaissables. On aurait pu le

photographier. Pourtant il était aussi le Dieu Tout-Puissant et il était

sans péché.

On peut dire aussi que, comme le Saint-Esprit est descendu sur la

15John Warwick Montgomery, “Biblical Inerrancy: What Is at Stake” dans *God s*

*Inerrant Word,* p. 33.

79

vierge Marie de sorte qu’elle conçut dans son sein celui qui était homme

et Fils de Dieu, de même le Saint-Esprit est descendu sur les cellules céré­

brales de Moïse, de David, des prophètes, des évangélistes, de Paul et

des autres auteurs de la Bible de sorte que leurs esprits ont donné au

monde les livres qui constituent notre Bible. Leurs écrits portent la mar­

que de la personnalité humaine. Ils sont différents par le style. Pourtant

leur source est en définitive divine et la marque des hommes ne les enta­

che pas d’erreur, pas plus que le sein de Marie n’a communiqué le péché

au Sauveur.

Une troisième objection à l’encontre de l’inerrance est fondée sur le

fait que *l’inerrance ne peut être revendiquée que pour les manuscrits ori­*

*ginaux,* et non pour les copies qu’on en a tirées et sur lesquelles ont été

faites nos traductions actuelles. Puisque nul homme aujourd’hui vivant

n’a vu les originaux et que nul n’est par conséquent en mesure d’affir­

mer ou d’infirmer la fidélité des copies, n’y a-t-il pas absurdité épisté­

mologique à s’y référer? «Alors qu’importe l’inerrance des ori­

ginaux? » viendra-t-on nous dire. «Puisque nous ne les possédons pas, à

quoi bon invoquer une Bible inerrante?»

Mais l’argument est-il honnête? Il le serait si deux choses étaient

vraies. Si, premièrement, le nombre d’erreurs de texte détectées restait

constant lorsqu’on remonte d’une copie à l’autre vers l’original, et si,

deuxièmement, ceux qui croient à l’infaillibilité invoquaient un original

substantiellement différent des meilleurs manuscrits existants. Mais

aucune de ces conditions n’est remplie. Bien au contraire,

*le nombre d'erreurs textuelles ne cesse de diminuer à mesure que l'on*

*remonte vers les originaux absents, ce qui encourage la supposition rai­*

*sonnable que toutes les erreurs apparentes disparaîtraient si nous pou­*

*vions entièrement combler l'intervalle qui sépare les originaux des textes*

*ou fragments les plus anciens que nous possédons (certains papyrus du*

*Nouveau Testament remontent jusqu'au Ier siècle même)... Le chrétien*

*évangélique circonspect se borne à invoquer les originaux perdus à*

*l'encontre des meilleurs textes existants dans les cas, peu nombreux et*

*particuliers (comme la transcription des nombres), où des manuscrits*

*indépendants les uns des autres font apparaître comme probables des*

*erreurs de transcription introduites dès le départ16.*

16Montgomery, p. 36.

80

Celui qui croit à l’infaillibilité traite les problèmes textuels de la

manière dont un érudit profane traite les problèmes soulevés par

n’importe quel document ancien. Quoi qu’il en soit, en raison du grand

nombre et de la variété extrême des manuscrits bibliques, il n’y a pas de

raison pour douter que le texte que nous possédons soit identique à l’ori­

ginal sur tous les points — à quelques exceptions près. Et ces quelques

points sont bien connus des commentateurs.

Une quatrième grande objection à la doctrine de l’inerrance concerne

*la fonction du langage comme véhicule de la vérité.* Certains spécialistes

insinuent que la vérité se situe sur un plan supérieur au langage, en sorte

que la vérité de l’Ecriture doit être cherchée dans la pensée de l’Ecriture

et non dans ses mots. Mais l’objection a-t-elle un sens? «Reconnaître

comme inspirée la pensée, et non les paroles des auteurs bibliques, c’est

non seulement aller à l’encontre des affirmations de l’Ecriture mais

encore énoncer une absurdité», fait observer Pinnock. «Qu’est-ce

qu’une pensée inspirée exprimée en langage non-inspiré?17» Si la Bible

est inspirée, il faut bien qu’elle soit littéralement inspirée. Et l’inspira­

tion verbale, c’est l’infaillibilité.

Sans doute, il y a des parties de l’Ecriture dans lesquelles le choix d’un

mot n’importe guère pour l’énoncé d’un fait ou d’une doctrine. On peut

modifier la formulation de certains versets, comme le font couramment

les traducteurs, pour en rendre le sens accessible à des gens de cultures

différentes. Mais il y a d’autres passages où les mots sont essentiels et la

doctrine ne peut que souffrir si nous refusons de les prendre au sérieux.

L’autorité de la Bible est liée au fait qu’elle est verbalement inspirée, et

par là infaillible, infaillible sur un point particulier comme dans

l’ensemble de ses affirmations. Cette conception est en accord avec

l’enseignement de la Bible comme avec la nature du langage.

**Faut-il parler d’erreurs?**

En dernier lieu, citons ceux qui nous suivraient volontiers jusqu’ici

dans notre raisonnement, et qui même l’adopteraient sur certains

points, mais qui se disent néanmoins persuadés que certaines «erreurs»

ont été mises en lumière par les « résultats acquis » de la recherche bibli­

17 Pinnock, p. 8.

81

que. Y a-t-il donc, en fait, des erreurs dont on a démontré l’existence? Il

y a effectivement des difficultés sur certains points. Nul ne le conteste.

Mais la science a-t-elle établi la preuve que les livres de la Bible sont fail­

libles et que, par conséquent, ce ne sont que des écrits humains?

Il fut un temps, pas très lointain, où des réserves de ce genre étaient

formulées de la façon la plus ouverte par un grand nombre d’hommes

influents. Au cours des années passées, presque tous les théologiens et

les érudits parlaient de résultats prétendument certains de découvertes

dites indiscutables qui, selon eux, avaient triomphé pour toujours de la

conception fondamentaliste de la Bible. Aujourd’hui cependant, ainsi

que le savent tous ceux qui ont eu l’occasion d’approfondir ces ques­

tions, ce genre d’assertions est devenu beaucoup plus rare. En fait, on

ne les entend plus guère. Et pourquoi? Simplement parce qu’en raison

du progrès constant de la recherche biblique et archéologique, beaucoup

des prétendues certitudes invoquées par la critique biblique se sont vola­

tilisées sous les yeux de ceux qui les énonçaient.

Dans II Rois 15:29, il est question d’un roi d’Assyrie nommé Tiglath-

Piléser. Il est dit de lui qu’il avait vaincu les Israélites du royaume du

nord et qu’il en avait emmené un grand nombre en captivité. Il y a trente

ou quarante ans, des érudits affirmaient — leurs livres sont toujours

dans nos bibliothèques — que ce roi n’avait jamais existé et que le récit

de la chute d’Israël sous les coups de l’Assyrie relevait de la mythologie.

Aujourd’hui cependant, les archéologues ont mis à jour la capitale de

Tiglath-Piléser et sont en mesure d’écrire son histoire. Ils ont même

trouvé son nom marqué dans des tablettes d’argile, où on peut lire:

«Moi, Tiglath-Piléser, roi des pays de l’ouest, roi de la terre, dont le

royaume s’étend jusqu’à la grande mer...» Les lecteurs de langue

anglaise trouveront le récit des batailles qu’il a livrées à Israël dans le

volume de James Pritchard intitulé *Textes anciens du Proche-Orient*

*relatifs à TAncien Testament.* Vers la même époque certains spécialistes

affirmaient que Moïse n’avait pu écrire les cinq premiers livres de la

Bible pour la raison, apparemment irréfutable, que l’écriture n’existait

pas de son temps. Depuis lors, cependant, les archéologues ont mis à

jour des milliers de tablettes et d’inscriptions écrites bien des siècles

avant Moïse, et même avant Abraham. En fait, ils connaissent mainte­

nant six langues écrites différentes qui sont contemporaines de Moïse ou

antérieures à lui.

Plus récemment, on trouvait beaucoup de gens pour nier que les livres

82

historiques du Nouveau Testament aient été écrits à une date assez pro­

che des faits qu’ils rapportent pour être dignes de foi. On assignait en

particulier une date tardive aux évangiles synoptiques (Matthieu, Marc

et Luc); et celui de Jean, à cause de l’atmosphère grecque plus pronon­

cée qu’on y décelait, était repoussé jusque vers la fin du IIe siècle, voire

même, par certains érudits, en plein IIIe siècle. Par la suite, cependant,

on découvrit en Egypte un fragment de papyrus qui obligea les spécialis­

tes à dater le quatrième évangile de l’année 125 au plus tard, voire même

de beaucoup plus tôt.

Les découvertes de la science, loin de discréditer la Bible, confirment

ses affirmations. Elles ne prouvent pas son infaillibilité — aucune accu­

mulation de faits ne pourrait l’établir — mais, en tous cas, elles mettent

en lumière sa véracité. Elles ne révèlent rien qui soit incompatible avec

l’autorité de l’Ecriture. En fait, ainsi que l’a reconnu le périodique

«Time» dans un reportage sur la Bible datant de 1974:

*L'étendue, l'ingéniosité et la diversité de toutes ces recherches bibli­*

*ques sont impressionnantes, mais une question vient tout de suite à*

*l'esprit: ont-elles augmenté ou diminué la crédibilité de la Bible ? Les lit-*

*téralistes, qui sentent le sol se dérober quand un verset est mis en ques­*

*tion, seraient tentés de dire que la crédibilité a souffert des atteintes. Le*

*doute a été semé, la foi est en péril. Mais les croyants qui cherchent*

*autre chose dans la Bible peuvent fort bien estimer que sa crédibilité a*

*été accrue. Après plus de deux siècles d'un bombardement scientifique*

*intense, la Bible a survécu, et elle a sans doute tiré bénéfice du siège*

*qu'elle a subi. Même si on se place au point de vue des critiques — celui*

*des faits historiques — les Ecritures semblent aujourd'hui plus dignes de*

*foi que lorsque les rationalistes ont commencé leurs attaques^.*

**Debout sur le roc**

Le chrétien ne doit nullement craindre de tenir ferme sur la Parole de

Dieu, et d’affirmer sa pleine autorité comme l’a fait le Seigneur Jésus-

Christ lui-même. Parfois, elle subira l’assaut des théories critiques. Les

arguments qu’on lui opposera pourront sembler sans réplique, au point

18 “The Bible: The Believers Gain”, *Time,* 30 déc. 1974, p. 41.

83

même que celui qui tentera de leur résister sera taxé d’obscurantisme.

Les sages de ce monde diront: «Libre à vous de croire ces choses, mais

les résultats de la critique scientifique justifient à nos yeux une position

tout autre.» Cela s’est déjà produit et cela se produira encore. Mais les

chrétiens qui s’appuyeront sur le roc de l’Ecriture s’apercevront, de leur

vivant même, que les prétendus résultats indiscutables s’effriteront

autour des chercheurs, et que la conception de la Bible qui était celle du

Seigneur Jésus-Christ, la conception historique qui est celle de l’Eglise,

prévaudront.

Il y a déjà pas mal d’années, un des chefs de l’Eglise d’Angleterre,

l’évêque Ryle, de Liverpool, écrivait: «A moi la théorie pleine et forte

de l’inspiration verbale de la Bible, avec toutes ses difficultés, et non pas

la critique et le doute. J’accepte les difficultés et j’attends humblement

qu’elles se résolvent. Mais tandis que j’attends, je suis debout sur le

roc. »

84

1. **LA CRITIQUE BIBLIQUE MODERNE**

La critique biblique moderne a, plus que toute autre chose, affaibli et

presque détruit la haute idée de la Bible qui avait cours auparavant dans

toute la chrétienté. Il convient donc d’examiner les grandes lignes du

développement de cette critique au cours des deux siècles écoulés, puis

d’en faire un objet de réflexion dans une perspective évangélique.

**Un mouvement récent**

La haute critique de P Ancien et du Nouveau Testament sous un angle

littéraire n’est pas en elle-même propre au dix-neuvième et vingtième siè­

cles. Théodore de Mopsueste, un des plus notables théologiens de l’école

d’Antioche, repoussait la rédaction d’un certain nombre de psaumes

(comme le 51e, le 65e et le 127e) jusqu’au siècle de l’Exil. Au Moyen Age,

Ben Ezra, un érudit juif, affirmait qu’il avait découvert plusieurs ana­

chronismes dans le Pentateuque. Martin Luther lui-même a appliqué

une forme de la critique littéraire dans les jugements qu’il a parfois por­

tés sur l’authenticité et la valeur relative des livres de la Bible. Néan­

moins, ce n’est pas avant le milieu du XVIIIe siècle, avant 1753, pour

être exact, que la haute critique fut mise en œuvre sur une grande échelle

et avec un objet répondant à l’usage actuel du terme.

C’est cette année-là qu’un médecin lettré de la cour de France, Jean

Astruc, publia un ouvrage sur les sources littéraires de la Genèse et

exposa, pour l’étude du texte de la Bible, une méthode qui devait être

85

largement adoptée, d’abord en Allemagne, puis dans toute l’Europe et

aux Etats-Unis. Astruc s’exprime ainsi:

*Dans le texte hébreu de la Genèse, Dieu est désigné par deux noms dif­*

*férents. Le premier est Elohim, car bien que ce nom ait d'autres sens en*

*hébreu, il s'applique spécialement à l'Etre Suprême. L'autre est Jého­*

*vah... le grand nom de Dieu, qui exprime son essence. On pourrait sup­*

*poser que les deux noms ont été utilisés indifféremment, comme des ter­*

*mes synonymes, uniquement pour donner de la variété au style. Mais ce*

*serait une erreur. Les deux noms ne sont jamais mélangés; il y a des cha­*

*pitres entiers, ou des fragments de chapitre, dans lesquels Dieu est tou­*

*jours appelé Elohim, et d'autres, au moins aussi nombreux, où il est*

*toujours appelé Jéhovah. Si Moïse était l'auteur de la Genèse, c'est à lui*

*qu'il nous faudrait imputer ce changement étrange et abrupt. Mais com­*

*ment concevoir une telle négligence dans la composition d'un livre aussi*

*bref que la Genèse ? Faut-il dont imputer à Moïse une faute qu 'aucun*

*autre auteur n’a jamais commise? Il est plus naturel d'expliquer ce*

*changement en supposant que la Genèse a été composée de deux ou trois*

*récits dont les auteurs donnaient à Dieu des noms différents, l'un deux*

*employant Elohim, un autre Jéhovah, ou encore Jéhovah Elohim\*.*

Ce texte d’Astruc est l’expression première de l’esprit de la critique

moderne. On y trouve des traits qui devaient bientôt devenir caractéris­

tiques de toute la critique des textes. En premier lieu, il rompt avec les

conceptions traditionnelles, selon lesquelles Moïse est l’auteur du Penta-

teuque. En second lieu, il change l’objet de l’étude des textes, qui ne

porte plus seulement sur le sens des mots, mais sur l’authenticité et

l’intégrité des livres de la Bible. Enfin, il inaugure une nouvelle méthode

de travail. Ecartant, du moins provisoirement, le témoignage de l’his­

toire et de la tradition, il concentre l’attention sur le style, le vocabu­

laire, la syntaxe et les idées exprimées dans les documents, et en fait la

seule base sur laquelle les questions touchant à leur authenticité et à leur

intégrité puissent être réglées.

Tout d’abord, l’ouvrage d’Astruc passa inaperçu. Mais quelques

années plus tard, il fut repris par quelques érudits allemands, puis par

’Encyc/oped/tf *of Religion and Ethics,* vol. 4, éd. James Hastings (New York: Charles

Scnbner s Sons, 1912), p. 315.

86

d’autres, et on élargit son champ de recherche jusqu’à y inclure tout

l’Ancien Testament. Johann Eichhorn appliqua la démarche d’Astruc à

tout le Pentateuque. Wilhelm De Wette et Edouard Reuss s’efforcèrent

de faire concorder les résultats de leurs recherches avec l’histoire

d’Israël. Reuss conclut que, replacés dans la perspective historique cor­

recte, les prophètes viennent avant la loi, et les psaumes après les pro­

phètes et la loi. L’ouvrage le mieux connu et, en un sens, le couronne­

ment de ces recherches fut le livre intitulé *Prolégomènes* de Julius Well-

hausen, publié en 1878. Cet ouvrage donna une large diffusion à la qua­

druple « Hypothèse documentaire» connue sous le sigle JEPD (J pour la

source jahviste, E pour la source élohiste, P pour le code sacerdotal et

les documents sacerdotaux, D pour les remaniements ultérieurs de

l’école deutéronomiste). Wellhausen attribuait aux livres de la loi une

date postérieure à la captivité babylonienne et ne considérait comme

antérieurs au huitième siècle avant Jésus-Christ que le Livre de

l’Alliance et les plus anciennes versions des passages narratifs J et E.

Le changement profond qui en résultait s’exprime clairement dans

une formule de E. C. Blackmann, qui salue dans l’œuvre de Wellhausen

la possibilité qu’elle offre «de comprendre l’Ancien Testament comme

une révélation progressive... une véritable libération»2. Emil Kraeling

note de son côté «qu’elle a marqué le commencement d’une étude entiè­

rement séculière et évolutionniste des sources de l’Ancien Testament»3.

**Le Jésus historique**

Dans l’étude du Nouveau Testament, les maîtres de la haute critique

ont orienté leurs efforts dans une direction un peu différente. Il s’agis­

sait de retrouver «le Jésus historique» par l’étude de l’origine des récits

évangéliques et celle du développement de la théologie néo­

testamentaire tel qu’on peut le suivre dans les épîtres de Paul, dans les

épîtres pastorales, dans les écrits johanniques et dans l’Apocalypse.

Mais ce sont les mêmes principes qui sont mis en œuvre, et ils ont été

appliqués à l’étude du Nouveau Testament de façon plus radicale encore

qu’à l’examen du Pentateuque au XIXe siècle.

2E. C. Blackman, *Biblical Interprétation* (Philadelphia: Westminster, 1957), p. 141.

3Emil G. Kraeling, *The Old Testament Since the Reformation* (New York: Harper &

Brothers, 1955), p. 94.

87

La première application des principes de la haute critique à l’étude du

Nouveau Testament est généralement attribuée à Ferdinand Christian

Baur (1792-1860) qui tenta d’organiser son contenu selon une perspec­

tive historique. Hegel avait développé la théorie d après laquelle 1 his­

toire se déroule selon le processus : thèse, antithèse et synthèse. Baur

appliqua les principes de Hegel à l’histoire biblique, invoquant le conflit

— hypothétique — des théologies de Pierre et de Paul comme preuve

d’une thèse et d’une antithèse doctrinales dans l’Eglise primitive. Selon

Baur, ce processus aboutit à la synthèse du proto-catholicisme. On a

aujourd’hui abandonné la thèse générale de Baur. Il a cependant réussi

à ébranler les idées traditionnelles concernant les auteurs et la composi­

tion des livres du Nouveau Testament et il a orienté l’attention du

monde de la recherche vers le caractère, prioritaire selon lui, de la redé­

couverte du Jésus historique parmi les problèmes soulevés par le Nou­

veau Testament.

Cette prétendue quête du Jésus historique date de la mort, en 1768, de

Hermann Samuel Reimarus, l’historien par lequel Albert Schweitzer

commence son étude sur la recherche biblique du XIXe siècle. Reimarus

n’était pas un spécialiste du Nouveau Testament, mais il laissa en mou­

rant un manuscrit qui allait avoir une influence considérable. Il expli­

quait que les historiens devaient faire une distinction entre la «visée» de

Jésus et la «visée» de ses disciples, c’est-à-dire entre le Jésus de l’his­

toire et le Christ de la prédication chrétienne primitive. En présence de

deux visées qu’il estimait incompatibles, Reimarus opta pour la pre­

mière, en posant un Jésus non surnaturel. Selon lui, Jésus a prêché la

venue du royaume de Dieu, mais il est mort abandonné de Dieu et

désenchanté. Aux yeux de cet auteur, le christianisme était le produit de

1 action des premiers disciples, qui dérobèrent le corps, proclamèrent la

résurrection corporelle et recrutèrent des partisans.

Reimarus était excessif et son œuvre polémique. Mais ses idées sur les

origines du christianisme servirent pendant tout un siècle de modèle aux

recherches portant sur le «Jésus de l’histoire». Rejetant le surnaturel et

cherchant à façonner un Jésus conforme à leur image, les idéalistes

firent de Jésus une figure de l’homme idéal, les rationalistes virent en lui

un grand professeur de morale et les socialistes un ami des pauvres et un

révolutionnaire. Les deux «vies de Jésus» les plus populaires, l’une et

1 autre de David Friedrich Strauss, rejetaient la plus grande partie du

contenu des évangiles comme relevant de la mythologie ; et Bruno Bauer

88

concluait ses recherches en niant l’existence même d’un Jésus histori­

que. Bauer faisait de tous les récits concernant Jésus des produits de

l’imagination de la communauté chrétienne primitive.

Aujourd’hui encore, on est impressionné par l’immense somme de

labeur et de talent que les savants allemands ont consacrée à la longue

quête du Jésus «originel» pour aboutir à de maigres résultats et à des

conclusions erronées, ainsi que l’a montré l’étude de Schweitzer. La

science s’est efforcée de moderniser Jésus, mais son Jésus n’est ni le

Jésus de l’histoire ni le Christ de l’Ecriture.

**Bultmann et la mythologie**

Plus récemment, la haute critique du Nouveau Testament a eu pour

centre l’œuvre de Rudolf Bultmann, qui fut professeur à l’université de

Marbourg et en qui on s’accorde à voir le père de la critique des formes.

Bultmann a consacré une grande partie de son énergie à dépouiller le

Nouveau Testament de ce qu’il estime être «les éléments mythiques»

que ses auteurs y auraient intégrés: le ciel, l’enfer, les miracles. Mais ce

serait mal connaître Bultmann que de s’imaginer que, sous la couche

mythologique, se trouve un Jésus historiquement vrai. Selon Bultmann,

ce qu’on découvre sous la mythologie, c’est le sens profond de la vie qui

a été communiquée à l’Eglise par sa rencontre avec le Seigneur ressus­

cité. Par conséquent, on ne peut rien connaître de Jésus en termes stric­

tement historiques, sinon le fait même de son existence. Dans son

ouvrage *Jésus et la Parole,* il déclare : « Nous ne savons à peu près rien

sur la vie et la personne de Jésus».4

En partant de l’hypothèse qu’une période de transmission orale s’est

écoulée entre le ministère terrestre de Jésus et la transcription dans les

évangiles de traditions le concernant, Bultmann place une Eglise créa­

trice, qui a superposé son image du monde à celle qu’elle avait reçue de

la vie et de l’enseignement de Jésus. Selon lui toujours, l’action créatrice

de l’Eglise s’est exercée au cours d’une «phase orale» de la formation de

la tradition. Au cours de cette période, une grande partie de la matière

des évangiles aurait circulé sous la forme d’unités séparées qu’il est

4 Rudolf Bultmann, *Jésus and the Word* (New York: Charles Scribner’s Sons, 1934),

p. 8.

89

aujourd’hui possible de classer et d’ordonner chronologiquement

d’après leur forme. Bultmann et son école pensent que ces «unités ora­

les» peuvent nous apprendre beaucoup de choses sur la situation de

l’Eglise, mais qu’on ne peut à peu près rien savoir du Jésus véritable, du

Jésus historique. Les expressions de la foi de l’Eglise primitive, que nous

a conservées le Nouveau Testament, doivent être réinterprétées en ter­

mes existentiels si on veut leur donner un sens pour notre temps.

En rejetant ce qu’il nomme la mythologie du Nouveau Testament,

Bultmann rejette la réalité de la préexistence de Jésus-Christ, sa nais­

sance virginale, le fait qu’il ait été sans péché, sa divinité, la valeur de sa

mort expiatoire, la réalité de sa résurrection et de son ascension ainsi

que le jugement futur de tous les hommes. Au lieu de cela, on parle

d’«une nouvelle possibilité d’existence», expression signifiant qu’on

peut se libérer du passé (mourir avec Christ) et s’ouvrir à l’avenir (res­

susciter avec Christ). Saisir cette possibilité, c’est ouvrir son cœur et

accéder à la liberté souveraine (le salut).

Parlant des conclusions de Bultmann, le théologien luthérien Edgar

Krentz écrit :

*Les Ecritures sont, comme le serait n'importe quel autre livre, l'objet*

*d'une enquête historique, qui recherche les faits. Mais les faits n 'auront*

*aucune signification absolue. Ils auront seulement un sens pour autant*

*que l'homme se placera en face de l'histoire et trouvera dans cette con­*

*frontation un sens à sa propre existence (interprétation existentielle).*

*C'est seulement dans la mesure où l'homme n'est pas soumis à une con­*

*ception du monde extérieure à lui qu'il devient libre de croire. C'est*

*cette liberté personnelle qui détermine l'interprétation, car l'interpréta­*

*tion doit laisser libre cours à la foi, qui est la création de Dieu5.*

En résumé, selon l’école de Bultmann: (1) les plus anciennes sources

chrétiennes ne s’intéressent nullement à l’histoire concrète et à la per­

sonnalité de Jésus; (2) les documents bibliques sont fragmentaires et

légendaires; (3) il n’existe pas d’autres sources permettant de vérifier les

faits rapportés par les auteurs de la Bible; (4) l’intérêt que l’on peut por­

ter au Jésus de l’histoire est néfaste pour la foi chrétienne, car il ne con-

5 Edgar Krentz, *Biblical Studies Today: A Guide to Current Issues and Trends* (St.

Louis: Concordia, 1966), p. 16.

90

duit pas à la foi en Jésus en tant que Dieu, mais à un culte rendu à Jésus,

dont on voit clairement les effets dans le piétisme.

Beaucoup d’hommes commencent à être sensibles aux faiblesses inhé­

rentes à certaines de ces idées et l’initiative théologique est en train de

passer en d’autres mains6.

**Caractéristiques principales**

Malgré sa brièveté, notre examen de la haute critique laisse apercevoir

une grande diversité. Les points de vue changent constamment et, même

pour une période donnée, ceux qui travaillent dans des domaines proches

se contredisent souvent. On peut néanmoins, en dépit de la diversité,

dégager des caractéristiques communes à l’ensemble de la haute critique.

Nous retiendrons d’abord son *humanisme.* Dans la plupart des for­

mes de controverses modernes, les Ecritures — Ancien et Nouveau Tes­

tament — sont traitées comme si elles étaient la parole de l’homme au

sujet de Dieu et non la Parole de Dieu adressée à l’homme. Il s’agit là,

comme le montre J. I. Packer, de la conception romantique de la reli­

gion exposée par Friedrich Schleiermacher (1768-1834), selon laquelle le

véritable objet de la théologie réside non dans des vérités divinement

révélées, mais dans l’expérience religieuse des hommes7. Dans un tel

cadre, la Bible n’est qu’un recueil de réflexions et d’actions humaines

dans le domaine de la religion. La tâche du commentateur consiste alors

à passer au crible cette expérience humaine et à évaluer son utilité éven­

tuelle pour notre temps.

Ainsi que nous l’avons souligné dans un précédent chapitre, on doit

très certainement reconnaître que la Bible renferme bien, en fait, un élé­

ment authentiquement humain. Mais, ceci étant, nous devons résister à

toute tentative pour souligner son caractère humain aux dépens de son

caractère divin. D’ailleurs, ainsi que le dit Packer:

*S'il fallait souligner un des deux facteurs aux dépens de l'autre, il y*

*aurait beaucoup moins à perdre à traiter l'Ecriture comme des oracles*

6Voir J. M. Boice: “New vistas in Historical Jésus Research”, *Christianity Today,*

15 mars 1968, pp. 3-6. . c >

7 J. I. Packer, *“Fundamentalism” and the Word of God* (Grand Rapids, Mich.: Eerd-

mans, 1960), p. 148.

91

*de Dieu sous forme écrite qu’à la traiter uniquement comme un recueil*

*d’idées juives concernant Dieu. Car nous n 'avons aucune raison de con­*

*sidérer des paroles purement humaines comme inerrantes et porteuses*

*d'autorité; ce qui sera source d'autorité pour nous, si nous adoptons la*

*position libérale, c'est l'opinion que nous pourrons avoir au sujet du*

*crédit qu'il convient de leur accorder. Ce qui nous conduit, bon gré mal*

*gré, au subjectivisme\*.*

Un exemple frappant de ce subjectivisme est le chapitre intitulé

«L’Ecriture» dans *The Common Catechism,* une profession de foi

moderne qui a fait grand bruit, rédigée par une équipe prestigieuse de

théologiens catholiques et protestants d’aujourd’hui. Ce document

déclare :

*Toute notre réflexion... sera fondée sur l'idée aujourd'hui indiscuta­*

*ble que le message de la Bible peut et doit être examiné comme étant le*

*témoignage de la foi d'un certain nombre d'hommes et d'un certain*

*nombre de générations... Dorénavant il ne nous est plus possible de*

*dire: «La Bible est la Parole de Dieu. » Même si nous disions: «La*

*Parole de Dieu est dans la Bible», nous aurions tort, si Ton entendait*

*par là qu'une partie des affirmations de la Bible est faite de paroles*

*humaines, le reste étant la Parole de Dieu. Ce qu'il nous faut dire c'est*

*quelque chose dans le genre de: «La Bible* n’est *pas la Parole de Dieu,*

*mais elle* devient *Parole de Dieu pour quiconque y croit en y voyant la*

*Parole de Dieu. » Cette assertion paraît dangereuse...9*

Nous dirons seulement qu’elle paraît telle, en effet.

Le second trait de la haute critique est son *naturalisme,* qui s’exprime

.dans cette croyance que *la Bible est le résultat d'un processus évolutif.*

Cette croyance est mise en évidence dans les études sur l’Ancien Testa­

ment et spécialement dans le développement de la théorie documentaire

du Pentateuque. La même croyance est également évidente dans la criti­

que des formes de Bultmann, où tout découle du développement pro­

gressif dans l’Eglise primitive d’une prise de conscience de la réalité, que

l’Eglise enregistre ensuite à chacun de ses stades dans les écrits où s’ins-

*\*Ibid.*

1. *The Common Catechism: A Book of Christian Faith,* éd. Johannes Feiner & Lukas

Vischer (New York: The Seabury Press, 1975), p. 101.

92

crivent les traditions. Selon cette perspective, les conceptions primitives

de Dieu et de la réalité ont ensuite été remplacées par des conceptions

plus tardives, plus élaborées. Ainsi, des idées réputées primitives peu­

vent être écartées en faveur d’idées plus modernes. Par exemple, on peut

laisser de côté les récits de miracles. On peut également, dans cette opti­

que, écarter du champ du Nouveau Testament des notions gênantes

comme celle de la colère de Dieu, celle du Sacrifice et celle d’une

seconde venue corporelle du Seigneur.

La troisième caractéristique principale de la haute critique découle des

deux premières. Si les hommes et leurs idées changent comme l’hypo­

thèse évolutionniste ne cesse de le souligner, ils continueront de chan­

ger: ils ont en fait changé depuis la rédaction des derniers livres de la

Bible ; par conséquent, *il faut dépasser les Ecritures pour comprendre et*

*l’humanité et la vraie religion.* Il y a de nombreux exemples de cette atti­

tude, particulièrement dans les sermons au goût du jour, où les points de

vue des penseurs profanes jouent souvent un rôle considérable et où les

vues tout opposées des auteurs de la Bible sont oubliées.

**La réplique**

Que répondre à des idées si répandues et si bien reçues? Notre réponse

sera double. D’une part, en effet, il existe un terrain neutre sur lequel

chacun peut faire un usage judicieux de certains éléments au moins de la

méthode critique. On peut l’utiliser pour éclairer l’élément humain dans

les textes bibliques. On peut être attentif aux mots et à leurs usages

variés, à la situation historique où sont nés les écrits et aux traits spécifi­

ques des différents livres de la Bible. Il y a, en outre, des considérations

archéologiques et des événements de l’histoire générale qui peuvent met­

tre en lumière certains aspects du texte. Le recours à la méthode critique

dans ces domaines et de cette manière est intéressant. Mais, par contre,

les représentants les plus connus de cette méthode l’ont utilisée à partir

de positions inacceptables pour des théologiens authentiquement bibli­

ques et on peut, pour cette raison, considérer que, dans leurs mains, la

méthode a abouti à un échec. On peut, en effet, formuler trois objec­

tions à son encontre:

En premier lieu, ceux qui mettent en œuvre la méthode critique récla­

ment le droit de procéder de façon scientifique dans leur examen du con­

93

f :

tenu de la Bible. Ils sont cependant vulnérables, non lorsqu’ils agissent

en hommes de science, mais parce *qu'ils ne sont pas toujours assez*

*scientifiques.* Dans son œuvre négative, la haute critique postule le droit

d’examiner la Bible de la même manière qu’elle examinerait n’importe

quelle œuvre profane. Mais est-il justifié d’aborder l’Ecriture comme si

elle n’était qu’un recueil d’écrits profanes? Est-il scientifique, est-il rai-

sonnable de ne tenir aucun compte du fait que ces livres affirment qu’ils

sont le produit du souffle même de Dieu? Peut-on suspendre une déci-

sion sur ce point primordial en attendant que l’étude des livres soit ache-

vée? Et si les livres viennent réellement de Dieu, est-ce que leur nature

même ne limite pas les options de la critique?

11 serait futile — tout autant qu’erroné — de refuser aux critiques le

droit d’examiner les textes bibliques. Ils le feront très bien sans notre

permission. D’ailleurs, si les Ecritures sont la vérité, elles résisteront au

tir de barrage de toutes les méthodes critiques légitimes ; gardons-nous

de commettre la même erreur que les fondamentalistes du dix-neuvième

siècle en revendiquant une exemption particulière pour la Bible. Mais ne

cessons pas de rappeler que toute méthode critique doit tenir compte de

la nature des matériaux qu’elle étudie. Dans le cas de la Bible, la critique

doit la prendre pour ce qu’elle affirme être, la Parole de Dieu, ou alors il

faut qu’elle dise pourquoi elle rejette cette affirmation. Si la Bible est la

Parole de Dieu, ainsi qu’elle l’affirme, la critique doit intégrer la recon-

naissance de la révélation dans sa procédure méthodologique.

L’incapacité de la critique à agir de la sorte n’est jamais plus visible

que lorsqu’elle s’efforce de séparer le Jésus de l’histoire du Christ de la

foi. Si Jésus n’était qu’un être humain et si la Bible n’était qu’un livre

humain, on pourrait le faire. Mais si Jésus-Christ est divin et si la Bible

est la Parole du Père à son sujet, la critique a l’obligation de reconnaître

dans les évangiles une interprétation divine — et contraignante — de la

vie, de la mort et de la résurrection de Jésus de Nazareth, le Fils de Dieu.

Si elle envisageait fermement la Bible comme révélation, la critique

moderne serait préservée, d’une part, de tout reproche d’irrévérence et,

d’autre part, d’un optimisme facile autant que gratuit qui tend à faire

croire que la solution de tous les problèmes bibliques est à portée de

main.

C’est la même erreur que commettent les critiques lorsqu’ils traitent

la Bible comme le résultat d’un processus évolutionniste purement

humain, perspective dans laquelle les différentes parties de l’Ecriture

94

peuvent se contredire aisément. Si on prend la Bible comme venant réel­

lement de Dieu, ces différences seront non des contradictions mais des

manifestations complémentaires, ou progressives d’une même vérité.

Une seconde faiblesse de la critique négative, c’est qu’ayant refusé

d’accepter, au départ, la Bible pour ce qu’elle est véritablement, les criti­

ques tombent inévitablement dans l’erreur en procédant à partir d’autres

prémisses. Ils finissent ainsi par *montrer leurs faiblesses inhérentes.* On en

voit un exemple dans la quête toujours recommencée du Jésus historique,

qui, ainsi que nous l’avons montré, ne peut que façonner le Christ de l’his­

toire à l’image de celui qui l’interprète. Un autre exemple est celui de Bult-

mann qui, après avoir joui d’une renommée presque légendaire, est

aujourd’hui de plus en plus abandonné par ses disciples.

Ils disent: Si, comme Bultmann l’affirme, l’unique chose que nous

ayons besoin de savoir sur l’historicité de la foi chrétienne, c’est le fait

seul de l’existence de Jésus-Christ, pourquoi, dans ces conditions,

aurions-nous besoin de ce fait même? Où est la nécessité de l’incarna­

tion ? Et si elle *n "était pas* vraiment nécessaire, ou s’il était impossible de

montrer *pourquoi* elle était nécessaire, qu’est-ce qui peut empêcher la

foi chrétienne de tomber dans le domaine des idées abstraites? Et, dans

ce cas, qu’est-ce qui distinguera sa doctrine de l’incarnation du Docé­

tisme ou de quelque mythe gnostique de la rédemption ?

Ernst Kaesemann, de Marbourg, l’ancien fief de Bultmann, a soulevé

ces questions dans son allocution, aujourd’hui célèbre, de la réunion des

anciens étudiants de Marbourg en 1953. «Nous ne pouvons», a-t-il dit,

« renoncer à l’identification du Seigneur glorifié avec le Seigneur terres­

tre sans tomber dans le docétisme et nous priver de la possibilité de tra­

cer un trait entre le mythe et la foi communautaire de Pâques».10 11 Quel­

ques années plus tard, Joachim Jeremias a fait entendre un avertisse­

ment analogue: «Nous risquons d’abandonner l’affirmation: la Parole :

a été faite chair, et d’abandonner du même coup l’histoire du salut,

Faction de Dieu dans l’Homme Jésus de Nazareth et dans son message;

nous courons le danger de glisser vers le docétisme, où le Christ n est t,

plus qu’une idée».11

Même ceux qui suivent Bultmann doivent trouver quelque peu incon­

10 Ernst Kaesemann, *Essays on New Testament Thèmes* (London: S.C.M. Press, 1964),

p. 34.

11 Joachim Jeremias, “The Présent Position in the Controversy Concerning the Pro-

blem of the Historical Jésus”, *The Expository Times,* vol. 69, 1957-1958, p. 335.

95

gru que, dans sa *Théologie du Nouveau Testament,* il n’accorde que

trente pages à l’enseignement de Jésus, alors qu’il en consacre plus de

cent à un exposé imaginaire de la théologie des prétendues communau­

tés d’Hellénistes sur lesquelles on ne sait rien.

Bultmann a minimisé deux éléments essentiels à la vie même de

l’Eglise primitive: les faits de la vie de Jésus et l’enseignement de Jésus.

Il est certes vrai, comme il le dit, que les textes bibliques s’intéressent

d’abord au caractère messianique de Jésus et à la révélation qu’il donne

du Père; mais il est tout aussi significatif que ce qu’ils nous disent de lui

ne prend pas la forme de traités théologiques ou de mythologies cosmi­

ques (comme c’est le cas dans le gnosticisme), mais s’exprime dans les

évangiles, dont la structure est historique. Au reste, chacun des versets

des évangiles nous crie que l’origine de la foi chrétienne se trouve, non

dans la soudaine illumination des premiers chrétiens ou dans le déroule­

ment progressif d’une expérience religieuse, mais dans les faits qui con­

cernent Jésus-Christ: sa vie, sa mort et, plus encore, sa résurrection.

Même le Kérygme proclame cet événement historique, car c’est Jésus de

Nazareth qui est mort pour nos péchés selon les Ecritures, qui fut ense­

veli et qui ressuscita le troisième jour, selon les Ecritures (I Cor. 15:3-4).

La troisième objection à la haute critique est la plus importante.

Les critiques de cette école *ont un bien petit dieu.* Ils ne nient pas

complètement l’existence de Dieu, mais ils minimisent son pouvoir et

sa présence. Il est capable de parler à l’individu, mais il ne peut

garantir le contenu de cette révélation, ni le conserver sous une forme

certaine, une forme écrite. Il est capable d’agir dans l’histoire, mais il

ne peut agir miraculeusement. Les miracles peuvent-ils se produire?

S’ils le peuvent, beaucoup de ce que la haute critique rejette comme

mythologique a de sérieux titres à l’historicité. S’ils sont possibles, le

Dieu des miracles est capable de nous donner une révélation infailli­

ble, ayant autorité.

En dépit de l’objectivité à laquelle elle prétend, la critique moderne

est, en dernière analyse, incapable d’éluder les grandes questions: Y

a-t-il un Dieu? Le Dieu de la Bible est-il le vrai Dieu? Dieu s’est-il révélé

dans la Bible et en Jésus de Nazareth, point central de la révélation

écrite? Si, comme nous l’avons suggéré, la critique a l’obligation de

prendre en compte la nature véritable des matériaux étudiés, en particu­

lier les affirmations de la Bible selon lesquelles elle est la Parole de Dieu

en même temps qu’elle est une somme d’écrits d’hommes, elle doit

nécessairement prendre en compte une question qui comporte soit une

réponse négative soit la réponse de la foi.

Lorsque la critique se trouve en présence du fait que le portrait de

Jésus tracé par les évangiles fait de l’homme de Nazareth, dans son

humilité, le Fils de Dieu, elle doit se demander si oui ou non cette inter­

prétation est la vraie et, si oui, elle doit accepter ce qu’enseigne Jésus.

Lorsqu’elle est en face des affirmations de la Bible concernant sa propre

nature, elle doit se demander si la Bible est bien, en effet, la révélation

voulue par Dieu, et elle doit répondre. Si les réponses à ces questions

sont affirmatives, nous verrons naître une nouvelle critique d’un genre

nouveau. Cette nouvelle critique traitera les affirmations de la Bible

comme vraies et non comme incertaines et aventureuses, elle recher­

chera des convergences et non des contradictions et elle entendra à tra­

vers le livre la voix de Dieu (en même temps que celle des hommes).

Cette critique-là sera jugée par les Ecritures, au lieu que ce soit le con­

traire.

97

1. **L’INTERPRÉTATION DE LA BIBLE**

«Certains livres sont faits pour être goûtés, d’autres pour être avalés,

d’autres, en petit nombre, pour être mâchés et digérés ; c’est-à-dire que,

de certains, il ne faut lire que des fragments, d’autres sont à lire, mais

rapidement et quelques-uns seulement méritent d’être lus à fond, avec

zèle et attention».1

En écrivant ces mots, Sir Francis Bacon, l’essayiste anglais du

XVIIe siècle, ne pensait pas uniquement à la Bible. Mais il est hors de

doute que si la recommandation de lire à fond, avec zèle et attention,

ne s’appliquait qu’à un seul livre, ce serait certainement à l’Ecriture,

Ancien et Nouveau Testaments, Parole de Dieu. La Bible est une des

formes de la révélation par laquelle il a plu à Dieu de se faire connaî­

tre aux hommes. Elle est digne de notre affection. Notre amour pour

Dieu, notre désir de mieux le connaître, notre volonté d’obéir à ses

commandements explicites devraient nous porter à l’étudier avec

ardeur.

Mais ici surgit une difficulté. Si la Bible est le livre de Dieu, élaboré au

cours d’une période d’environ mille cinq cents ans par plus de quarante

auteurs humains, il est bien évident qu’elle ne ressemble à aucun autre

des livres que nous connaissons. Les principes applicables à son étude

devraient donc être différents. Et, dans ce cas, quels sont-ils? Convient-

il d’envisager la Bible spirituellement — c’est-à-dire de manière mysti­

1 Francis Bacon, “Of Studies”, *Essays or Counsels Civil and Moral* in *Selected Writ-*

*ings of Francis Bacon,* éd. Hugh G. Dick (New York: Modem Library, 1955), p. 129.

98

que, ou magique? Ceux qui choisissent cette voie aboutissent à des con­

ceptions étranges et irrationnelles. Ou alors faut-il la lire de manière

purement naturelle, c’est-à-dire comme nous lirions n’importe quel

autre livre? C’est cette voie qui paraît la bonne, mais c’est précisément

l’option adoptée par la haute critique naturaliste, que nous avons vigou­

reusement critiquée. Quelle sera alors la démarche du lecteur chrétien ou

du penseur chrétien?

La réponse à cette question est contenue dans les quatre grandes véri­

tés concernant la Bible qui ont été exposées dans les précédents chapi­

tres:

1. la Bible a un seul auteur véritable, qui est Dieu ;
2. la Bible nous est donnée par l’intermédiaire d’auteurs humains;
3. la Bible a un objet unique, qui est de nous amener, dans l’obéissance

et l’adoration, à la connaissance et au service du vrai Dieu;

1. enfin, la compréhension de la Bible requiert l’activité surnaturelle du

Saint-Esprit, dont le rôle consiste à nous interpréter l’Ecriture.

Les principes essentiels applicables à l’étude de la Parole de Dieu sont

contenus dans ces quatre propositions.

**Un seul livre, un seul auteur, un seul thème**

Tout d’abord, l’Ecriture n’a qu’un auteur, qui est Dieu. Bien sûr,

elle nous est venue par le canal des hommes, mais ce qui est, de très

loin, le plus important, c’est qu’en totalité comme dans ses parties, elle

vient de Dieu. Superficiellement, on pourrait y voir un ensemble com­

plexe d’écrits réunis par les hasards de l’histoire. Mais la Bible n’est

pas un simple recueil. Elle est, selon les mots de J. 1. Packer, «un livre

unique, dû à un auteur unique — l’Esprit-Saint — et portant sur un

thème unique : Dieu le Fils et le plan de salut de Dieu dont il est le cen­

tre ».2

De cette origine divine se déduisent deux principes d’interprétation: le

principe *A"unité* et le principe de *non-contradiction.*

Lorsqu’on les rapproche, ils signifient que, si la Bible vient vraiment

de Dieu et si Dieu est un Dieu de vérité — ce qu’il est — les parties du

livre doivent s’accorder dans la révélation d’une vérité unique; et que si

2Packer, *“Fundamentalism” and the Word of God,* p. 84.

99

deux parties du texte semblent s’opposer ou se contredire, c’est notre

interprétation de l’une des parties, ou des deux, qui est erronée. On

pourrait même dire que si un commentateur déploie ses efforts pour

mettre en évidence des contradictions du texte biblique sans dépasser ce

niveau et montrer comment elles peuvent se résoudre, il ne témoigne pas

tant de son discernement et de son honnêteté intellectuelle que de son

incompétence en tant qu’interprète de la Parole de Dieu.

Beaucoup nous diront qu’il est malhonnête de vouloir trouver l’unité

là où elle n’est pas. Mais tout dépend des principes d’interprétation et

des présupposés qu’on adopte.

Prenons comme exemple la question des sacrifices. Tous s’accordent

à reconnaître que les sacrifices jouent un rôle important dans l’Ancien

Testament et qu’ils occupent une place modeste dans le Nouveau. Com­

ment expliquer cette différence? On ne va pas manquer de vous dire

qu’il y a là le signe d’une évolution de la conscience religieuse. On souli­

gnera que les sacrifices sont liés à des conceptions religieuses primitives.

Ils expriment la peur que l’homme a de Dieu, ou des dieux. L’idée que

l’homme se fait d’abord de Dieu est celle d’une divinité capricieuse et

vindicative que les fidèles doivent apaiser par des sacrifices. Telle paraît

être la conception du sacrifice dans les religions païennes de l’antiquité.

On la considère aussi comme valable pour la religion des anciens peuples

sémitiques.

On pense néanmoins qu’avec le temps, cette conception de Dieu a

fait place à une autre plus élevée. Dieu a cessé d’être un Dieu de caprice

et de colère pour devenir un Dieu de justice. C’est ainsi que la loi prend

peu à peu une place prépondérante et finit par remplacer le sacrifice au

centre de la religion. Au stade final, les fidèles s’élèvent jusqu’à la con­

ception d’un Dieu d’amour, de sorte que le sacrifice perd toute raison

d’être. L’homme qui voit les choses de cette manière attribuera le tour­

nant de cette évolution à la venue de Jésus-Christ et à son enseigne­

ment. Pour lui, les sacrifices et l’idée de la colère de Dieu sont des con­

cepts périmés.

A l’opposé, une autre personne (par exemple un chrétien évangélique)

abordera la question avec des présupposés entièrement différents et pro­

posera en conséquence une interprétation entièrement différente. Il

commencera en notant que l’Ancien Testament parle effectivement

beaucoup de la colère de Dieu. Mais il relèvera également le fait que cet

élément ne tend guère à disparaître à mesure qu’on avance dans les livres

100

de la Bible et moins qu’ailleurs encore dans le Nouveau Testament.

C’est, par exemple, un des grands thèmes des épîtres de Paul. Il prend

un puissant relief dans l’Apocalypse, qui nous montre la colère de Dieu

se déchaînant contre les péchés d’une race impie et rebelle. En ce qui

concerne les sacrifices, il est exact que les sacrifices minutieusement

réglés de l’Ancienne Alliance ne sont plus offerts dans les Eglises de la

Nouvelle Alliance. Mais leur disparition n’est pas due au fait qu’une

conception prétendument primitive de Dieu a fait place à une concep­

tion plus évoluée, mais au fait que le grand Sacrifice de Jésus-Christ a

accompli et remplacé tous les sacrifices, comme l’affirme clairement

l’épître aux Hébreux.

Pour ces lecteurs de la Bible, il ne faut pas chercher la solution dans

une évolution du concept de Dieu ; pour eux, Dieu est toujours le même

— Dieu de colère à l’égard du péché, Dieu d’amour à l’égard du

pécheur. La solution est à trouver dans la révélation progressive de Dieu

à l’homme, révélation dans laquelle les sacrifices (pour lesquels Dieu

donne des instructions explicites) ont pour objet de nous enseigner et la

gravité du péché et la façon dont Dieu a, de tout temps, résolu de sauver

les pécheurs. Les sacrifices de l’Ancienne Alliance annoncent Jésus-

Christ. C’est par une référence — intelligible pour tous — aux rites

sacrificiels de l’Israël ancien que Jean Baptiste peut s’écrier: «Voici

l’agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde!» (Jean 1:29). Et Pierre

peut s’écrier: «Vous savez que ce n’est pas par des choses périssables,

par de l’argent ou de l’or, que vous avez été rachetés de la vaine manière

de vivre que vous aviez héritée de vos pères, mais par le sang précieux de

Christ, comme d’un agneau sans défaut et sans tache» (I Pierre

1:18-19).

Dans l’exemple choisi, comme dans tous les cas d’interprétation bibli­

que, les données sont les mêmes. La seule différence est que l’un aborde

l’Ecriture en y cherchant des contradictions et une évolution, tandis que

l’autre le fait en considérant que Dieu en est l’auteur, et y cherche, en

conséquence, ce qui fait son unité en laissant les parties du livre s’éclai­

rer mutuellement. La confession de foi de Westminster dit à ce sujet:

«La règle infaillible pour l’interprétation de l’Ecriture est le recours à

l’Ecriture elle-même : par conséquent, quand une question se pose au

sujet du sens plein et véritable d’un texte de l’Ecriture (laquelle n’est pas

diverse, mais une), on cherchera et on trouvera la réponse par référence

à d’autres passages plus explicites» (I, 9).

101

**Par des voies humaines**

Une deuxième vérité concernant la Bible est qu’elle nous a été donnée

au travers des hommes, quoique Dieu en soit, en définitive, la source.

Cet élément humain n’a pas pour effet de rendre la Bible faillible

comme les livres purement humains.

Mais sa présence rend nécessaire le recours à des principes d’interpré­

tation rigoureux dans l’étude de la Bible, exactement comme dans

l’étude de tout autre document ancien. Pour atteindre la pensée de Dieu,

il faut passer par la pensée de l’auteur humain qu’il a utilisé comme ins­

trument. Par conséquent, la seule manière correcte d’interpréter la Bible

est de découvrir ce que les hommes qui parlaient de la part de Dieu

s’efforçaient d’exprimer.

Une partie de l’interprétation consiste nécessairement à considérer

chaque affirmation dans *son contexte\* c’est-à-dire dans le contexte du

chapitre, du livre, et finalement de l’ensemble de la Parole de Dieu.

L’intelligence du contexte est une nécessité évidente dans l’interpréta­

tion de n’importe quel document. Séparer un énoncé de son contexte

induit presque toujours en erreur. Mais il faut s’en garder plus encore

lorsqu’on interprète la Bible: en effet, les gens attachés à la Bible ont

tant de respect pour les mots mêmes de l’Ecriture qu’ils amplifient par­

fois le sens d’une formule sans égard pour le contexte. Frank Gaebelein,

auteur d’un livre important sur l’interprétation de la Bible écrit:

*Pénétré de la pensée que la Bible est la Parole inspirée de Dieu, le lec­*

*teur fervent attache une importance particulière à chacune de ses affir­*

*mations. Ce respect est digne d'éloge, mais lorsqu'il s'abaisse à la peti­*

*tesse d'une pratique consistant à isoler des versets pour prouver toutes*

*sortes de choses, il devient positivement dangereux.3*

S’il y avait là une saine méthode d’interprétation, on pourrait trouver

des arguments bibliques pour tous les crimes de l’année judiciaire, de

l’ivrognerie au meurtre et du mensonge au faux en écritures.

La Bible elle-même souligne la nécessité d’une interprétation cor­

recte: «Efforce-toi de te présenter devant Dieu comme un homme

3 Frank E. Gaebelein, *Exploring the Bible: A Study of Background and Principes*

(Wheaton, 111.: Van Kampen Press, 1950), p. 134.

102

éprouvé, un ouvrier qui n’a point à rougir, qui dispense droitement la

parole de la vérité» (II Tim. 2:15). Dans ce verset, le mot traduit par

«dispenser droitement» signifie littéralement «couper droit» ou

«manier avec droiture».

Une deuxième obligation est de considérer *le genre littéraire* du texte, et

de l’interpréter dans son cadre formel. Les considérations de genre litté­

raire sont, de toute évidence, importantes lorsqu’il s’agit de textes poéti­

ques comme le livre des Psaumes, les Proverbes, Job et même d’une partie

des livres prophétiques. Ces livres font un usage fréquent de symboles et

d’images ; on fausse le sens si on prend les métaphores à la lettre. Le livre

de l’Apocalypse ne doit pas être pris littéralement dans toutes ses parties ;

par exemple, dans la vision de Jésus que l’on trouve dans les premiers ver­

sets. Le résultat d’une interprétation littérale est une représentation mons­

trueuse, un personnage entièrement blanc, dont les cheveux sont comme la

laine, les yeux comme le feu, les pieds comme du bronze incandescent,

avec une épée qui lui sort de la bouche et sept étoiles dans la main droite.

Par contre, lorsqu’on découvre dans chacun de ces traits une image liée au

Dieu de P Ancien Testament, la vision nous livre un portrait de Jésus que

l’on nous montre ainsi identique au Père dans tous ses attributs: Saint,

éternel, omniscient, omniprésent, source de toute révélation, souverain.

La prise en compte du genre littéraire est également importante pour

l’intelligence des paraboles du Nouveau Testament. Le recours aux

paraboles était une méthode d’enseignement particulière et doit être

reconnu comme tel. Habituellement, une parabole met en valeur une

idée, ou un petit nombre d’idées principales. C’est donc une erreur de

vouloir faire un sort à chacun des détails du récit. Par exemple, il est

ridicule de vouloir assigner un sens aux carouges, aux pourceaux et à

d’autres détails de l’histoire du fils prodigue.

Une troisième obligation est celle de considérer *l'intention* dans

laquelle tel ou tel passage a été écrit. En d’autres termes, il faut envisa­

ger sa portée. Gaebelein écrit à ce sujet:

*La Bible a un objet unique et grandiose. Elle nous a été donnée pour*

*nous révéler l'amour de Dieu manifesté dans le don divin du salut en*

*Jésus-Christ, notre Seigneur. Tel est son but, et une saine interprétation*

*ne doit jamais le perdre de vue. Par conséquent, c'est une erreur très*

*grave de considérer la Bible comme un ouvrage documentaire concer­*

*nant la science, la philosophie, ou toute matière autre que le thème cen-*

103

*Irai, qui est la Divinité dans ses relations avec l’humanité, Car, enfin de*

*compte, l’Ecriture a sa perspective propre, qui est déterminée, non par*

*les individus qui Pont écrite — si inspirés qu'ils aient été — mais par*

*P Auteur divin de l’ensemble. On ne saurait tenir la Bible pour responsa­*

*ble des domaines de connaissance situés en dehors de la perspective tra­*

*cée par le dessein divin qui s’y exprime.4*

L’application de ce principe doit, de toute évidence, être faite aux tex­

tes qui ont tant troublé Rudolf Bultmann, où il est dit que le ciel est

«là-haut» et l’enfer sous nos pieds. C’est aussi la considération de leur

objet qui peut éclairer les passages où il est dit que les os crient, que les

entrailles désirent, que les reins instruisent ou que les oreilles jugent. On

dit souvent que de telles notations révèlent une vue erronée de l’univers

et de la physiologie humaine, mais ce sont là des propos absurdes. Ces

façons de parler montrent seulement que les auteurs bibliques utilisaient

la langue de leur temps pour être compris. L’usage de telles expressions

n’a pas plus de prétentions scientifiques que notre utilisation d’expres­

sions comme «être dans les nuages», ou «une passion viscérale», ou

«au tréfonds de mon cœur» ou d’autres semblables.

Il n’est pas toujours facile de dire si un passage emploie un langage lit­

téral ou figuré, et ceci entraîne quelques précautions. Ce qui importe,

c’est de connaître l’existence de ce problème et de faire preuve de discer­

nement dans la détermination de l’orientation véritable du passage.

Pour découvrir son intention, nous pouvons nous poser des questions

comme celles-ci :

Pour qui a-t-il été écrit?

Qui l’a écrit?

Quand a-t-il été écrit?

Que dit-il?

Une quatrième règle est de faire bien attention à *la signification de*

*chacun des mots.* Il est possible que la pensée de Dieu n’ait besoin ni de

mots ni d’autres symboles, mais il est bien certain que la nôtre ne peut

s’en passer. Par conséquent, le sens des mots et l’usage qu’en fait un

homme sont d’une grande importance. Quand nous n’y portons pas

attention nous commettons inévitablement des erreurs.

Il est bien clair que ceux qui étudient la Bible doivent être très attentifs

4Gaebelein, pp. 138-139.

104

au sens précis des mots bibliques. En elles-mêmes, des études de mots

peuvent être extrêmement révélatrices; des termes comme «foi»,

«salut», «justice», «amour», «esprit», «gloire», «église» et beau­

coup d’autres sont passionnants à étudier.

Ces considérations sont toutes présentes dans ce qu’on est convenu

d’appeler la méthode historico-littérale d’interprétation biblique. Cette

expression signifie simplement, comme le dit Packer, que «le sens pro­

pre, le sens naturel de chaque passage (c’est-à-dire celui que lui donnait

l’auteur) doit être tenu pour fondamental». Le sens attribué aux mots

dans leur contexte, et dans le langage de celui qui les a écrits, ou pronon­

cés, doit guider l’interprétation.

*En d’autres termes, les énoncés de l’Ecriture doivent être interprétés,*

*d’une part, à la lumière des lois de la grammaire et de l’expression et,*

*d’autre part, dans leur contexte historique. Cette attitude répond à la*

*nature du sujet, puisque les livres de la Bible étaient, à l’origine, des*

*documents liés aux circonstances et destinés à des auditoires contempo­*

*rains; et elle est illustrée dans la présentation que le Nouveau Testament*

*fait de T Ancien; on y chercherait en vain les ingénieuses allégories aux­*

*quelles s’intéressaient Philon et les rabbins5.*

Le parti que nous adoptons est fondé sur cette double vérité que la

Bible est la parole de Dieu et qu’elle est transmise par le langage

humain. Ceci implique que l’Ecriture doit être interprétée selon son sens

naturel, et que les préférences théologiques ou culturelles de chacun ne

doivent pas obscurcir le sens fondamental des textes.

**Réponse à la Parole**

Une troisième vérité est que la Bible nous a été donnée par Dieu pour

provoquer de notre part une réponse personnelle. Si cette réponse ne se

produit pas, nous ne faisons pas un bon usage de la Bible (alors même

que nous l’étudions) et nous en faussons l’interprétation. Jésus-Christ a

dit un jour aux chefs des Juifs: «Vous sondez les Ecritures, parce que

vous pensez avoir en elles la vie éternelle: ce sont elles qui rendent

5Packer, *“Fundamentalism” and the Word of God,* pp. 102-103.

105

témoignage de moi. Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie !

Je ne tire pas ma gloire des hommes. Mais je sais que vous n’avez point

en vous l’amour de Dieu... Comment pouvez-vous croire, vous qui tirez

votre gloire les uns des autres, et qui ne cherchez point la gloire qui vient

de Dieu seul?» (Jean 5:39-42, 44).

On ne pouvait pas accuser les Juifs du temps de Jésus d’avoir une piè­

tre opinion des Ecritures. Ils avaient à coup sûr le plus grand respect

pour elles. On ne pouvait pas non plus leur reprocher de ne pas les étu­

dier minutieusement. Les Juifs s’attachaient à l’étude des Ecritures. Ils

lui accordaient le plus grand prix. Et pourtant, avec toute leur vénéra­

tion de la Bible, ils étaient insensibles à son objet: leurs vies n’étaient

pas changées par elle. Si leur connaissance approfondie de la Bible leur

gagnait l’approbation des hommes, elle ne leur procurait pas le salut.

L’évangile de Jean nous raconte la guérison d’un homme qui était

aveugle de naissance. Le sel de l’histoire se trouve dans le fait que,

comme tous les autres, il était, en outre, spirituellement aveugle avant

que le Christ ne l’ait touché. C’est ensuite qu’il accéda à la clairvoyance

spirituelle. Après sa guérison, l’homme entra en conflit avec les chefs des

Juifs. Eux connaissaient Jésus, mais ils ne croyaient pas en lui. En fait,

c’est précisément à cause de leur attitude devant l’Ecriture qu’ils ne

croyaient pas en lui. Pour eux, la révélation inscrite dans l’Ancien Testa­

ment était une fin en soi. Rien ne pouvait s’y ajouter et elle n’appelait

aucune suite. Ils disaient: «Nous savons que Dieu a parlé à Moïse; mais

celui-ci, nous ne savons d’où il est» (Jean 9:29). Celui qui avait été aveu­

gle n’essaya pas de rivaliser avec eux pour la connaissance de l’Ancien

Testament, mais il mit en évidence le fait indiscutable de sa guérison et

dit en conclusion : « Si cet homme ne venait pas de Dieu, il ne pourrait

rien faire» (v. 33). En traitant l’Ancien Testament comme une fin en soi,

les Juifs le détournaient, en fait, de son but, et passaient à côté de sa

signification véritable. Ils ne croyaient pas que c’est précisément à Jésus

que rendent témoignage les livres de la Loi (qui sont venus par Moïse).

La même chose arrive lorsqu’une personne achète une belle Bible

pour la mettre à la place d’honneur dans sa maison, mais ne la lit pas. Si

les gens se comportent de la sorte, c’est que, dans leur esprit, la Bible est

une chose à part. Ils l’ont en vénération. Mais leur croyance ne dépasse

pas la superstition. Le résultat est qu’ils ne la lisent jamais, et n’entrent

jamais en contact avec son Auteur.

Nous touchons ici du doigt une des erreurs des contemporains de

106

Jésus. Mais ce n’était pas leur seule erreur. Ils se laissaient également

absorber par les détails de l’Ecriture, au point de ne pas voir les vérités

qu’elle exprimait. Par exemple les scribes, dont la tâche consistait à

copier les Ecritures, soumettaient chaque page de la Bible à un examen

minutieux. Ils étaient attentifs à chaque syllabe. Ils allaient jusqu’à

compter les mots et les lettres, si bien qu’ils savaient quels mots et quel­

les lettres se trouvaient au milieu de la page donnée. Nous devons leur

être reconnaissants de leur méticuleuse attention, car c’est à elle qu’est

due l’exactitude du texte que nous possédons de l’Ancien Testament.

Mais, dans bien des cas, le contact du copiste avec la Parole de Dieu se

bornait à l’action même de copier.

Aujourd’hui, beaucoup d’hommes possèdent un haut degré de con­

naissance biblique. Ils sont capables de donner la liste des douze apô­

tres, des villes que Paul a visitées, des rois du peuple d’Israël, et ainsi de

suite. Mais ils n’ont pas pris garde à l’enseignement de l’Ecriture concer­

nant le péché, la justification, la vie et l’obéissance chrétiennes. Beau­

coup d’autres commettent l’erreur de s’attacher uniquement à la pro­

phétie.

Jésus a dit que nous ne pouvons connaître la vérité le concernant que

si nous sommes décidés à faire sa volonté, c’est-à-dire si nous nous lais­

sons transformer par les vérités que nous trouvons dans l’Ecriture. Il a

dit: «Si quelqu’un veut faire ma volonté (c’est-à-dire, s’il prend la réso­

lution de l’accomplir), il connaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je

parle de mon chef » (Jean 7:17). Nous ne devons pas nous imaginer que

nous serons capables de comprendre pleinement un passage quelconque

de l’Ecriture si nous ne sommes pas décidés à nous laisser transformer

par elle.

**L’enseignement de l’Esprit**

Une dernière vérité enfin est qu’il faut recevoir le témoignage que

le Saint-Esprit rend à la vérité de la Parole de Dieu. L’Ecriture

s’exprime sur ce point de manière très directe. Non seulement, le

Saint-Esprit a pris une part active à la rédaction des livres de la Bible,

mais il agit également pour faire pénétrer la vérité de la Bible dans

l’esprit de ceux qui la lisent. Paul écrit: «Nous n’avons pas reçu

l’esprit du monde, mais l’Esprit qui vient de Dieu, afin que nous con­

107

naissions les choses que Dieu nous a données par sa grâce. Et nous en

parlons, non avec les discours qu’enseigne la sagesse humaine, mais

avec ceux qu’enseigne l’Esprit» (I Cor. 2:12-13). Le contenu de la

Bible étant d’ordre spirituel, nous avons besoin pour la comprendre

de l’intervention du Saint-Esprit. Le Saint-Esprit est le maître qui

enseigne les chrétiens. C’est lui qui fait naître à une vie nouvelle ceux

qui entendent l’Evangile.

Lorsque nous étudions l’Ecriture, nous devons donc prier pour

demander au Saint-Esprit d’accomplir dans notre cœur son œuvre

d’illumination. Le secours de l’Esprit ne nous est pas accordé pour ren­

dre inutile l’étude attentive de la Parole de Dieu. Il nous est donné pour

rendre notre étude efficace.

Dieu parle dans la Bible. Laissons-lui la parole et écoutons ce qu’il

lui plaît de nous dire. En plein cœur de la Réforme, on demanda un

jour à Luther une dédicace pour la page de garde d’une Bible, ainsi

qu’on le faisait souvent après la publication de sa traduction. Prenant

la Bible, il transcrivit le vingt-cinquième verset du huitième chapitre de

Jean: «Qui es-tu? ... — Ce que je vous dis dès le commencement.»

Puis il ajoute:

*Ils... désirent savoir qui il est et ne tiennent aucun compte de ce*

*qu'il dit, tandis que lui veut qu'ils écoutent d'abord; c'est alors*

*seulement qu'ils sauront qui il est. Voici la règle: Ecoutez et laissez*

*la Parole de Dieu commencer son œuvre; la connaissance viendra*

*ensuite d'elle-même. Mais si vous n'écoutez pas, vous ne saurez*

*jamais rien. Car voici ce qui est décrété: Dieu ne veut pas être vu,*

*il ne veut pas être compris, si ce n'est à travers sa Parole. Tout ce*

*que vous pouvez entreprendre pour votre salut en dehors de la*

*Parole est donc vain. Dieu n'y répondra pas. Il n'en veut pas. Il*

*n'admet nulle autre voie. Tournez-vous donc vers son Livre, dans*

*lequel il parle avec vous; car il ne l'a pas écrit en vain. Il ne Ta*

*pas écrit pour que nous l'abandonnions dans un coin comme si sa*

*Parole était pour les souris cachées sous le banc ou pour les mou­*

*ches posées sur la chaire. Il nous faut la lire, y penser, en parler, et*

*l’étudier avec la certitude que c’est lui-même (et non un ange ou*

*quelque créature) qui, par elle, parle avec nous6.*

6Martin Luther, *What Luther Says: An Anthology,* vol. 1, p. 81.

108

Celui qui lira la Bible dans une attitude réceptive, dans la prière et la

réflexion, découvrira qu’elle est effectivement la Parole de Dieu et

qu’elle est «utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour

instruire dans la justice, afin que l’homme de Dieu soit accompli et pro­

pre à toute bonne œuvre» (II Tim. 3: 16-17).

109

TROISIÈME PARTIE

**Les attributs de Dieu**

*Dieu dit à Moïse: «Je suis celui qui suis. Et il ajouta: C’est ainsi*

*que tu répondras aux Israélites: (Celui qui s’appelle) «Je suis» m ’a*

*envoyé vers vous»* (Ex. 3:14).

*Allez, faites de toutes les nations des disciples, baptisez-les au*

*nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* (Mat. 28:19).

*A toi, Eternel, la grandeur, la puissance et la splendeur, l’éter­*

*nité et l’éclat, car tout ce qui est au ciel et sur la terre est à toi, Eter­*

*nel, ainsi que le règne, toi qui t’élèves souverainement au-dessus de*

*tout!* (I Chron. 29:11).

*Les quatre êtres vivants ont chacun six ailes, et ils sont remplis*

*d’yeux tout autour et au-dedans. Ils ne cessent de dire jour et nuit:*

*Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant qui était,*

*qui est et qui vient!* (Apoc. 4:8).

*O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la connaissance*

*de Dieu ! Que ses jugements sont insondables et ses voies incompré­*

*hensibles! En effet, qui a connu la pensée du Seigneur, ou qui a été*

*son conseiller?* (Rom. 11:33-34).

*Je suis l’Eternel, je ne change pas* (Mal. 3:6).

111

1. **LE VRAI DIEU**

Il est hors de doute que nous avons besoin d’une connaissance de

Dieu qui ne soit pas uniquement théorique. Notre seule possibilité de

connaître Dieu est la révélation qu’il nous donne de lui dans les Ecri­

tures, et nous ne pouvons connaître les Ecritures que si nous sommes

résolus à nous laisser transformer par elles. Nous ne parvenons à la con­

naissance de Dieu que lorsque nous connaissons aussi nos besoins spiri­

tuels profonds et lorsque nous sommes prêts à accueillir les dons par les­

quels la grâce de Dieu répond à ces besoins par l’œuvre du Christ et par

l’application qui nous en est faite par l’Esprit de Dieu.

Ayant ainsi établi les fondations, nous pouvons maintenant nous

interroger sur Dieu lui-même et nous demandons : « Mais qui est Dieu ?

Qui est celui qui se révèle dans l’Ecriture, dans la personne de Jésus-

Christ et par le moyen du Saint-Esprit?» Nous pouvons admettre

qu’une connaissance véritable de Dieu doive nous changer. Nous pou­

vons être désireux d’être ainsi changés. Mais par où commencer?

**Je suis Celui qui suis**

Puisque la Bible forme un tout, il serait possible de répondre à cette

question en partant d’un point quelconque de la révélation biblique.

Nous pourrions commencer par le dernier verset de l’Apocalypse aussi

bien que par le premier verset de la Genèse. Mais il n’y a pas de meilleur

point de départ que la révélation de Dieu à Moïse dans le buisson

113

ardent. Moïse, le grand conducteur du peuple d’Israël, connaissait

depuis longtemps l’existence du vrai Dieu, car il était né dans une

famille fidèle. Pourtant, lorsque Dieu lui dit qu’il l’enverrait en Egypte

et que, par lui, il délivrerait le peuple d’Israël, Moïse répondit: « J’irai

vers les enfants d’Israël et je leur dirai: Le Dieu de vos pères m’envoie

vers vous. Mais s’ils me demandent: quel est son nom? Que leur

répondrai-je?» Il nous est dit que Dieu répondit alors à Moïse par ces

mots: «JE SUIS CELUI QUI SUIS... C’est ainsi que tu répondras aux

enfants d’Israël: Celui qui s’appelle «JE SUIS» m’a envoyé vers vous»

(Ex. 3:13-14).

«JE SUIS CELUI QUI SUIS. » Le nom se rattache au nom ancien de

Dieu, Jéhovah. Mais c’est plus qu’un nom. C’est un nom descriptif, qui

indique tout ce que Dieu est par lui-même. En particulier, il le désigne

comme Celui qui possède entièrement en lui-même l’existence, la pleine

suffisance et l’éternité.

Ce sont là, bien sûr, des concepts abstraits. Mais ils sont importants,

car ces attributs, plus que tous les autres, mettent Dieu à part de sa créa­

tion et le révèlent comme étant par lui-même ce qu’il est. Dieu est parfait

dans tous ses attributs. Mais il y a des attributs que nous autres, ses créa­

tures, partageons. Par exemple, Dieu est parfait dans son amour. Et

pourtant, par sa grâce, nous sommes aussi capables d’amour. Il est la

parfaite sagesse; mais nous aussi nous possédons une part de sagesse. Il

est tout-puissant; et nous jouissons d’une puissance limitée. Il n’en va

pas de même de ce qui concerne l’existence pleinement autonome de

Dieu, sa pleine suffisance et son éternité. Il existe en lui-même et par lui-

même; ce n’est pas notre cas. Il se suffit entièrement à lui-même; nous

pas. Il est éternel; nous sommes des nouveaux venus sur la scène du

monde.

L’existence autonome signifie que Dieu n’a pas d’origine et que, par

conséquent, il ne doit de compte à personne. Matthew Henry dit: «Le

plus grand homme, le meilleur homme qui soit au monde est obligé de

dire: Par la grâce de Dieu *je suis ce que je suis;* mais Dieu dit, de

manière absolue — et c’est plus que n’en peut dire aucune créature,

homme ou ange:je *suis en ce que je suis».1* Ainsi, Dieu n’a pas d’ori­

gine; son existence ne dépend de personne.

1 Matthew Henry, *Commentary on the Whole Bible,* vol. 1 (New York: Fleming H.

Revell, n.d.), p. 284.

114

L’existence en soi et par soi est un concept ardu, car cela veut dire que

Dieu, tel qu’il est en lui-même, est *inconnaissable.* Tout ce que nous

voyons, sentons, entendons, goûtons ou touchons a une origine. Il nous

est presque impossible de penser selon une autre catégorie. Tout ce que

nous observons a obligatoirement une cause qui l’explique. A nous de

rechercher les causes. L’enchaînement des causes et des effets est même

le fondement de la croyance en Dieu que possèdent ceux qui, malgré

cela, ne connaissent pas réellement Dieu. Cette catégorie de gens croient

en Dieu, non parce qu’ils l’ont rencontré ou parce qu’ils ont découvert

Dieu dans 1\*Ecriture, mais seulement parce que son existence est pour

eux une évidence logique. «Toute chose vient de quelque chose; par

conséquent il doit y avoir derrière toutes choses un grand quelque

chose. » L’enchaînement des causes et des effets implique l’existence de

Dieu, mais — et c’est bien là le point — cet enchaînement implique un

Dieu qui dépasse notre entendement, et même qui nous dépasse à tous

points de vue ; il conduit à un Dieu qui ne peut être connu et apprécié

comme les autres êtres.

A. W. Tozer a fait remarquer que c’est une des raisons pour lesquelles

la philosophie et la science ont souvent répugné à admettre l’idée de

Dieu. Ces disciplines se consacrent à la tâche d’expliquer les choses telles

que nous les connaissons; elles supportent donc fort mal ce qui se

dérobe à l’explication. Les philosophes et les hommes de science veulent

bien reconnaître qu’il y a beaucoup de choses qu’ils ignorent. Mais c’est

une tout autre affaire d’admettre qu’il y a quelque chose qu’ils ne pour­

ront jamais connaître complètement, et qui est, en fait, inaccessible à

leurs méthodes d’investigation. Pour découvrir Dieu, les scientifiques

peuvent essayer d’abaisser Dieu jusqu’à leur niveau, en le définissant

comme «les lois de la nature», «l’évolution», ou quelque autre principe

semblable. Mais toujours, Dieu échappe à leur prise. Il est bien au-delà

de la portée de semblables concepts.

C’est peut-être pour cette raison que même les gens qui ont foi dans la

Bible semblent consacrer si peu de temps à penser à la personne et aux

attributs de Dieu. Tozer dit à ce sujet:

*Peu d'entre nous tournons nos cœurs vers la contemplation du JE*

*SUIS, l'Etre pleinement suffisant au-delà duquel ne peut aller la pensée*

*d'aucune créature. Des pensées si élevées exigent de nous un effort trop*

*douloureux. Nous préférons exercer nos pensées de façon plus rentable*

115

*— par exemple sur la construction d'un piège à rats plus efficace, ou la*

*manière de faire pousser deux brins d'herbe là où il n 'en poussait qu 'un.*

*Et cette rentabilité nous coûte aujourd'hui un prix démesuré, sous la*

*forme de la sécularisation de notre religion et de l'appauvrissement de*

*notre vie intérieure2.*

L’existence autonome de Dieu signifie qu’il n’a de comptes à rendre

ni à nous ni à quiconque, et cela nous déplaît. Nous voudrions que Dieu

se justifie, qu’il défende ses actes. Mais, bien qu’il lui arrive de nous

/ donner des explications, il n’y est nullement tenu et il arrive souvent

*î* qu’il ne le fasse pas. Dieu ne doit d’explications à personne.

**Aucun besoin**

Le second attribut de Dieu qui nous est révélé par le nom «JE SUIS

QUI JE SUIS», c’est la pleine suffisance. Ici encore, nous pouvons au

moins apercevoir un aspect de ce terme abstrait. La pleine suffisance

signifie que Dieu n’a aucun besoin et que, par conséquent, il ne dépend

de personne.

Sur ce point, nous nous heurtons à une idée reçue, qui est fort répan­

due, celle d’une coopération de Dieu avec l’homme, par laquelle chacun

des deux apporte à l’autre quelque chose qui lui manque. On imagine,

par exemple, que Dieu n’a pas assez de gloire et que, par conséquent, il a

créé les hommes pour lui donner gloire. Il les récompense en prenant

soin d’eux. Ou bien, on imagine que Dieu a besoin d’amour et qu’il a

créé les hommes et les femmes pour l’aimer. Certains parlent de la créa­

tion comme si Dieu, ressentant sa solitude, nous avait créés pour lui

tenir compagnie. Sur le plan pratique, nous trouvons la même attitude

chez ceux qui s’imaginent que les hommes et les femmes sont nécessaires

à l’accomplissement de l’œuvre de salut de Dieu, à titre de témoins ou

de défenseurs de la foi. Les gens oublient la parole de Jean-Baptiste:

«De ces pierres, Dieu peut susciter des enfants à Abraham\* » (Luc 3:8).

Dieu n’a pas besoin *d'adorateurs.* Arthur Pink, qui aborde ce thème

dans *The Attributes of God,* dit ceci:

2A. W. Tozer, *The Knowledge of the Holy* (New York: Harper & Row, 1961), p. 34.

• (N.d.T.) L’auteur attribue à tort cette parole à Jésus.

116

*Nulle contrainte, nulle obligation, nulle nécessité ne forçait Dieu à*

*créer. S’il l’a fait, c’est par un acte pur et souverain, dépourvu de toute*

*cause extérieure à lui-même, déterminé par son seul bon plaisir; car « il*

*opère toute chose d’après le conseil de sa volonté» (Eph. 1:11). Sa créa­*

*tion est une pure manifestation de sa gloire... Dieu ne gagne même rien*

*à notre adoration. Il n’avait nul besoin de la gloire extérieure que sa*

*grâce fait émaner de ses rachetés, car sa gloire est suffisante sans cela.*

*Qu’est-ce donc qui l’a poussé à prédestiner ses élus à la louange de la*

*gloire provenant de sa grâce? C’est, ainsi que le dit l’épître aux Ephé-*

*siens, chapitre 1, verset 5 «le bon plaisir de sa volonté»... La conclusion*

*nécessaire de ceci est qu’il est impossible de faire du Tout-Puissant*

*l’obligé de sa créature; Dieu ne tire aucun profit de nous3.*

Tozer met en lumière le même point: «Si tous les êtres humains deve­

naient soudain aveugles, le soleil n’en brillerait pas moins le jour, et les

étoiles la nuit, car ils ne sont en rien redevables aux millions d’êtres qui

bénéficient de leur lumière. De même, si tous les hommes de la terre

devenaient athées, Dieu n’en serait affecté d’aucune manière. Il est ce

qu’il est par lui-même, indépendamment de quiconque. Croire en lui

n’ajoute rien à ses perfections ; douter de lui ne leur retire rien ».4

Dieu ri’a pas non plus besoin qu’on *Vaide.* Il nous est sans doute

plus difficile encore d’admettre cette vérité que d’accepter les autres.

Car nous imaginons volontiers Dieu comme un grand-père sympathi­

que, mais presque pathétique, qui s’affaire à essayer de trouver des

gens pour l’aider à gouverner le monde et à sauver le genre humain.

Quelle dérision! Il est certain que Dieu nous a confié un rôle de

gérants. Il a dit au couple originel, en Eden: «Croissez et multipliez,

remplissez la terre et l’assujettissez; et dominez sur les poissons de la

mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la

terre» (Gen. 1:28). Dieu a aussi donné mission à tous ceux qui

croient «d’aller par tout le monde et de prêcher la bonne nouvelle à

toute la création» (Marc 16:15). C’est vrai, mais nul aspect de l’ordre

que Dieu met en sa création n’est fondé sur une obligation qui

s’imposerait à Dieu. Dieu a choisi de faire les choses ainsi. Rien ne le

forçait à les faire. En réalité, il aurait pu les faire d’un million

3 Arthur W. Pink, *The Attributes of God(Gxanà* Rapids, Mich.: Baker Book House,

n.d.), pp. 2-3.

4Tozer, p. 40.

117

d’autres façons. Qu’il ait choisi de les faire ainsi est uniquement dû à

l’exercice libre et souverain de sa volonté et ne nous confère donc, à ses

yeux, aucune valeur qui nous soit propre.

Dire que Dieu se suffit pleinement signifie également que Dieu n’a pas

besoin *de défenseurs.* Bien sûr, il y a des circonstances dans lesquelles

nous prenons le parti de Dieu devant ceux qui voudraient attenter à

l’honneur de son nom ou médire de sa personne. Nous avons le devoir

de le faire. Mais si nous manquons à ce devoir, nous ne devons pas

croire que notre défection priverait Dieu de quelque chose. Dieu n’a pas

besoin d’être défendu, car il est ce qu’il est, et demeurera ce qu’il est en

dépit des attaques insolentes et criminelles d’individus malfaisants. Un

Dieu qui aurait besoin qu’on le défende ne serait pas Dieu. Tout à

l’opposé, le Dieu de la Bible est l’Etre absolu et il est, lui, le défenseur

fidèle de son peuple.

Quand nous comprenons que Dieu est le seul Etre qui se suffise

pleinement, nous commençons à comprendre aussi pourquoi la Bible

a tant à nous dire sur la nécessité d’avoir foi en Dieu seul, et pour­

quoi l’incroyance est un si grand péché. Ainsi que l’écrit Tozer:

«Parmi tous les êtres créés, il n’en est aucun qui ose s’assurer en lui-

même. Dieu seul se fie à lui-même; tous les autres êtres sont obligés

de se confier en lui. L’incroyance est en réalité une perversion de la

foi, car elle place sa confiance non dans le Dieu vivant mais dans

l’homme mortel».5 Si nous refusons d’avoir foi en Dieu, ce que nous

affirmons en fait c’est que nous-mêmes, ou un autre homme sommes

plus dignes de foi, ce qui est à la fois une calomnie contre Dieu et

une folie. Nul autre que Dieu ne saurait se suffire. Par contre, si

nous commençons par faire confiance à Dieu (en croyant en lui) nous

possédons une sûre fondation pour bâtir notre vie. Dieu se suffit plei­

nement, et la Parole qu’il adresse à ses créatures est un inébranlable

appui.

Parce que Dieu se suffit, nous pouvons, en tout et avant tout, nous

appuyer sur cette pleine suffisance, donc le servir efficacement. Dieu

n’a pas besoin de nous. Mais la joie accordée à ceux qui apprennent à

le connaître c’est d’apprendre qu’en dépit de cela il s’abaisse jusqu’à

agir dans ceux qui sont ses enfants fidèles et obéissants, et à agir par

eux.

p. 42.

118

**L’alpha et l’oméga**

Un troisième attribut contenu dans le nom que Dieu a révélé à Moïse

(«Je suis celui qui suis»), c’est la non-finitude, la perpétuité, ou l’éter­

nité. Cette qualité est difficile à exprimer en un mot. Elle consiste en ce

que Dieu est, a toujours été et sera toujours, et qu’il est toujours le

même en son être éternel. La Bible nous montre partout cet attribut de

Dieu. Abraham l’a appelé «l’Eternel, Dieu de l’Eternité» (Gen. 21:33).

Moïse a écrit : « Seigneur, tu as été pour nous un refuge de génération en

génération. Avant que les montagnes fussent nées et que tu eusses créé la

terre et le monde, d’éternité en éternité tu es Dieu» (Ps. 90:1-2). Le livre

de l’Apocalypse décrit Dieu comme «l’alpha et l’oméga, le commence­

ment et la fin» (Apoc. 1:8; 21:6; 22:13). Devant le trône, les quatre

êtres vivants s’écrient: Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu, le Tout-

Puissant, qui était, qui est et qui vient! (Apoc. 4:8).

Le fait que Dieu est éternel a deux grandes conséquences pour nous.

La première est qu’o/z *peut compter sur lui* pour demeurer ce qu’il se

révèle être. Le mot qu’on utilise habituellement pour exprimer cette

qualité est celui d’immutabilité, qui désigne la qualité de ce qui ne

change pas. «Toute grâce excellente et tout don parfait descendent d’en

haut, du Père des lumières, chez lequel il n’y a ni changement ni ombre

de variation» (Jacq. 1:17).

Dieu est immuable dans ses attributs. Nous n’avons donc pas à crain­

dre, par exemple, que le Dieu qui nous a aimés en Jésus-Christ change

un jour d’avis et cesse de nous aimer. Dieu n’est jamais qu’amour pour

les siens. De même, il ne faut pas nous imaginer qu’il va peut-être, un

jour, changer d’attitude à l’égard du péché et se mettre à classer parmi

les choses permises ce qui était interdit auparavant. Le péché sera tou­

jours le péché parce que ce mot désigne tout manquement, tout écart par

rapport à la loi du Dieu immuable. Dieu sera toujours saint, sage, riche

en bénédictions, juste, et tout ce qu’il se révèle être. Rien de ce que nous

faisons ne saurait changer le Dieu éternel.

Dieu est également immuable dans ses desseins et dans sa volonté. Il

accomplit ce qu’il a arrêté d’avance et sa volonté ne connaît pas de chan­

gement. On nous fera remarquer qu’il y a dans la Bible des versets où il

est dit que Dieu s’est repenti d’une de ses actions — comme dans Genèse

6:6: «Dieu se repentit d’avoir fait l’homme.» Dans cet exemple,

l’auteur emploie un mot humain pour exprimer le grave déplaisir de

119

Dieu en présence de la conduite des hommes. La lettre du verset est con­

tredite par d’autres versets comme Nombres 23:19 (« Dieu n’est point un

homme pour mentir, ni fils d’un homme pour se repentir») ou I Samuel

15:29 («Celui qui est la force d’Israël ne ment point et ne se repent

point, car il n’est pas un homme pour se repentir») ou Romains 11:29

(«Dieu ne se repent pas de ses dons et de son appel») ou encore le

Psaume 33:1 («Les desseins de l’Eternel subsistent à toujours, et les pro­

jets de son cœur, de génération en génération»).

De telles affirmations apportent un puissant réconfort au peuple de

Dieu. Si Dieu nous ressemblait, on ne pourrait pas se fier à lui. Il chan­

gerait et, par conséquent, sa volonté et ses promesses changeraient. Il

serait impossible de compter sur lui. Mais Dieu ne nous ressemble pas. Il

ne change pas. Ses projets demeurent fermes de génération en généra­

tion. Pink dit à ce sujet : «Voici donc un rocher sur lequel nous pouvons

ancrer nos pieds alors que le torrent déchaîné emporte tout ce qui nous

entoure. La permanence de la nature de Dieu est garante de l’accomplis­

sement de ses promesses ».6

La deuxième grande conséquence pour nous de l’immutabilité de

Dieu c’est qu’on *ne lui échappe pas.* S’il n’était qu’un être humain et

que nous soyons mécontents de lui, ou de ce qu’il fait, nous pour­

rions cesser de prêter attention à lui, en sachant qu’il peut toujours

changer d’avis, ou s’éloigner, ou mourir. Mais Dieu ne change pas

d’avis. Il ne s’éloigne pas, et il ne meurt pas, de sorte que nous ne

pouvons lui échapper. Même si nous ne tenons pas compte de lui

maintenant, il nous faudra compter avec lui dans la vie future. Si

nous le rejetons maintenant, il nous faudra, au bout du compte,

paraître devant celui que nous avons rejeté et apprendre que lui aussi

nous a rejetés éternellement.

**Pas d’autres dieux**

Ceci nous mène très naturellement à la conclusion qu’il nous faut

chercher le vrai Dieu et l’adorer. L’essentiel du présent chapitre se fonde

sur Exode 3:14, verset dans lequel Dieu révèle à Moïse le nom par lequel

il veut être connu. Cette révélation s’est produite à la veille de la libéra­

6Pink, p. 41.

120

tion du peuple d’Israël de son esclavage en Egypte. Après l’exode, Dieu

a donné de lui-même, sur le mont Sinaï une révélation qui applique sa

manifestation précédente comme seul vrai Dieu à la vie religieuse et au

culte de la nation libérée.

Dieu dit alors: «Je suis l’Eternel, ton Dieu, qui t’ai fait sortir du pays

d’Egypte, de la maison de servitude. Tu n’auras pas d’autres dieux

devant ma face. Tu ne te feras point d’image taillée, ni de représentation

quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas

sur la terre, et qui sont dans les eaux plus basses que la terre. Tu ne te

prosterneras point devant elles, et tu ne les serviras point; car moi,

l’Eternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui punis l’iniquité des pères

sur les enfants jusqu’à la troisième et à la quatrième génération de ceux

qui me haïssent, et qui fais miséricorde jusqu’en mille générations à

ceux qui m’aiment et qui gardent mes commandements» (Ex. 20:2-6).

Ces versets énoncent trois affirmations:

1. Nous devons adorer Dieu, et lui obéir.

1. Nous devons refuser d’adorer tout autre dieu.
2. Nous devons refuser d’adorer le vrai Dieu par des moyens indignes

de lui, comme le recours à des images ou à des représentations.

Au premier coup d’œil, on pourrait trouver étrange que l’interdiction

du recours aux images dans le culte soit ainsi placée tout au début des

dix principes fondamentaux de la religion selon la Bible, des DIX Com­

mandements. Mais cela n’a rien d’étrange si nous nous souvenons que

les caractéristiques d’une religion se déduisent de la nature du dieu de

cette religion. Si le dieu est indigne, la religion aussi sera indigne. Si le

concept même de Dieu est de l’ordre le plus élevé, la religion aussi sera

d’ordre élevé. Dieu nous dit donc dans ces versets que toute représenta­

tion matérielle serait pour lui déshonorante. Et cela pour deux raisons.

D’abord cela ternirait sa gloire, puisque rien de visible ne peut la repré­

senter de façon adéquate. Ensuite, cela ne pourrait qu’égarer ceux qui

voudraient l’adorer.

Ces deux fautes sont présentes dans la fabrication du veau d’or par

Aaron, ainsi que J. I. Packer l’indique dans son analyse de l’idolâtrie.

Dans l’esprit d’Aaron au moins, mais non, sans doute, dans l’esprit des

Hébreux, le veau avait pour fonction de représenter Jéhovah. Il pensait

certainement que l’image d’un taureau, même petit, suggérait l’idée de

la force de Dieu. Mais, bien sûr, elle ne la suggérait pas de manière adé­

quate. Et elle ne suggérait aucunement les autres attributs de Dieu : sa

121

souveraineté, sa pureté, sa miséricorde, son amour, sa justice. Bien au

contraire, elle les masquait.

Au surplus, l’image du taureau égarait les adorateurs. Ils l’associaient

tout naturellement aux dieux et aux déesses de la fécondité adorés en

Egypte et leur culte aboutit à une orgie. Packer conclut ainsi :

*Il est certain que si vous concentrez constamment vos pensées sur une*

*image ou une figure de Celui que vous vous apprêtez à prier, vous en*

*viendrez à le voir et à le prier comme l'image le représente. C'est ainsi*

*que, dans ce sens-là, vous vous «prosternez» devant l'image et l'«ado­*

*rez»; et, dans la mesure même où l'image ne dit pas la vérité sur Dieu,*

*vous n'adorerez pas Dieu en vérité. C'est pour cette raison que Dieu*

*vous défend, et me défend, d'utiliser des images dans notre culte1.*

**«Mon Seigneur et mon Dieu»**

Eviter l’adoration des images ou même l’emploi des images dans le

culte rendu au vrai Dieu n’est pas en soi un acte d’adoration. Pour

l’adorer, il faut reconnaître que le vrai Dieu est celui qui est éternelle­

ment, qui existe par lui-même et se suffit à lui-même, Celui qui est infi­

niment au-delà de nos pensées les plus exaltées. Il nous faut donc nous

humilier et l’écouter, le laisser nous enseigner ce qu’il est et ce qu’il a

accompli pour notre salut. Faisons-nous ce qu’il nous commande?

Sommes-nous bien assurés que dans notre culte nous adorons le Dieu

véritable qui s’est révélé dans la Bible?

11 n’y a qu’un moyen de trouver la réponse. C’est de nous deman­

der: Est-ce que je connais vraiment la Bible? Est-ce que j’adore Dieu

selon la vérité que je trouve en elle? Cette vérité a pour centre le Sei­

gneur Jésus-Christ tel qu’il nous est montré dans la Bible. C’est là

que le Dieu invisible est rendu visible, que l’insondable devient con­

naissable, que le Dieu éternel nous est révélé dans l’espace et dans le

temps. Est-ce que je regarde à Jésus afin de connaître Dieu? Est-ce

que je considère les attributs de Dieu tels que Jésus me les révèle? Si

ce n’est pas le cas, j’adore seulement une image de Dieu, l’image que

je m’en suis faite. Si je regarde à Jésus, je reçois l’assurance que

7 J. I. Packer, *Knowing Godt* p. 41.

122

j’adore le vrai Dieu, tel qu’il a voulu se révéler. Paul dit que bien que

certains aient connu Dieu «ils ne l’ont point glorifié comme Dieu, et

ne lui ont point rendu grâces» (Rom. 1:21). Décidons qu’il n’en sera

pas ainsi de nous-mêmes. Nous voyons Dieu en Jésus-Christ.

Connaissons-le donc comme notre Dieu. Aimons-le, servons-le,

adorons-le comme notre Dieu.

123

**2. DIEU EN TROIS PERSONNES**

Dans le chapitre 9, j’ai distingué entre les attributs de Dieu que

nous partageons, dans une certaine mesure, avec lui — l’amour, la

sagesse, la puissance, etc. — et ceux que nous ne partageons pas.

Nous sommes capables de comprendre les premiers. Les seconds sont

au-dessus de notre intelligence. Dans une certaine mesure, nous com­

prenons ce que veut dire l’existence de Dieu en soi, sa pleine suffi­

sance et son éternité. Nous pouvons les exprimer négativement, et dire

que Dieu n’a pas d’origine, qu’il ne lui manque rien, qu’il ne cessera

jamais d’exister et qu’il ne change pas. Mais, en eux-mêmes et par

eux-mêmes, ils échappent à notre entendement. C’est pourquoi nos

premières réponses à la question de savoir qui est Dieu et ce qu’il est

nous remplissent d’humilité.

Le chapitre 11 envisagera ceux des attributs de Dieu qui nous sont les

plus compréhensibles. Mais avant cela nous allons considérer une autre

question qui fait difficulté, celle de la Trinité, qui consiste en ce que

Dieu, bien qu’il soit un, existe en trois personnes, Dieu le Père, Dieu le

Fils et Dieu le Saint-Esprit. Le mot *Trinité* n’est pas dans la Bible. Il

vient du latin *trinitas,* qui signifie *«triplicité».* Mais bien que le mot ne

soit pas dans la Bible, l’idée trinitaire s’y trouve, et elle est de la plus

haute importance. Elle est importante parce que nulle bénédiction ne

peut être accordée ou à nous-mêmes ou à notre travail si nous négligeons

l’une ou l’autre des trois personnes de la Divinité.

Dans l’esprit de certains, la difficulté de comprendre comment

Dieu peut être à la fois un et trois est une raison suffisante pour

124

rejeter cette doctrine d’emblée. Ces gens-là, ne pouvant comprendre la

Trinité, préfèrent la nier. Pour eux, la théologie est trop compliquée. A

leurs yeux, elle devrait être «simple», la simplicité étant un élément de

la beauté. Vous les entendez dire: Puisque Dieu est beau, il doit être

simple, et autres choses semblables. Mais c’est mal comprendre la réa­

lité, ainsi que la nature du Dieu que nous révèle la Bible.

Pourquoi la réalité serait-elle simple? En fait, ainsi que C. S. Lewis l’a

montré dans *Voilà pourquoi je suis chrétien,* il se trouve que la réalité est

habituellement étrange. «Elle n’est pas nette, elle n’est pas évidente, elle

n’est pas ce que l’on attendrait... La réalité, en fait, est le plus souvent ce

que vous n’auriez pas deviné ».’ Ceci est vrai des choses les plus courantes

— une table ou une chaise, par exemple. Leur apparence est simple, mais

dès qu’on veut parler de leur structure interne à partir des atomes et des

forces qui les assemblent, même ces choses apparemment simples défient

notre intelligence. Des êtres plus complexes nous dépassent davantage

encore. L’artisan qui a fait la table et la chaise est plus compliqué que les

choses qu’il a faites, et Dieu qui a fait l’artisan est nécessairement la réa­

lité la plus complexe et la plus incompréhensible de toutes.

**Les trois Personnes**

Dieu nous a révélé quelque chose de sa complexité dans la doctrine de

la Trinité. Ce que nous savons de la Trinité nous est seulement connu

par la révélation que Dieu nous en donne dans la Bible, et même ainsi

nous n’en avons qu’une connaissance imparfaite. En fait, nous avons

une tendance si naturelle à nous tromper quand nous traitons ce sujet

que nous devons prendre de grandes précautions pour ne pas dépasser

ou déformer ce que nous trouvons dans l’Ecriture.

La première chose à dire, c’est que les chrétiens croient aussi fer­

mement que les Juifs que Dieu est un. Mais parce que les chrétiens

croient aussi à la Trinité, on les a accusés à tort de croire à trois

dieux, donc de pratiquer une forme de polythéisme. Il est exact que

les chrétiens voient une pluralité à l’intérieur de la Divinité, parce que

Dieu lui-même révèle l’existence de cette pluralité. Mais ce n’est pas

1 C. S. Lewis, *Voilà pourquoi je suis chrétien* (Mere Chnstianity), Ligue pour la lecture

de la Bible, Lausanne, 1979, p. 31.

125

là du polythéisme. Les chrétiens sont tout aussi monothéistes que les

Juifs croyants. Nous croyons en un seul Dieu. Nous aimons à répéter

avec les Juifs:

*Ecoute, Israël ! L’Eternel, notre Dieu est le seul Seigneur. Tu aimeras*

*l’Eternel, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta*

*force. Et ces commandements, que je te donne aujourd’hui, seront dans*

*ton cœur. Tu les inculqueras à tes enfants, tu en parleras quand tu seras*

*dans ta maison, quand tu iras en voyage, quand tu te coucheras et*

*quand tu te lèveras. Tu les lieras comme un signe sur tes mains, et ils*

*seront comme des fronteaux entre tes yeux. Tu les écriras sur les poteaux*

*de ta maison et sur tes portes* (Deut. 6:4-9).

Nous trouvons ici, dans le langage le plus clair, l’enseignement que

Dieu est un, et que cet enseignement doit être connu du peuple de Dieu,

que les fidèles doivent en parler entre eux et le transmettre à leurs

enfants.

La même vérité s’exprime dans le Nouveau Testament, fondement du

christianisme. Nous y lisons «il n’y a point d’idole dans le monde et il

n’y a qu’un seul Dieu» (I. Cor. 8:4). Il nous y est rappelé qu’il y a «un

seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, parmi tous et en

tous» (Eph. 4:6). Et Jacques dit: «Tu crois qu’il y a un seul Dieu, tu

fais bien» (Jacq. 2:19).

On a dit que, puisque les versets du Deutéronome que nous avons

cités commencent par: «Ecoute, Israël l’Eternel notre Dieu est *le seul*

Seigneur», la Trinité se trouve exclue. Mais, dans ce verset même, le

mot employé pour dire «un seul» est le mot *echad,* qui signifie non

un dans l’isolement, mais un dans l’unité. En fait, ce mot n’est

jamais employé dans le texte hébreu de la Bible pour une entité stric­

tement singulière. On l’emploie en parlant d’une grappe de raisin, par

exemple, ou lorsqu’on dit que le peuple d’Israël répond comme un

seul homme.

Après que Dieu eut amené la femme vers lui, Adam dit: «Voici

cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! On l’appel­

lera femme parce qu’elle a été prise de l’homme.» Le texte ajoute:

«C’est pourquoi l’homme quittera son père et sa mère, et s’attachera

à sa femme, et ils deviendront une seule chair» (Gen. 2:23-24). Le

mot employé est, ici encore, *echad.* Il n’est pas dit que l’homme et la

126

femme deviendront une seule et même personne, mais bien que, selon

un processus divin, ils existent désormais dans l’unité. De manière

semblable, mais non identique, Dieu est un Dieu unique mais existant

en trois «personnes».

Une de nos difficultés, sur ce point, est que le français n’a pas de

mot adéquat pour exprimer la nature des trois existences qui habitent

la divinité. Le meilleur mot dont nous disposons est *personne,* qui

vient du latin *persona,* mot désignant le masque que portaient les

acteurs du théâtre antique. Mais parler de masque nous éloigne de la

vérité. Car il faut nous garder d’envisager les trois personnes qui

sont en Dieu simplement comme des façons qu’aurait Dieu de se

faire connaître par moments aux êtres humains. Cette erreur est con­

nue sous le nom de modalisme, ou de sabellianisme, d’après le nom

de l’homme qui, le premier, la répandit dans l’Eglise (vers le milieu

du IIIe siècle).

Le mot le plus souvent employé en grec était *homoousios,* qui veut

dire littéralement *être unique.* Mais nous voici fourvoyés à nouveau

si nous nous mettons à penser qu’il y a par conséquent trois êtres

distincts, de nature différente, dans la Divinité. Aucun de ces mots

ne satisfaisait Calvin. Il préférait le mot *substance* (qui, selon l’éty­

mologie latine, évoque l’idée de *demeurer en permanence).* Mais bien

qu’il soit probablement tout à fait exact, ce mot a l’inconvénient de

n’évoquer aucune idée précise pour la plupart des lecteurs contempo­

rains.

En fait, le mot *personne* est un terme satisfaisant à condition que

nous sachions ce que nous voulons dire quand nous l’employons.

Dans le langage courant, le mot désigne normalement un être humain,

éminemment individuel. C’est cette idée que nous avons dans l’esprit

quand nous parlons de dépersonnaliser quelqu’un. Mais ce n’est pas là

le sens du mot lorsqu’on l’emploie en théologie. Il nous est impossible

d’être une personne indépendamment de notre existence corporelle.

Nous pouvons par exemple perdre un bras ou une jambe dans un acci­

dent sans cesser d’être une personne possédant tous les traits de la per­

sonnalité. Bien plus, selon la doctrine chrétienne, même lorsque nous

mourrons, et que notre corps se dissoudra, nous ne cesserons pas

d’être des personnes. En employant ce terme, nous voulons parler

d’une conscience d’exister qui se manifeste par la pensée, les senti­

ments et la volonté.

127

Nous disons donc qu’il y a en Dieu trois personnes, ou substances,

possédant chacune la connaissance, le sentiment et la volonté. Mais

même ainsi, nous perdons le fil. Car, dans le cas de Dieu, la connais­

sance, les sentiments et la volonté des trois personnes constituant la

Divinité — le Père, le Fils et le Saint-Esprit — sont parfaitement iden­

tiques.

**Lumière, chaleur et air**

Comment pouvons-nous illustrer le fait que Dieu est un Dieu uni­

que, mais existant en trois personnes? Il est presque impossible de

trouver une image adéquate, bien qu’on en ait suggéré de nombreu­

ses. Certains ont proposé l’image d’un gâteau, dans lequel on

trouve des couches superposées, des tranches et des ingrédients. Le

Père pourrait être comparé aux ingrédients, le Fils aux couches

superposées (par le moyen desquelles le Père descend jusqu’à nous)

et le Saint-Esprit aux tranches qui permettent de le distribuer aux

convives. Une autre image est celle d’un homme, qui peut être à la

fois père, fils et mari. Mais le défaut de cette image c’est que

l’homme en question ne peut être chacune de ces choses que pour

un individu (ou pour quelques individus si on considère en lui le

père), tandis que Dieu est Père, Fils et Saint-Esprit pour tous les

hommes.

Peut-être donne-t-on une idée plus juste de la Trinité en recourant à

l’image de la lumière, de la chaleur et de l’air. Lorsque vous tendez la

main et que vous la regardez, ces trois éléments sont présents. Il y a la

lumière, puisqu’elle est nécessaire pour que vous voyiez votre main. En

fait, si même les ténèbres de la nuit étaient venues, il y aurait encore de

la lumière, de la lumière infrarouge. On ne la verrait pas, mais un équi­

pement approprié permettrait de la déceler. Entre vos yeux et votre

main, il y a aussi une chaleur continue, qu’un thermomètre tenu en main

met en évidence. C’est une chaleur variable selon qu’on passe d’une

pièce à l’autre, ou de l’extérieur à l’intérieur. Et, pour finir, il y a aussi

de l’air, qu’on peut sentir en soufflant sur sa main ou en s’éventant le

visage de la main.

Chacun de ces trois éléments, l’air, la chaleur et la lumière, est bien

distinct. Chacun obéit à ses lois propres et peut être étudié séparément.

Et cependant il est impossible (du moins dans un environnement terres­

tre normal) d’avoir l’un sans l’autre. Ils sont trois et pourtant ne font

qu’un. Ensemble ils forment le milieu dans lequel baigne notre être.

Cette illustration offre l’intérêt supplémentaire de s’accorder avec la

Bible, qui fait référence à ces trois éléments en parlant de Dieu. A la

lumière, par exemple, dans ce verset: «La nouvelle que nous avons

apprise de lui, et que nous vous annonçons, c’est que Dieu est lumière,

et qu’il n’y a point en lui de ténèbres» (I Jean 1:5); à la chaleur dans

celui-ci: «Car notre Dieu est un feu dévorant» (Héb. 12:29); à l’air,

enfin, ou au souffle, ou au vent (sens premier du mot *esprit)* dans : « Le

vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit; mais tu ne sais d’où il

vient, ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l’Esprit»

(Jean 3:8)2.

**Ce que dit la Bible**

L’important n’est pas de savoir si nous sommes capables de compren­

dre la Trinité, fût-ce à l’aide des illustrations offertes, mais bien de

savoir si nous voulons croire ce que la Bible nous dit du Père, du Fils et

du Saint-Esprit et de la relation qui existe entre eux. Ce que dit la Bible

peut se résumer dans les cinq propositions suivantes :

1. *Il n’y a qu’un Dieu vivant et véritable, qui existe en trois person­*

*nes: Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit.* Nous avons déjà

envisagé cette vérité sur le plan général. Nous l’examinerons plus com­

plètement lorsque je parlerai de la pleine divinité du Fils et du Saint-

Esprit dans les autres volumes de la présente série. Ici, nous notons une

pluralité à l’intérieur de la Divinité, qui est suggérée dans les pages

mêmes de F Ancien Testament, avant l’incarnation du Seigneur Jésus-

Christ ou la venue du Saint-Esprit sur le peuple de Dieu. La pluralité est

visible, d’abord, dans les passages où Dieu parle de lui-même au pluriel.

On en trouve un exemple en Genèse 1:26: «Puis Dieu dit: Faisons

l’homme à notre image, selon notre ressemblance. » On en trouve un

autre en Genèse 11:7: «Allons! descendons, et là confondons leur lan­

2Cette image de la lumière, de la chaleur et de l’air pour la Trinité est ancienne, j en ai

emprunté la formulation à D. G. Barnhouse, dans *Man'sRuin* (Grand Rapids, Mich.:

Eerdmans, 1952), pp. 64-65.

129

gage. » Un autre encore dans Esaïe 6:8 : « J’entendis la voix du Seigneur,

disant: «Qui enverrai-je, et qui marchera pour nous?» Dans d’autres

passages, un être céleste appelé «l’ange de l’Eternel» est, d’une part,

identifié avec Dieu et se trouve, d’autre part, distingué de lui. Nous

lisons par exemple: «L’ange de l’ÉTERNEL la trouva (Agar) près

d’une source d’eau dans le désert... L’ange de l’ÉTERNEL lui dit: «je

multiplierai ta postérité, et elle sera si nombreuse qu’on ne pourra la

compter... Elle appela Atla-El-Roï le nom de l’ÉTERNEL qui lui avait

parlé» (Gen. 16:7, 10, 13). Un cas encore plus étrange est l’apparition

des trois anges à Abraham et à Lot. Il est parlé des anges tantôt comme

étant trois, tantôt comme étant un. De plus, lorsqu’ils parlent, le texte

dit que c’est Dieu qui parle à Lot et à Abraham (Genèse 18).

Il y a enfin le texte frappant de Proverbes 30:4. Le prophète Agur

parle de la nature du Dieu Tout-Puissant et confesse son ignorance:

«Qui est monté aux cieux, et qui en est descendu ? Qui a recueilli le vent

dans ses mains? Qui a serré les eaux dans son vêtement? Qui a fait

paraître les extrémités de la terre? » Puis vient ceci : «Quel est son nom,

et quel est le nom de son fils? Le sais-tu? » En ce temps-là, le prophète

ne connaissait que le nom du Père, Jéhovah. Aujourd’hui nous savons

que le nom de son Fils est le Seigneur Jésus-Christ.

1. *Le Seigneur Jésus-Christ est pleinement Dieu, étant la Seconde*

*personne de la Divinité qui est devenue homme.* C’est ici, bien sûr, le

nœud du débat sur la Trinité; ceux à qui la doctrine déplaît, ne l’aiment

pas, en premier lieu parce qu’ils répugnent à accorder une position si

exaltée à «l’homme» Jésus.

La première manifestation de cette répugnance se trouve dans l’ensei­

gnement d’Arius d’Alexandrie (mort en 336). Sabellius, dont nous

avons parlé plus haut, tendait à fondre en une seule les trois personnes

de la Trinité, en sorte que le Père, le Fils et le Saint-Esprit n’étaient que

des manifestations temporaires du Dieu unique, produites en vue de

notre rédemption. Arius, dont l’œuvre avait, pour l’essentiel, précédé

immédiatement Sabellius, tomba dans l’excès inverse. Il divisa les trois

personnes de la Trinité de manière à diminuer le Fils et l’Esprit par rap­

port au Père. Selon Arius, le Fils et l’Esprit étaient des êtres dont l’exis­

tence était le produit de la volonté de Dieu et qui étaient destinés à inter­

venir comme ses agents dans la rédemption. Ainsi ils n’étaient pas éter­

nels (comme l’est Dieu) et ils n’étaient pas pleinement divins. Lorsqu’il

parlait d’eux, Arius employait le mot *divin* dans un sens moins fort que

130

lorsqu’il l’appliquait au Père. A une date plus récente, son erreur a été

adoptée par les Unitariens et par d’autres sectes modernes.

Mais c’est une erreur majeure. Car si le Christ n’est pas pleinement

Dieu, notre salut n’est ni accompli, ni assuré. Aucun être inférieur à

Dieu, si exaltée que puisse être sa position, n’est capable de supporter le

châtiment total du péché du monde.

La divinité de Jésus-Christ nous est enseignée dans de nombreux pas­

sages essentiels de la Bible. Pour nous borner à un petit nombre, nous

lisons par exemple: «Au commencement était la Parole, et la Parole

était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec

Dieu» (Jean 1:1-2). Jean 1:14 montre clairement que ces versets parlent

du Seigneur Jésus-Christ. Il nous dit que la «Parole» du verset 1 «a été

faite chair et a habité parmi nous». De même, Paul écrit «Ayez en vous

les sentiments qui étaient en Jésus-Christ, lequel existant en forme de

Dieu n’a point regardé comme une proie à arracher d’être égal avec

Dieu, mais s’est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur,

en devenant semblable aux hommes; et ayant paru comme un simple

homme, il s’est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu’à la mort,

même jusqu’à la mort de la croix» (Phil. 2:5-8). Les mots «n’a point

regardé comme une proie à arracher d’être égal avec Dieu, mais s’est

dépouillé lui-même» ne signifient pas que Jésus a cessé d’être pleine­

ment Dieu lorsqu’il s’est incarné, ainsi que l’ont soutenu certains, mais

seulement qu’il a dépouillé pour untempssa gloire et sa dignité divines

afin de vivre parmi nous. Nous nous rappelons~qïïe c’est pendant son

séjour sur cette terre que Jésus a dit «Moi et le Père nous sommes un»

(Jean 10:30), et «Celui qui m’a vu a vu le Père» (Jean 14:9)3.

1. *Le Saint-Esprit est pleinement Dieu.* C’est le Seigneur Jésus-Christ

qui enseigne le plus clairement la nature du Saint-Esprit. Dans l’évangile

de Jean, Jésus compare le ministère du Saint-Esprit qui va venir à son

propre ministère: «Et moi je prierai le Père, et il vous donnera un autre

consolateur, afin qu’il demeure éternellement avec vous, l’Esprit de

vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu’il ne le voit point et ne le

connaît point» (Jean 14:16-17). Cette façon de comprendre le Saint-

Esprit est confirmée par l’attribution qui lui est faite de caractères clai­

rement divins: l’éternité (Héb. 9:14), l’omniprésence (Ps. 139: 7-10),

3La manière dont il est dit que Jésus s’est «vidé lui-même» est discutée avec plus de

détail par Packer dans *Knowing God,* pp. 51-55.

131

l’omniscience (I Cor. 2:10-11), l’omnipotence (Luc 1:35), et d’autres

encore.

1. *Bien que chacune d'elles soit pleinement divine, les trois per­*

*sonnes de la Divinité sont liées l'une à l'autre d'une manière qui*

*implique des différences entre elles.* C’est ainsi qu’il est habituelle­

ment dit dans l’Ecriture que le Père (et pas l’Esprit) a envoyé le Fils

dans le monde (Marc 9:37; Mat. 10:40; Gai. 4:4), mais que le Père

et le Fils envoient l’Esprit (Jean 14:26; 15:26; 16:7). Nous ne pou­

vons comprendre pleinement ce que signifie cette définition des rap­

ports existant à l’intérieur de la Trinité. Mais il est généralement dit

que le Fils est soumis au Père, car le Père l’a envoyé, et que l’Esprit

est soumis à la fois au Père et au Fils, car c’est à la fois le Fils et le

Père qui l’envoient dans le monde. Il faut cependant nous rappeler

que lorsque nous parlons de soumission, nous ne voulons pas dire

qu’il y a inégalité. Donc, bien qu’il existe entre elles ces relations, les

personnes qui sont en Dieu sont «d’une même substance, égales en

puissance et en gloire», ainsi que le dit le catéchisme abrégé de

Westminster (question 6).

1. *Les personnes de la Trinité travaillent ensemble à l'œuvre de Dieu.*

Fréquemment, les chrétiens répartissent l’œuvre de Dieu entre les trois

personnes, attribuant l’œuvre de la création au Père, l’œuvre de la

rédemption au Fils et l’œuvre de la sanctification au Saint-Esprit. Il

serait plus exact de dire que les trois personnes de la Trinité coopèrent

dans ces trois œuvres.

Prenons l’exemple de la *création.* Il est dit de Dieu le Père «Tu as

anciennement fondé la terre, et les cieux sont l’ouvrage de tes mains»

(Ps. 102:25); et «Au commencement Dieu créa le ciel et la terre»

(Gen. 1:1). Il est dit du Fils «Car en lui ont été créées toutes les choses

qui sont dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles»

(Col. 1:16); et «Toutes choses ont été faites par elle (la Parole) et rien

de ce qui a été fait n’a été fait sans elle» (Jean 1:3). Il est dit, en par­

lant du Saint-Esprit: «L’Esprit de Dieu m’a créé» (Job 33:4). On

montre de la même manière que *VIncarnation* nous est présentée

comme accomplie par les trois personnes de la Divinité agissant dans

l’unité, quoique le Fils seul soit devenu chair (Luc 1:35). Lors du bap­

tême du Seigneur, les trois personnes étaient présentes : le Fils sortant

de l’eau, l’Esprit descendant sous la forme d’une colombe et la voix

du Père se faisant entendre du ciel: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé,

132

en qui j’ai mis toute mon affection» (Mat. 3:16-17). Les trois person­

nes étaient présentes lors de la *rédemption,* ainsi que le déclare

Hébreux 9:14: «(le Christ), par un esprit éternel, s’est offert lui-même

sans tache à Dieu». La *résurrection* du Christ est de même attribuée

tantôt au Père (Actes 2:32), tantôt au Fils (Jean 10:17-18) et tantôt au

Saint-Esprit (Rom. 1:4).

Il n’est pas surprenant, par conséquent, que le salut des hommes,

dans son ensemble, soit également attribué à chacune des trois person­

nes. Ils sont : « élus selon la prescience de Dieu le Père, par la sanctifica­

tion de l’Esprit, afin qu’ils deviennent obéissants, et qu’ils participent à

l’aspersion du sang de Jésus-Christ» (I Pierre 1:2). 11 n’est pas surpre­

nant, non plus, que nous soyons envoyés sur toute la terre pour «faire

de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils

et du Saint-Esprit» (Mat. 28:19).

**Triple rédemption**

Notons encore que si nous pouvons énoncer des vérités sur la Trinité

(sur la base de ce que Dieu nous en dit), la Trinité elle-même n’en

demeure pas moins insondable. Notre attitude devant ce mystère doit

être l’humilité. Quelqu’un demandait un jour à Daniel Webster, le

grand orateur, comment un homme de son intelligence pouvait croire à

la Trinité. «Comment un homme de votre calibre intellectuel peut-il

croire que trois soit égal à un?» raillait son contradicteur. Webster

répliqua: «Je ne prétends pas comprendre maintenant l’arithmétique

céleste. » Il va de soi que la doctrine de la Trinité ne signifie pas que trois

égale un. Ce qu’elle veut dire, c’est que, dans un sens, Dieu est trois, et

dans un autre, un. Mais cette manière de dire ne nous fait pas mieux

comprendre la doctrine de la Trinité. Nous croyons à elle, non parce que

nous la comprenons, mais parce que la Bible l’enseigne et parce que

l’Esprit de Dieu lui-même atteste à notre cœur qu’elle est vraie.

Ce faisant, il nous est possible de nous réjouir en notre Dieu, en

reconnaissant qu’il nous a créés à Son image et qu’il a agi dans chacune

des personnes de son être pour nous racheter. Nous sommes perdus par

le péché. Mais le Dieu trois fois un est intervenu pour nous sauver. En

tant que Fils, il est mort afin que nous recevions un esprit nouveau et

que nous soyons adoptés pour ses enfants. En tant que Saint-Esprit, il

133

est entré dans nos vies, nous donnant une nouvelle âme (appelée parfois

«l’homme nouveau»). En tant que Père, il a prévu et voulu notre

rédemption et il nous ressuscitera un jour d’entre les morts. Alors nous

recevrons un nouveau corps et nous entrerons dans la plénitude de la vie

avec Dieu.

134

1. **NOTRE DIEU SOUVERAIN**

Il y a en Dieu des attributs que nous ne comprendrons jamais pleine­

ment. Nous pouvons parler de l’existence en soi de Dieu, de sa pleine

suffisance, de son éternité et de sa triple nature. Nous devons cependant

reconnaître que nous ne les comprenons pas complètement, car nous ne

sommes semblables à Dieu en aucune d’elles. Nous ne pouvons que

reconnaître qu’il est Dieu et que nous sommes ses créatures. L’infini

dépasse notre entendement. D’un autre côté, il existe des attributs de

Dieu que nous sommes capables de comprendre parce que, dans une

mesure limitée, nous les partageons avec lui. Cela est vrai de la plupart

des attributs de Dieu, la sagesse, la vérité, la compassion, la grâce, la

justice, la colère, la bonté, la fidélité, et d’autres encore. Ce sont ces

attributs que nous allons examiner maintenant.

**Commencer par le commencement**

Commençons par la souveraineté de Dieu. Il possède l’autorité et la

toute-puissance sur sa création. Afin d’être souverain, Dieu doit aussi

être omniscient, tout-puissant et totalement libre. S’il était limité dans

l’un ou l’autre de ces trois domaines, il ne serait pas entièrement souve­

rain. Cependant la souveraineté de Dieu est plus grande que chacun des

trois attributs qui la constituent. D’autres peuvent nous paraître plus

importants — l’amour par exemple. Mais un peu de réflexion nous fera

voir que l’exercice d’un quelconque des autres attributs n’est rendu pos­

135

sible que par la souveraineté de Dieu. Il se pourrait, par exemple, que

Dieu aime, mais que, n’étant pas souverain, les circonstances l’empê­

chent d’aimer, ce qui rendrait son amour vain. Il en va de même de la

justice de Dieu. Dieu pourrait désirer établir la justice parmi les hom­

mes, mais s’il n’était pas souverain, la justice serait bafouée et l’injustice

régnerait.

Ainsi donc, la doctrine de la souveraineté de Dieu n’est pas un dogme

philosophique dépourvu de valeur pratique. C’est, au contraire, la doc­

trine qui donne leur sens et leur substance à toutes les autres. C’est,

selon les termes d’Arthur Pink, «le fondement de la théologie chré­

tienne... le centre de gravité du système que constitue la vérité chré­

tienne — le soleil autour duquel gravitent tous les astres mineurs»\*.

C’est également, ainsi que nous le verrons, la force et le réconfort du

chrétien dans les tempêtes de la vie.

**Dieu est-il souverain?**

Il y a, bien évidemment, des objections à l’affirmation que Dieu règne

souverainement si l’on considère un monde visiblement engagé sur une

voie qui lui est propre. On nous accorde volontiers que Dieu règne au

ciel. Mais la terre, dit-on, est un domaine d’où il est absent. C’est un lieu

où l’autorité de Dieu est bafouée et où le péché a souvent le dessus.

Pouvons-nous réellement affirmer que Dieu est souverain alors que

nous vivons dans le monde tel qu’il est? Nous répondrons qu’à ne regar­

der que le monde, Dieu n’y règne certainement pas. Mais si nous par­

tons de l’Ecriture, comme nous devons le faire pour connaître Dieu,

nous pouvons affirmer le contraire; car toute la Bible proclame que

Dieu est souverain. Nous pouvons ne pas comprendre cette doctrine.

Nous pouvons nous demander pourquoi Dieu tolère le péché. Mais nous

ne pouvons ni mettre en doute la doctrine, ni éluder ses conséquences.

Dans l’Ecriture, la souveraineté de Dieu est un concept si universel et

de si grande importance qu’il est impossible d’envisager tous ses aspects.

Quelques textes, cependant, mettront cette doctrine en lumière: «A toi,

Eternel, la grandeur, la force et la magnificence, l’éternité et la gloire,

1. Arthur W. Pink, *The Sovereignty of God* (Grand Rapids, Mich.: Baker Book House,

1969), p. 263.

136

car tout ce qui est au ciel et sur la terre t’appartient; à toi, Eternel, le

règne, car tu t’élèves souverainement au-dessus de tout... tu domines sur

tout» (I Chron. 29:11-12). Les psaumes contiennent le même enseigne­

ment: «A l’Eternel la terre et ce qu’elle renferme, le monde et ceux qui

l’habitent» (Ps. 24:1). «Arrêtez, et sachez que je suis Dieu: je domine

sur les nations, je domine sur la terre» (Ps. 46:11). «Dieu est roi de

toute la terre» (Ps. 47:8). La doctrine de la souveraineté de Dieu est le

fondement de toutes les exhortations à mettre notre confiance en lui, à

le louer et à lui remettre nos projets.

En plus de ces textes et de beaucoup d’autres semblables, il y a aussi

les manifestations de la domination de Dieu sur le monde matériel. Le

monde des objets, de la matière obéit aux lois auxquelles Dieu l’a sou­

mis. Ce sont les lois de la nature, ou lois scientifiques. Gardons-nous

cependant de croire que ces prétendues lois sont absolues et que Dieu

est, en quelque sorte, gouverné ou limité par elles : il y a des cas où Dieu

agit de façon imprévisible pour accomplir ce que nous appelons un

miracle.

Dieu a montré sa souveraineté sur la nature en divisant les eaux de la

mer Rouge pour permettre aux enfants d’Israël de passer de l’Egypte au

désert, puis en refermant les eaux pour détruire les soldats égyptiens qui

les poursuivaient. Il a montré sa souveraineté en envoyant la manne

pour nourrir le peuple au désert. Dans une autre circonstance, il fit tom­

ber des cailles dans le camp des Hébreux pour servir de nourriture. Il

divisa les eaux du Jourdain pour faire entrer le peuple au pays de

Canaan. Il fit tomber les murs de Jéricho. Au temps de Josué, il arrêta

le soleil à Gabaon pour permettre à Israël de parachever sa victoire sur

l’ennemi en fuite. Au temps de Jésus, la souveraineté de Dieu se mani­

festa en multipliant quelques pains et quelques poissons pour nourrir

quatre mille hommes et, une autre fois cinq mille, en guérissant des

malades et en ressuscitant des morts. Elle fut enfin pleinement manifeste

dans les événements liés à la crucifixion et à la résurrection du Christ.

D’autres textes montrent que la souveraineté de Dieu s’étend à la

volonté des hommes, et, par elle, aux actions humaines. C’est ainsi que

Dieu endurcit le cœur de Pharaon pour l’empêcher de laisser partir le

peuple d’Israël. A l’opposé, Dieu sait attendrir le cœur de certains indi­

vidus de façon à ce qu’ils répondent à son amour et qu’ils lui obéissent.

On peut objecter, comme nous l’avons signalé plus haut, que des

hommes et des femmes défient cependant Dieu et lui désobéissent. Mais

137

ce fait ne saurait avoir raison de l’enseignement que donne la Bible sur

la domination exercée par Dieu sur sa création, à moins de considérer

que la Bible se contredit. L’explication de cette apparente contradiction

est que la révolte des hommes, quoiqu’elle soit en opposition avec le

commandement explicite de Dieu, n’en fait pas moins partie de son des­

sein éternel. C’est-à-dire que Dieu a ses raisons pour permettre l’exis­

tence du péché, sachant d’avance que le péché viendra en jugement au

temps de sa colère et que, jusque-là, il n’excédera pas les bornes qu’il lui

a fixées. Beaucoup de choses vont à l’encontre de la souveraineté de

Dieu — de notre point de vue. Mais, dans la perspective de Dieu, ses

décrets sont constamment en vigueur. Ils sont, en fait, ainsi que le dit le

catéchisme abrégé de Westminster, «son dessein éternel établi selon le

conseil de sa volonté, par lequel il a, pour sa gloire, arrêté la totalité de

ce qui se produit».

**Le vrai problème**

Le vrai problème, en ce qui concerne la souveraineté de Dieu, d’un

point de vue humain, ce n’est pas que la doctrine semble erronée, bien

qu’elle soit fort difficile à analyser intellectuellement, mais bien que les

hommes ou les femmes, au fond d’eux-mêmes, n’aiment guère cet

aspect, pour eux gênant et humiliant, de la personnalité de Dieu. On

pourrait penser, en considérant la question superficiellement, que des

hommes plongés dans un monde en proie au chaos feraient bon accueil à

cette notion de souveraineté. « Quoi de plus souhaitable, » pourrait-on

dire, «que de savoir que les choses sont, en fait, soumises à un contrôle,

en dépit des apparences, et que Dieu est capable, pour finir, de tirer le

bien de tous les événements?» Mais cette façon de voir ne tient pas

compte de la révolte fondamentale contre Dieu de l’humanité en quête

d’autonomie.

La révolte a caractérisé l’humanité depuis le commencement de son

histoire. Mais elle est particulièrement évidente dans le monde contem­

porain, ainsi que R. C. Sproul le montre dans «The psychology of

Atheism». Notre système démocratique, par exemple, rejette toute

autorité monarchique. «Chez nous, on ne sert aucun souverain» était

l’un des mots d’ordre de la Guerre d’indépendance américaine.

Aujourd’hui, après plus de deux cents ans, cette pensée nous habite

138

encore. De sorte que «le gouvernement du peuple» veut dire en fait

«mon gouvernement par moi-même», ou du moins par ceux qui me

sont essentiellement semblables et qui sont d’accord avec moi. Dieu, le

souverain légitime de toutes les nations comme de tous les individus, est

soigneusement exclu des organes de décision de notre nation.

Il n’en va guère autrement de l’Eglise, ainsi que l’indique encore

Sproul. Nous entendons souvent souligner les caractéristiques de Dieu

se rapportant à sa fonction de « Sauveur » — son amour, sa miséricorde,

sa bonté, etc. — mais on ne parle guère de sa seigneurie. Cette distorsion

est particulièrement sensible dans les milieux évangéliques. Dans la pra­

tique contemporaine, l’appel à la repentance est habituellement nommé

une «invitation», ce qui suggère qu’on peut l’accepter ou la refuser. On

vous la présente poliment. Il est rare que nous entendions présenter

l’exigence souveraine de Dieu, qui est que nous nous repentions, ou son

exigence absolue concernant notre soumission à l’autorité du roi qu’il

nous a donné, Jésus-Christ.

Aujourd’hui, l’accent, dans le message de l’Eglise, est mis sur la libé­

ration. Mais il arrive que cette libération se fasse contre l’autorité de

Dieu en même temps que contre «les structures sociales oppressives»,

pour employer le langage des tenants d’une certaine théologie de la libé­

ration. «En un mot, dit Sproul, la libération moderne comporte une

révolte contre l’autorité souveraine de Dieu, et l’on voit des membres

d’Eglise s’unir à l’Etat dans un acte concerté de trahison cosmique».2

La grande raison qui empêche hommes et femmes d’adhérer à la doc­

trine de la souveraineté de Dieu est qu’ils ne veulent pas d’un Dieu sou­

verain. Ils veulent être autonomes. Pour cette raison, ils nient l’existence

même de Dieu, ou ils lui refusent la souveraineté, attribut essentiel de

son être, ou encore, ils lui refusent toute place dans leur vie.

Le facteur déterminant de l’effacement actuel du respect pour l’auto­

rité est l’influence de l’existentialisme européen exprimé dans les œuvres

d’hommes comme Frédéric Nietzsche, Jean-Paul Sartre, Albert Camus

et Martin Heidegger. Dans ces œuvres, l’autonomie de l’individu est

l’idéal philosophique dominant. Devant lui doivent s’effacer toutes les

autres conceptions, y compris l’existence de Dieu. L’idée est que nous ne

pouvons nous accomplir que lorsque toutes les contraintes extérieures

ont été rejetées. C’est seulement lorsque Dieu a été éliminé que nous

2 R. C. Sproul, p. 139.

139

pouvons être pleinement humains. Mais les choses se passent-elles ainsi?

Dans l’œuvre de Nietzsche, la figure idéale est celle du «surhomme», de

l’*Übermensch,* l’être qui crée ses propres valeurs et qui n’a de comptes à

rendre qu’à lui-même. Mais Nietzsche, le créateur de cette philosophie,

mourut, non pas homme libre, mais prisonnier de son esprit en proie à

la folie. La philosophie de l’autonomie existentielle conduit à l’impasse,

pis que cela, à la catastrophe. Cela ne l’empêche pas d’être la philoso­

phie dominante de notre temps. Dieu nous limite, il faut donc le rejeter,

tel est le principe qu’on nous propose. Il faut donc chercher la réponse

aux questions non à partir des notions de bien et de mal révélées par

Dieu, mais à partir de l’individu, ou d’une majorité d’individus. Il

arrive, au demeurant, que la majorité d’un secteur de la population

s’oppose à la majorité d’autres secteurs.

Cette attitude de révolte n’a d’ailleurs pas commencé avec l’existen­

tialisme. Elle s’est manifestée il y a bien longtemps, lorsque Satan a

abordé la première femme, dans le jardin d’Eden, en lui posant la

question diabolique: «Dieu a-t-il vraiment dit?» et en insinuant que

s’ils désobéissaient aux ordres de Dieu, son mari et elle deviendraient

«comme des dieux, connaissant le bien et le mal». *Comme des dieux*

est l’expression-clef, car elle exprime l’accession à l’autonomie. Il y

avait là la tentation de chercher à remplacer Dieu pour ce qui est de

la souveraineté, ainsi que Satan avait lui-même tenté de le faire aupa­

ravant.

Le résultat promis par Satan a-t-il été atteint? Nullement. Il est bien

■. vrai que l’homme et la femme apprirent à distinguer le bien du mal,

, mais de façon perverse. Ils l’apprirent en faisant le mal. Mais ils

*■’l\** n’acquirent pas du même coup la liberté qu’ils désiraient. Au lieu d’elle,

ils acquirent l’esclavage du péché, dont seul le Seigneur Jésus-Christ,

dans son obéissance au Père, a pu les délivrer en même temps que nous.

L’autonomie de l’être humain a conduit à la crucifixion du Christ. «Les

rois de la terre se soulèvent, et les princes se liguent avec eux contre

l’Eternel et contre son oint, disant: Brisons leurs liens et délivrons-nous

de leurs chaînes ! >> (Ps. 2:2-3). La liberté véritable s’obtient par la cruci­

fixion *avec* le Christ, ainsi que le dit l’apôtre Paul: «J’ai été crucifié

avec Christ; et si je vis, ce n’est plus moi qui vis, c’est Christ qui vit en

moi ; si je vis maintenant dans la chair, je vis dans la foi au Fils de Dieu,

qui m’a aimé et qui s’est livré lui-même pour moi» (Gai. 2:20).

Il y a là un paradoxe évident, ainsi que l’ont montré Augustin,

140

Luther, Pascal, Edwards\*, et plusieurs autres. Quand les individus se

révoltent contre Dieu, ils n’accèdent pas à la liberté. Ils tombent dans

l’esclavage, parce que la révolte est le péché absolu, et que le péché est

un tyran. C’est au contraire lorsque les hommes et les femmes se sou­

mettent à Dieu et deviennent ses esclaves qu’ils deviennent véritable­

ment libres. Ils accèdent alors à la possibilité d’être pleinement les êtres

privilégiés, les êtres à part que Dieu a voulu qu’ils soient.

**Bénédictions de la souveraineté de Dieu**

Nous trouvons la vraie liberté lorsque nous acceptons la réalité des

choses (y compris la souveraineté légitime et effective de Dieu sur toute

sa création) et que nous laissons Dieu nous rendre semblables à ce qu’il

veut que nous soyons. La notion de souveraineté de Dieu, bien loin

d’être une offense à notre dignité, peut devenir pour nous la source de

grandes bénédictions. Nous allons en évoquer quelques-unes.

La première d’entre elles est que la prise de conscience de la souverai­

neté de Dieu ne peut manquer *^approfondir notre vénération du Dieu*

*vivant et véritable.* Si nous ne comprenons et n’aimons pas cette vérité

centrale, nous ne pouvons pas dire que nous connaissons réellement le

Dieu de l’Ancien et du Nouveau Testament. Que serait, en effet, un

Dieu dont la puissance serait constamment mise en échec par les desseins

des hommes et par ceux de Satan? Quelle sorte de Dieu serait celui dont

la souveraineté devrait constamment être limitée afin qu’on ne puisse

pas imaginer qu’il envahit la citadelle de notre «libre arbitre»? Qui

pourrait rendre un culte à une divinité à ce point mutilée et pitoyable?

Ainsi que le dit A. Pink : «Un prétendu dieu, dont la volonté serait com­

battue, dont les plans seraient déjoués, dont le dessein serait mis en

échec n’aurait aucun titre à la divinité: bien loin d’être digne d’adora­

tion, il ne mériterait que le mépris».3 Par contre, un Dieu qui gouverne

réellement son univers est un Dieu qu’on trouve de la joie à chercher, à

adorer, à obéir.

Tel est le Dieu dont Esaïe a eu la vision: «Je vis le Seigneur assis sur

un trône très élevé, et les pans de sa robe remplissaient le temple. Des

• Jonathan Edwards, philosophe et théologien américain, qui fut président de l’Uni-

versité de Princeton.

1. Pink, *The Attributes of God,* p. 28.

141

séraphins se tenaient au-dessus de lui ; ils avaient chacun six ailes : deux

dont ils se couvraient la face, deux dont ils se couvraient les pieds et

deux dont ils se servaient pour voler. Ils criaient l’un à l’autre, et

disaient: Saint, Saint, Saint est l’ÉTERNEL des armées! Toute la terre

est remplie de sa gloire» (Es. 6:1-3). Tel est le Dieu des Ecritures. C’est

la vision de ce Dieu, et non d’un dieu mineur, qui transforma le minis­

tère d’Esaïe.

Le second bienfait de la connaissance de Dieu dans sa souveraineté est

*d'apporter force et réconfort au milieu des épreuves, des tentations et de*

*l'affliction.* Les chrétiens comme les non-chrétiens sont exposés aux ten­

tations et aux afflictions. Mais la vraie question est de savoir comment

les accueillir. Il est clair que si, pour y faire face, nous n’avons pas la

claire certitude qu’elles sont soumises à Dieu qui, dans son dessein

d’amour, permet qu’elles nous atteignent, elles n’ont aucun sens et la vie

est un drame absurde. C’est d’ailleurs ce qu’affirment beaucoup d’exis­

tentialistes. Mais si Dieu règne et gouverne, de tels événements sont con­

nus de lui et ont une signification.

Il est certain que nous ne connaissons pas tous les desseins de Dieu.

Pour les connaître, il faudrait être Dieu. Pourtant nous pouvons en con­

naître une partie parce que Dieu nous les révèle. Par exemple, l’apôtre

Pierre, devenu vieux, écrit à des chrétiens qui ont traversé de grandes

épreuves pour leur rappeler que ce n’est pas encore la fin — que Jésus

reviendra et qu’en attendant, Dieu les fortifie et les purifie par leurs lut­

tes. «C’est là ce qui fait notre joie, quoique maintenant, puisqu’il le

faut, vous soyez attristés pour un peu de temps, par diverses épreuves,

afin que l’épreuve de votre foi, plus précieuse que l’or périssable (qui

cependant est éprouvé par le feu), ait pour résultat la louange, la gloire

et l’honneur, lorsque Jésus-Christ apparaîtra» (I Pierre 1:6-7). De

même aussi, Paul écrit à ceux de Thessalonique qui ont perdu des êtres

chers pour leur rappeler que le Seigneur Jésus-Christ reviendra et qu’à

ce moment il réunira ceux qui seront alors en vie avec ceux qu’ils ont

aimés. Il dit en conclusion: «Consolez-vous donc les uns les autres par

ces paroles» (I Thess. 4:18).

En troisième lieu, la pleine connaissance de la souveraineté de Dieu

*procurera joie et encouragement pour Pévangélisation.* Comment évan­

géliser sans cette assurance? Comment pourrait-on décider de porter un

message qui est, de toute évidence, si dépourvu d’attrait pour l’homme

naturel, avec le moindre espoir de le lui faire accepter si Dieu n’avait

142

pas le pouvoir de saisir des pécheurs rebelles et de les amener, en dépit

de leurs penchants contraires, à la foi en Jésus-Christ? Si Dieu n’a pas le

pouvoir de le faire, un homme sain d’esprit peut-il espérer le faire lui-

même? Il faudrait qu’il sous-estime les obstacles, ou qu’il surestime ses

forces de façon ridicule. Mais si Dieu est souverain en ceci comme en

toute autre chose — si Dieu appelle qui il lui plaît et si son appel a force

efficace — nous pouvons faire preuve de hardiesse dans l’évangélisa­

tion, sachant que Dieu, par pure grâce, peut nous utiliser comme des

instruments de sa bénédiction. En fait, nous savons qu’il se servira de

nous, car c’est par le témoignage des hommes qu’il veut amener d’autres

hommes à lui.

En dernier lieu enfin, la reconnaissance de la souveraineté de Dieu

*nous procurera un sentiment profond de sécurité.* Si nous regardons en

nous-mêmes, nous n’y trouvons que l’insécurité. La convoitise de la

chair, la convoitise des yeux et l’orgueil de la vie sont plus forts que

nous. Mais lorsque nous regardons à la force de Dieu, nous pouvons

être confiants. Ecoutons l’apôtre Paul :

*Que dirons-nous donc à l'égard de ces choses? Si Dieu est pour*

*nous, qui sera contre nous?... Qui nous séparera de l'amour de*

*Christ ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la*

*faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée?... Mais, dans toutes ces cho­*

*ses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car*

*j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les domina­*

*tions, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni*

*la hauteur ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous*

*séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur*

(Rom. 8:31, 35, 37-39).

Comment Paul peut-il affirmer ces choses? Uniquement parce qu’il a

connu pleinement le Dieu souverain. Connaître le vrai Dieu donne une

pleine sécurité même dans des temps où rien n’est sûr.

**Dieu le peut**

Du début à la fin, la Bible est pleine d’affirmations concernant ce que

Dieu peut faire — et fera — pour ceux qui font partie de son peuple. On

143

trouvera ci-après sept versets qui, mis ensemble, contiennent presque

toutes les doctrines fondamentales du christianisme.

1. Hébreux 7:25, en un sens, résume tout l’ensemble. Ce verset nous

dit que Jésus-Christ «peut sauver parfaitement ceux qui s’approchent

de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur».

Melville Trotter, un évangéliste d’autrefois, que Dieu avait arraché à

une vie ruinée par l’alcoolisme, disait que ce verset était le sien, car il

exprimait le pouvoir qu’a Dieu de sauver un homme, de le conduire «de

la défaite jusqu’au faîte». Son histoire est aussi la nôtre. Le verset

résume le passé, le présent et l’avenir du salut.

1. Dans II Timothée 1:12, Paul écrit: «Je sais en qui j’ai cru, et je

suis persuadé qu’il a la puissance de garder mon dépôt jusqu’à ce jour-

là. » La métaphore est ici celle de la banque, et le verset veut dire littéra­

lement: «Dieu a le pouvoir de préserver tout ce que je possède spirituel­

lement. » Il ne nous décevra pas.

1. Il y a encore ce que dit II Corinthiens 9:8: «Dieu peut nous com­

bler de toutes sortes de grâces, afin que, possédant toujours en toutes

choses de quoi satisfaire à tous vos besoins, vous ayez encore en abon­

dance pour toute bonne œuvre. » Certains chrétiens pensent que le salut

accordé par Dieu à un homme ou à une femme n’est valable que pour

l’avenir. Il y a là, si l’on peut dire, une croyance naïve à «notre miel

dans le ciel». Pas du tout. La Bible nous dit que la grâce de Dieu est

avec nous ici-bas pour nous aider maintenant dans toutes les œuvres

bonnes. C’est dans la vie présente que la pleine suffisance de la grâce

doit abonder en nous.

1. 11 nous est dit également que Dieu peut nous aider à l’heure de la

tentation. La Bible dit de Jésus: «Ayant été tenté lui-même dans ce qu’il

a souffert, il peut secourir ceux qui sont tentés» (Héb. 2:18). C’est dans

l’Ecriture que l’on trouve le meilleur commentaire de ce verset : elle nous

dit que, bien que la tentation soit le lot de tous les hommes, Dieu ne per­

met pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces, et qu’en outre, il a

préparé pour nous le moyen d’en sortir dès avant que nous soyons tentés

(cf. I Cor. 10:13).

1. Ephésiens 3:20 nous dit que Dieu peut nous aider spirituellement.

Cette affirmation prend la forme d’une bénédiction : « Or, à celui qui peut

faire, par la puissance qui agit en nous, infiniment au-delà de tout ce que

nous demandons ou pensons, à lui soit la gloire dans l’Eglise et en Jésus-

Christ, dans toutes les générations, aux siècles des siècles ! Amen ! »

144

1. Le pouvoir qu’a Dieu de nous sauver s’étend jusqu’à nos corps. Le

Seigneur Jésus-Christ «transformera le corps de notre humiliation, en le

rendant semblable au corps de sa gloire, par le pouvoir qu’il a de s’assu­

jettir toutes choses» (Phil. 3:21).

1. Enfin, dans deux versets qui contiennent également une grande

bénédiction, Jude dit ceci: «Or, à celui qui peut vous préserver de toute

chute et vous faire paraître devant sa gloire irrépréhensibles et dans

l’allégresse, à Dieu seul, notre Sauveur, par Jésus-Christ notre Seigneur,

soient gloire, majesté, force et puissance, dès avant tous les temps, et

maintenant, et dans tous les siècles! Amen! (Jude 24:25).

Mis ensemble, ces versets nous déclarent que Dieu est capable de nous

sauver pour cette vie et pour l’éternité, de nous garder du péché et de la

tentation, de nous faire accéder aux vraies richesses de la vie humaine, et

de nous faire connaître la plénitude. Est-ce bien là la vérité? Sans aucun

doute — mais pour une unique raison. Ces choses sont vraies parce

qu’elles constituent le dessein éternel et immuable du Dieu qui règne

souverainement.

145

1. **SAINT, SAINT, SAINT**

«Dans l’optique de la révélation, la première vérité que l’on doit

énoncer au sujet de Dieu est sa souveraineté. Mais ce premier point est

étroitement lié à un second — si étroitement en fait que l’on peut se

demander si le second n’eût pas dû avoir la première place: Dieu est le

Saint».1

Ces paroles du célèbre théologien suisse Emil Brunner soulignent

l’importance de la sainteté de Dieu. La Bible confirme ce que dit Brun­

ner puisqu’elle utilise l’adjectif *saint* plus qu’aucun autre pour qualifier

le nom de Dieu. Nous n’y trouvons pas d’expression comme «Son nom

puissant», «Son nom sage» ou «Son nom aimant». Mais «Son Saint

nom» nous y est souvent rappelé. Nous y lisons aussi que Dieu seul est

Saint. «Qui ne craindrait, Seigneur, et ne glorifierait ton nom? Car seul

tu es Saint» (Apoc. 15:4). Il est dit de Dieu que sa gloire resplendit dans

sa sainteté. «Qui est comme toi parmi les dieux, ô Eternel? Qui est

comme toi magnifique en sainteté, digne de louanges opérant des pro­

diges?» (Ex. 15:11). La sainteté de Dieu est célébrée sans cesse par les

séraphins qui sont devant son trône. Esaïe les a entendus chanter:

«Saint, Saint, Saint est l’Eternel des années ! toute la terre est pleine de

sa gloire!» (Es. 6:3). L’apôtre Jean a entendu les séraphins proclamer:

«Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, qui était, qui

est et qui vient» (Apoc. 4:8). Le peuple de Dieu est invité à se joindre à

1 Emil Brunner, *The Christian Doctrine of God: Dogmatics,* vol. 1, trans. Olive Wyon

(Philadelphia: Westminster, 1950), p. 157.

146

ces louanges: «Chantez à l’Eternel, vous qui l’aimez, célébrez par vos

louanges sa sainteté!» (Ps. 30:5). C’est à cause de la primauté de cet

attribut que l’Eglise chrétienne fait sienne la prière du Seigneur: «Que

ton nom soit sanctifié» (Mat. 6:9).

**Sur un tout autre plan**

Dire que la sainteté est un attribut essentiel de Dieu n’est pas dire que

nous le comprenons. En fait, de tous les attributs de Dieu, c’est celui qui

prête le plus à erreur.

Une de ces erreurs est d’imaginer la sainteté de Dieu sous des

aspects largement humains. On se figure que la sainteté ou la justice

sont des choses que l’on peut, dans une certaine mesure, affecter

d’une note. Ainsi, lorsque nous regardons autour de nous, nous

voyons des hommes et des femmes qui se situent au bas de l’échelle,

des criminels, des êtres pervers, etc. Si la perfection de la justice est

notée dix, des êtres de cette catégorie obtiendront à peine un.

Au-dessus d’eux nous trouvons les individus moyens de notre société.

Eux obtiendront des notes comprises entre trois et cinq. Au-dessus,

nous trouverons les gens de très haute valeur, magistrats, philanthro­

pes et autres autorités morales, ceux-là vaudront bien entre six et huit

— mais pas dix, bien sûr, car même eux ne sont pas des perfections.

Au-delà, si l’on montait jusqu’à dix (ou plus loin, si cela était possi­

ble), on arriverait à la vertu de Dieu.

La plupart des gens raisonnent un peu de cette manière lorsqu’ils pen­

sent à la sainteté de Dieu — si tant est qu’ils y pensent. Elle n’est que la

perfection de la vertu que l’on peut trouver dans les hommes. Mais selon

la Bible, la sainteté de Dieu ne peut absolument pas se ranger dans la

même catégorie que la vertu des hommes.

Nous pouvons discerner la vérité du concept biblique de sainteté en

étudiant des textes comme celui de Romains 10:3, dans lequel l’apôtre

Paul parle de deux sortes de justice. Il dit, parlant de l’Israël de son

temps: «Ne connaissant pas la justice de Dieu, et cherchant à établir

leur propre justice, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu». Ce

verset fait très clairement la différence entre la justice de Dieu et notre

justice. Si même donc nous réunissions toute la justice dont les hommes

sont capables et si nous l’entassions jusqu’à former une grande mon-

147

tagne, toute cette justice humaine ne commencerait pas à approcher de

la justice de Dieu; sa justice est sur un tout autre plan.

Que voulons-nous dire quand nous parlons de la sainteté de Dieu? La

réponse à cette question ne saurait être formulée en partant de la

morale. La morale est impliquée, ainsi que nous le verrons. Mais dans

son sens premier, son sens le plus fondamental, la *sainteté* n’est nulle­

ment un concept éthique. Le mot *saint* désigne ce qui appartient à la

nature même de Dieu et qui, par conséquent, le distingue de tout le

reste. C’est ce qui sépare Dieu de sa création. Le mot se rapporte à la

transcendance de Dieu.

Le sens fondamental du mot *saint* se retrouve dans le sens du mot

*sanctifier,* qui lui est extrêmement proche. Au sens biblique du terme,

un saint n’est pas une personne qui s’est hissée à un certain niveau de

vertu (ainsi que le pensent la plupart des gens), mais quelqu’un qui a été

«mis à part» par Dieu. Les saints, ce sont «ceux qui ont été appelés» et

qui composent l’Eglise de Dieu. La même idée est présente lorsque, dans

des textes comme ceux d’Exode 40, la Bible parle de la sanctification de

certains objets. Dans ce texte, Moïse reçoit l’ordre de sanctifier l’autel et

la cuve qui sont au milieu du tabernacle. Le chapitre ne se réfère pas à

un changement de la nature intrinsèque des pierres ; la justice ne leur est

pas conférée. Il est simplement dit qu’elles doivent être mises à part

pour un usage particulier. Dans sa prière, Jésus dit: «Je me sanctifie

moi-même pour eux, afin qu’eux aussi soient sanctifiés par la vérité»

(Jean 17:19). Ce verset ne signifie pas que Jésus ajoute à sa justice — car

il est déjà pleinement juste. Il signifie que Jésus se met à part en vue

d’une tâche particulière, celle qui consiste à apporter le salut à tous les

hommes par sa mort.

La sainteté est donc la caractéristique de Dieu qui le met à part de sa

création. En ceci elle implique au moins quatre éléments.

Le premier est *la majesté.* La majesté, c’est la dignité, l’autorité de la

puissance souveraine, la grandeur suprême. C’est le caractère propre des

rois et c’est, bien sûr, éminemment l’attribut de Celui qui est Roi absolu

de toutes choses. La majesté, c’est l’élément dominant des visions de

Dieu dans sa gloire que l’on trouve à la fois dans l’Ancien Testament et

dans le Nouveau. La majesté est l’élément qui unit les deux idées de

sainteté et de souveraineté.

Une seconde composante de l’idée de sainteté est *la volonté,* la

volonté d’une personne. Sans elle, l’idée de sainteté serait abstraite,

148

impersonnelle et statique, au lieu d’être concrète, personnelle et active.

Si maintenant on nous demande à quel objet s’applique d’abord la

volonté de Dieu, nous répondrons que c’est à la proclamation de son

être comme le «Tout Autre», dont la gloire ne saurait être ternie par

l’arrogance ou la révolte perverse des hommes. Par cet élément de

volonté, l’idée de sainteté s’apparente de très près à la «jalousie» de

Dieu, qui répugne tellement à l’homme moderne.

«Moi, l’Eternel ton Dieu, je suis un Dieu jaloux» (Ex. 20:5). Bien *’f*

comprise, l’idée de jalousie est au centre de toute conception véritable

de Dieu. Elle est, ainsi que le montre Brunner, analogue à une jalousie j ,

légitime dans le mariage. Une personne mariée ne doit pas permettre à j’:'/

une tierce personne de pénétrer dans la relation intime du couple. De //

même, Dieu rejette toute atteinte à ses droits exclusifs comme Seigneur

de sa création. « La sainteté de Dieu ne consiste donc pas uniquement en *J*

une absolue différence de nature: elle est une différenciation active de

soi, l’énergie de volonté par laquelle Dieu affirme et soutient le fait qu’il

est Tout Autre que tout ce qui lui est étranger. L’absolu de cette diffé­

rence devient l’absolu de sa sainte volonté, qui est suprême et unique par

nature».2 ’

En d’autres termes, la sainteté de Dieu signifie que Dieu n’est pas

indifférent à la façon dont les hommes le considèrent. Il ne poursuit pas

son chemin solitaire, indifférent au fait qu’ils le rejettent. Au contraire,

sa volonté et son action visent à faire reconnaître sa gloire. Il faut

qu’elle soit reconnue maintenant, par chacun, ou alors elle se fera

reconnaître par chacun au Jour du jugement.

Un troisième élément contenu dans l’idée de sainteté est la *colère* de

Dieu. La colère est une composante essentielle de la sainteté de Dieu, mais il

faut nous garder de la comparer à une réaction passionnelle, tout humaine,

de l’ordre de celles qu’évoque normalement le mot colère. La colère de

Dieu est aux antipodes d’une passion humaine. C’est l’attitude nécessaire, |\* ’r !

spécifique, du Dieu saint en face de ce qui s’oppose à lui. Elle signifie qu’il V.

prend sa nature divine au sérieux, tellement au sérieux qu’il ne permet à

aucune créature, à aucun être quel qu’il soit d’aspirer à le remplacer.

Quand Satan tenta de le faire, il fut frappé par le jugement de Dieu üuge-

ment auquel il demeure exposé). Quand des hommes refusent d’occuper la

place que Dieu leur a assignée, ils appellent sur eux le jugement.

2 Brunner, p. 160.

149

Un dernier élément contenu dans l’idée de sainteté a déjà été men­

tionné. Il s’agit de *la justice.* La justice est impliquée dans la sainteté,

non parce que c’est le concept le plus utile à l’intelligence de la notion de

sainteté, mais parce que lorsqu’on fait intervenir la volonté de Dieu,

comme nous l’avons fait, on voit nécessairement aussitôt que la volonté

de Dieu est la justice, ou la sainteté au sens éthique du terme. En

d’autres termes, lorsque nous posons la question «Qu’est-ce qui est

bien? Qu’est-ce qui est moral? » nous répondons, non en faisant appel à

un idéal moral indépendant, comme s’il pouvait y avoir en dehors de

Dieu un modèle idéal de quoi que ce soit, mais bien en nous référant à la

volonté et à la nature de Dieu même. Ce qui est juste, c’est ce que Dieu

est et ce qu’il nous révèle.

La nature de Dieu est le fondement essentiel de toute morale authenti­

que et durable. Pour cette raison, là où Dieu n’est pas reconnu, la mora­

lité (en dépit de tous les discours qu’on peut faire sur elle) décline,

comme on la voit décliner aujourd’hui dans la civilisation occidentale.

C’est la volonté d’obéir à Dieu qui, en dernier ressort, rend possible un

comportement moral normal.

**Le tabernacle**

Nous trouvons une représentation sensible de la sainteté de Dieu dans

les lois édictées pour la construction du tabernacle. D’une certaine

manière, le tabernacle avait pour fonction de manifester l’immanence

de Dieu, de rendre sensible cette vérité que Dieu est toujours présent

parmi son peuple. Mais, en même temps, il enseignait que Dieu est

séparé de son peuple à cause de sa sainteté et du péché du peuple, et que,

par conséquent, on ne peut l’approcher que de la manière qu’il prescrit.

Il ne faut pas s’imaginer que le peuple juif comprenait mieux la sain­

teté de Dieu que nous ne sommes naturellement enclins à le faire. Ce

n’était nullement le cas. Il avait besoin, sur ce point, de l’enseignement

de Dieu. Ce que signifiait le tabernacle c’est qu’un homme pécheur ne

pouvait pas s’introduire n’importe comment dans la présence du Très-

Saint. Il était admis que Dieu habitait symboliquement dans la pièce la

plus retirée du tabernacle, connue sous le nom de «Saint des Saints».

On ne pouvait pas y pénétrer. Un Grec pouvait entrer dans n’importe

quel temple de la Grèce et prier devant la statue du dieu ou de la déesse.

150

Un Romain pouvait entrer dans tous les temples de Rome. Mais un Juif

ne pouvait pas entrer dans le Saint des Saints. En fait, une seule per­

sonne était autorisée à y pénétrer: c’était le grand prêtre d’Israël; et

même lui ne pouvait y entrer qu’une fois par an, et seulement après

avoir offert des sacrifices pour le peuple et pour lui-même dans le parvis

extérieur. Le Saint des Saints (la pièce intérieure du tabernacle) était

séparé du Lieu Saint (la première pièce) par un voile épais.

Et ce n’était pas tout. De même qu’il y avait un voile entre le Lieu

Saint et le Saint des Saints pour séparer ces deux pièces à l’intérieur du

tabernacle, de même, il y avait un autre voile épais pour séparer le Lieu

Saint du parvis. Un troisième voile fermait, en outre, la porte du parvis,

le séparant du camp des Israélites qui l’entourait.

Le mot voile contient d’abord l’idée de séparer, à laquelle s’ajouta

ensuite celle de cacher. La signification des voiles est donc que Dieu, bien

qu’il ait choisi de demeurer avec son peuple, était néanmoins séparé de lui,

ou qu’il lui était caché à cause de sa sainteté et du péché du peuple. La com­

munion avec Dieu ne pouvait avoir lieu que dans le Saint des Saints. Mais,

pour y entrer, il fallait franchir trois voiles successifs, dont chacun renfor­

çait le sentiment de l’abîme existant entre Dieu et l’humanité: d’abord le

voile qui séparait le camp du parvis, ensuite celui qui fermait l’entrée du

Lieu Saint, enfin le voile qui séparait le Lieu Saint du Saint des Saints. De

même, pour pénétrer dans le Saint des Saints, le grand prêtre devait offrir

un sacrifice sur l’autel de bronze du parvis et, enfin, traverser le Lieu Saint

à la lumière du chandelier d’or à sept branches et franchir le nuage de

l’encens qui brûlait en permanence sur l’autel de cette pièce.

Au cas où un homme ou une femme aurait franchi ces barrières, il aurait

été immédiatement consumé, comme ce fut le cas pour le petit nombre de

ceux qui s’y risquèrent. La colère de Dieu s’enflammait à l’encontre du

péché commis par celui qui menaçait ainsi de porter atteinte à la sainteté

de Dieu. C’est dans la mesure où nous reconnaissons cette sainteté de Dieu

que nous pouvons commencer à comprendre le péché des hommes et la

nécessité de la mort expiatoire du Christ sur la croix.

**Le traumatisme permanent**

La sainteté de Dieu, voilà encore un attribut qui détourne les hommes

de Dieu. Ils la perçoivent comme une menace. Nous avons déjà montré

151

que la souveraineté de Dieu gêne les hommes et les femmes parce qu’elle

menace la souveraineté qu’ils désirent pour eux-mêmes. Ils trouvent

indésirable un Dieu souverain. La même réaction négative est encore

plus évidente lorsqu’il s’agit de la sainteté de Dieu.

Précieuse à cet égard est l’analyse attentive qui a été faite de la sain­

teté par le théologien allemand Rudolf Otto. Dans son livre intitulé en

allemand *Das Heilige* et en anglais *The Idea of the Holy,* Otto s’efforce

de définir la nature spécifique, irrationnelle ou surrationnelle de l’expé­

rience religieuse dans une perspective phénoménologique. Cet élément

surrationnel est appelé par lui «le numinal», ou «le sacré». Il y a une

différence considérable entre le numinal ou le sacré (concept abstrait)

dans les religions non chrétiennes et le Saint (être personnel) que l’on

trouve dans le judaïsme et le christianisme. Mais sous cette réserve,

l’analyse est intéressante parce qu’elle montre que les hommes perçoi­

vent le vrai Dieu comme une menace.

Dans son analyse, Otto distingue trois éléments dans le sacré. Le pre­

mier est *le terrifiant* qui, pour lui, désigne «ce qui nous pénètre d’une

crainte mystérieuse et profonde». Le sens est ici tout différent des usa­

ges courants des mots «terrible» ou «terrifier». Le terrifiant de ce qui

est saint est ce qui nous saisit au point de susciter au cœur du fidèle la

crainte et le tremblement. Le second élément retenu par Otto est *la sub­*

*jugation.* Une puissance suprême et majestueuse produit inévitablement

chez le fidèle le sentiment de son impuissance et de son néant. Le dernier

élément retenu est *l'énergie,* mot par lequel Otto désigne l’élément dyna­

mique que comporte la rencontre avec le sacré.

Le point important dans cette analyse est que la rencontre avec le

sacré est ressentie comme la menace suprême. Le fidèle est attiré par la

sainteté, mais, en même temps, elle le terrifie. L’énergie redoutable,

irrésistible de ce qui est saint menace de le détruire.

Il convient de remarquer qu’on trouve le même phénomène dans la

Bible, avec cette différence qu’elle en fournit une explication, ce que ne

font pas les non-chrétiens. L’histoire de Job en est un exemple. Job a été

dépouillé de ses biens, de sa famille, de sa santé. Quand ses amis tentent

de le convaincre que son malheur est dû à un péché, connu ou caché,

Job se défend vigoureusement contre leurs accusations. Il a raison de le

faire, car c’est en tant que juste qu’il est affligé. «As-tu remarqué mon

serviteur Job? Il n’y a personne comme lui sur la terre; c’est un homme

intègre et droit, craignant Dieu et se détournant du mal» (Job 1:8).

152

Visiblement, si un homme pouvait subsister devant la sainteté de Dieu,

ce serait Job. Pourtant, à la fin du livre, lorsque Dieu lui a présenté une

série de questions et d’affirmations destinées à donner à son serviteur

souffrant une idée de sa grandeur véritable, Job est accablé, presque

sans voix. Il répond à Dieu: «Voici, je suis trop peu de chose; que te

répondrai-je?... C’est pourquoi je me condamne et je me repens sur la

poussière et sur la cendre» (Job 39:37).

Nous trouvons la même attitude chez Esaïe, lorsqu’il a une vision du

Seigneur «assis sur un trône très élevé». Il entend les louanges des séra­

phins. Mais, bien loin d’éprouver de la satisfaction ou de la fierté

d’avoir eu le privilège d’une telle vision, Esaïe est bouleversé. Il s’écrie:

«Malheur à moi! Je suis perdu, car je suis un homme dont les lèvres

sont impures, et mes yeux ont vu le Roi, l’Eternel des armées»

(Es. 6:5). Esaïe se voit perdu, anéanti. Ce n’est que lorsqu’un charbon

ardent pris sur l’autel a été appliqué à ses lèvres pour les purifier qu’il est

en état de se redresser et de répondre affirmativement à l’appel que Dieu

lui adresse pour son service.

Habacuc, lui aussi, a une vision de Dieu. Il vient de s’affliger de

l’impiété du monde qui l’entoure et il a été troublé en voyant le méchant

triompher du juste. Le prophète se met alors à son poste sur la tour et

attend la réponse de Dieu. Quand Dieu répond, Habacuc est paralysé

par la peur: «J’ai entendu, et mes entrailles se sont émues. A cette voix,

mes lèvres frémissent, mes os se consument et mes genoux chancellent »

(Hab. 3:16). Tout prophète qu’il était, Habacuc était anéanti par ce

face-à-face.

De même encore, bien que dans la personne de Jésus-Christ la gloire

de Dieu ait été voilée, il arrivait de temps en temps aux disciples du

Christ de percevoir quelque chose de sa vraie nature et d’avoir une réac­

tion analogue. C’est ainsi que Pierre, après avoir discerné la gloire de

Dieu dans le prodige de la pêche miraculeuse opéré par Jésus en Galilée,

s’écrie: «Seigneur, retire-toi de moi, parce que je suis un homme

pécheur» (Luc 5:8).

Lorsqu’il eut, à son tour, une révélation de la gloire du Christ, l’apô­

tre Jean, en voyant le Seigneur ressuscité debout au milieu des sept

chandeliers, «tomba à ses pieds, comme mort» et ne se releva qu’après

que le Seigneur l’ait touché et lui ait donné mission d’écrire le livre de

l’Apocalypse. Jean ne fut capable de se tenir debout devant le Seigneur

qu’après être passé par une sorte de résurrection.

153

Nous voyons ce que cela signifie de se trouver face à face avec le

Saint. C’est un événement profondément redoutable, car la sainteté de

Dieu ne peut coexister avec le pécheur en un même lieu. Il faut ou que

Dieu détruise le pécheur, ou qu’il le purifie de son péché. Et si cela est

vrai des êtres d’exception que Dieu a choisis pour être ses prophètes et

qu’il appelle même justes, combien cela n’est-il pas plus vrai de ceux qui

sont les adversaires de Dieu? Pour eux, la rencontre est absolument

accablante. Ils réagissent en résistant, ou en essayant d’éluder, ou en

s’enfuyant loin de Dieu. Tozer dit à ce sujet: «La blessure morale que

nous nous infligeons en nous arrachant à la volonté souveraine de Dieu

*fl! IJ* nous laisse un traumatisme permanent qui affecte la totalité de notre

Ju\* personne».3 Il a raison. C’est pour cela que les hommes refusent de se

tourner vers Dieu et que ce qui devrait être leur joie leur est en horreur.

**Un peuple saint**

Qu’allons-nous donc faire, pécheurs que nous sommes, en présence

du Dieu saint? Allons-nous passer notre chemin? Nous évertuer à bien

agir? Tourner le dos à sa sainteté? Si Dieu n’avait pas choisi d’interve­

nir pour nous tirer de notre désarroi, nous n’aurions pas d’autre choix.

Mais la richesse et la gloire du christianisme est précisément la procla­

mation du fait que Dieu est intervenu. Il a accompli ce qui était néces­

saire. Il nous a ouvert un chemin jusqu’à lui par le Seigneur Jésus-

Christ. Ainsi le pécheur, accédant à la sainteté, a acquis le privilège de

demeurer avec lui.

Reprenons l’illustration fournie par le tabernacle du désert. Le taber­

nacle avait pour fonction de rendre sensible l’abîme qui séparait Dieu

dans sa sainteté des hommes dans leur péché. Mais il montrait aussi par

quel chemin cet abîme pouvait être franchi. Au temps de l’ancienne

Alliance, c’était un chemin symbolique: dans le sacrifice des animaux,

le péché du peuple était symboliquement transféré sur des victimes inno­

centes qui mouraient ensuite à la place des fidèles. C’est pour cette rai­

son que le grand prêtre devait offrir un sacrifice, d’abord pour lui,

ensuite pour le peuple, avant de pouvoir pénétrer dans le Saint des

Saints le jour du grand Pardon. Mais, s’il est vrai que cet acte symbo­

3Tozer, p. 110.

154

lique était frappant et chargé de sens, ce n’était pas la mort des ani­

maux, quel qu’en fût le nombre, qui, en fait, effaçait le péché. L’abso­

lution unique et véritable était celle qui devait être obtenue pour les

hommes par le Seigneur Jésus-Christ, qui, Agneau de Dieu sans tache,

est mort à la place des pécheurs. Ce n’étaient d’ailleurs pas seulement les

sacrifices qui préfiguraient son œuvre. C’était tout ce que renfermait le

tabernacle: l’autel, la cuve, les chandeliers, l’encens, les pains de propo­

sition placés dans le Lieu Saint, et tout le reste. En d’autres termes, il est

Celui par qui nous sommes lavés de nos péchés, il est la lumière du

monde, il est le pain de vie, il est la substance même de la prière de la foi,

en même temps que le sacrifice pleinement suffisant offert une fois pour

toutes pour la rémission de nos péchés.

Le Christ est vraiment suffisant. Au moment où il prit sur lui notre

péché et fut ainsi, à notre place, séparé de la présence du Père, Dieu

déchira en deux, du haut en bas, le voile du temple, montrant ainsi que

le chemin qui conduit en sa présence, le chemin du Saint des Saints, est

désormais ouvert à tous ceux qui veulent venir à lui, conformément à sa

volonté, par le chemin de la foi en Christ. A ceux qui veulent venir, Dieu

confère alors une part de sa sainteté, de deux manières. Nous ne serons

jamais saints au sens du «Tout Autre» comme lui. Mais nous sommes,

pour commencer, séparés du monde, unis à lui en Jésus-Christ et, en ce

sens, saints et consacrés à lui, puis, par là même, rendus justes dans la

pratique de notre vie, toujours davantage, à mesure que sa nature trans­

forme notre être.

Pour ceux qui accèdent à la connaissance du Saint, plusieurs consé­

quences se font jour. En premier lieu, ils apprennent à haïr le péché. La

haine du péché ne nous est pas naturelle. En fait, c’est le contraire qui

est vrai. Nous aimons le péché et nous répugnons à nous en séparer.

Mais il nous faut apprendre à haïr le péché, sinon nous apprendrons à

haïr Dieu qui exige une vie sainte de ceux qui suivent le Christ. La vie

terrestre du Seigneur Jésus-Christ fut un temps de grande tension parmi

les hommes. Les uns, voyant sa sainteté, se mirent à haïr le péché et

devinrent ses disciples. Les autres le virent, se mirent à le haïr et, pour

finir, le clouèrent sur la croix.

En second lieu, ceux qui ont accédé à la connaissance du Très Saint

par la foi au Seigneur Jésus-Christ apprendront à aimer ce qui est droit

et à le rechercher. De tels hommes ont souvent besoin d’être exhortés.

L’apôtre Pierre écrivait en ces termes à ceux qui vivaient en son temps:

155

« Mais puisque celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints

dans toute votre conduite, selon qu’il est écrit: vous serez saints car je

suis saint» (1 Pierre 1:15-16). Le texte ne dit pas: «Soyez saints *comme*

je suis saint. » Aucun d’entre nous n’en est capable. Nous ne pouvons

pas être saints au sens où Dieu est saint. Mais nous pouvons être saints si

nous marchons avec droiture devant Dieu.

En troisième lieu, il nous faut regarder vers le jour où Dieu se fera

connaître dans sa sainteté à tout homme et à toute femme et nous

réjouir dans l’attente de ce jour. Si nous n’étions pas venus à Dieu par la

foi en Christ, ce jour serait un jour d’épouvante: celui de la révélation

de notre péché, celui de notre jugement. Pour nous qui avons trouvé

Dieu, par contre, ce jour verra l’achèvement de notre salut, car nous

deviendrons semblables à Jésus. Nous serons semblables à lui, par la

sainteté comme en toute autre chose, «parce que nous le verrons tel

qu’il est» (I Jean 3:2).

156

1. **LE DIEU DE TOUTE SCIENCE**

La qualité par excellence de la connaissance qui est en Dieu est son

caractère total, sa perfection; c’est, en termes théologiques, *Vomni­*

*science* de Dieu. Cette omniscience ne comporte pas seulement la con­

naissance qu’il a de nous, mais aussi sa connaissance de la nature, du

passé, du présent et de l’avenir. Elle inclut tout ce que nous pouvons

imaginer, et bien davantage. C’est une connaissance que Dieu a tou­

jours possédée et qu’il possédera toujours. Dieu n’a pas besoin

d’apprendre. En fait, pour avoir une idée adéquate de sa connnaissance,

il faut dire que Dieu n’a jamais appris et qu’il ne peut apprendre, car il

sait déjà, il a toujours su toute chose.

L’omniscience de Dieu est clairement exprimée dans les questions

qu’Esaïe adresse à une nation rebelle : «Qui a sondé l’esprit de l’Eternel,

et qui l’a éclairé de ses conseils? Avec qui a-t-il délibéré pour en recevoir

de l’instruction? Qui lui a appris le sentier de la justice? Qui lui a ensei­

gné la sagesse, et fait connaître le chemin de l’intelligence?»

(Es. 40:13-14). Evidemment la réponse est: personne. Dieu est infini­

ment au-dessus de sa création par la connaissance et l’intelligence.

Ecoutons encore Dieu parler à Job du milieu de la tempête: «Qui est

celui qui obscurcit mes desseins par des discours sans intelligence? Ceins

tes reins comme un vaillant homme: je t’interrogerai et tu m’instruiras.

Où étais-tu quand je fondais la terre? Dis-le si tu as de l’intelligence.

Qui en a fixé les dimensions, le sais-tu? Ou qui a étendu sur elle le cor­

deau? Sur quoi ses bases sont-elles appuyées? Ou qui en a posé la pierre

angulaire, alors que les étoiles du matin éclataient en chants d’allé-

157

gresse, et que tous les fils de Dieu poussaient des cris de joie?» (Job

38:2-7). Une fois de plus, la réponse est qu’auprès de la connaissance de

Dieu, celle des hommes est presque égale à zéro.

La connaissance de Dieu va jusqu’à la connaissance la plus intime de

l’individu: «Je connais leurs œuvres et leurs pensées», disait Dieu à

Esaïe au sujet du peuple juif (Es. 66:18). Et David s’écriait: «Eternel, tu

me sondes et tu me connais ! Tu sais quand je m’assieds et quand je me

lève; tu pénètres de loin ma pensée. Tu sais quand je marche et quand je

me couche, et tu pénètres toutes mes voies. Car la parole n’est pas sur

ma langue que déjà, ô Eternel, tu la connais entièrement» (Ps. 139:1-4).

L’auteur de l’épître aux Hébreux écrit: «Nulle créature n’est cachée

devant lui, mais tout est à découvert aux yeux de celui à qui nous devons

rendre compte» (Héb. 4:13).

11 est impossible d’exprimer toutes les caractéristiques de la connais­

sance de Dieu. Comme Thomas Watson l’a signalé, il y a bien long­

temps, la connaissance de Dieu est *primordiale,* car elle est le modèle et

la source à laquelle toutes les autres ne font qu’emprunter; sa connais­

sance est *pure,* car elle n’est contaminée ni par son objet ni par le péché ;

sa connaissance est *facile,* car rien ne vient l’entraver; elle est *infaillible,*

elle est *instantanée,* et elle retient tout. Dieu est parfait dans sa connais­

sance.

**La misère d’être vu**

On pourrait penser que l’omniscience de Dieu doit être rassurante

pour l’homme naturel, car le fait de croire qu’il existe une connaissance

parfaite devrait (même si nous ne la possédons pas) rendre le monde

moins menaçant. Mais, en fait, c’est le contraire qui est vrai, car recon­

naître qu’il existe un Dieu qui sait tout à propos de tout, c’est aussi

reconnaître que ce Dieu nous connaît. Comme il y a en nous des choses

que nous souhaitons garder secrètes, nous les cachons non seulement

aux autres mais aussi, autant qu’il est possible, à nous-mêmes. L’exis­

tence d’un Dieu qui nous connaît totalement ne peut que nous gêner.

Arthur Pink note que la pensée de l’omniscience divine «nous cause

un malaise».1 Tozer écrit: «Dans l’omniscience divine, nous voyons

1 Pink, *The Attributes of God,* p. 13.

158

s’opposer la terreur et la fascination qu’inspire la Divinité. Le fait que

Dieu connaît chacun jusqu’en sa moelle peut être une cause de tremble­

ment pour celui qui a quelque chose à cacher — quelque péché invétéré,

quelque crime secret contre les hommes ou contre Dieu».2 3 Ici, Tozer ne

parle pas d’un autre, d’un étranger. Sa description s’applique à toute

l’espèce, à chacun de nous. Tous se sont révoltés contre Dieu, tous crai­

gnent d’être démasqués.

Aucun contemporain n’a mieux mis en lumière notre peur d’être

mis à nu que R. C. Sproul dans *The Psychology of Atheism.* Sproul

consacre un chapitre au thème de «Dieu et la Nudité» et il analyse

la peur qu’ont nos contemporains d’être exposés aux regards, à ceux

des autres, à ceux de Dieu. Son analyse s’appuie, en premier lieu,

sur l’œuvre de Jean-Paul Sartre. Sartre a mis en lumière la peur que

l’on a du regard des autres. Cela ne nous gêne guère de regarder

fixement quelqu’un. Mais si nous nous apercevons que quelqu’un

nous fixe, nous voici embarrassés, confus, inquiets et notre conduite

est altérée. Nous avons horreur de cette situation et nous faisons

n’importe quoi pour l’éviter. Si nous ne pouvons pas l’éviter, elle

devient intolérable.

Dans une des œuvres les mieux connues de Sartre, la pièce intitulée

*Huis clos,* quatre personnages sont enfermés dans une salle où ils n’ont

rien d’autre à faire que de se parler et de se regarder. Il y a là comme un

symbole de l’enfer. La chose devient évidente à la fin de la pièce, au

moment où Garcin, debout devant la cheminée, caresse un buste en

bronze. Voici ce qu’il dit:

*Eh bien, voici le moment. Le bronze est là, je le contemple et je*

*comprends que je suis en enfer. Je vous dis que tout était prévu. Ils*

*avaient prévu que je me tiendrais devant cette cheminée, pressant ma*

*main sur ce bronze, avec tous ces regards sur moi. Tous ces regards*

*qui me mangent...* (Il se retourne brusquement). *Ha! Vous n’êtes que*

*trois? Je vous croyais beaucoup plus nombreux.* (Il rit). *Alors, c’est*

*ça l’enfer. Je n’aurais jamais cru... Vous vous rappelez: le soufre, le*

*bûcher, le gril... Ah! quelle plaisanterie. Pas besoin de gril: l’enfer,*

*c’est les Autres\*.*

2Tozcr, p. 63.

3 Jean-Paul Sartre, *Huis clos,* scène V (Librairie Gallimard, éditeur).

159

La dernière indication scénique précise que les personnages s’affais­

sent sur leurs divans, que le rire s’éteint et que tous se regardent fixe­

ment.

Dans la philosophie de Sartre, cette peur d’être exposé au regard de

l’autre est une raison d’en finir avec Dieu : car, dit-il, sous le regard de

Dieu nous sommes réduits à des objets et notre humanité est détruite. Le

point qui nous intéresse ici est la peur d’être exposé aux regards. Où en

serait la source, sinon dans un sentiment de culpabilité réel et bien

fondé, issu de notre révolte contre le Dieu unique et tout-puissant de

l’univers?

Le second exemple utilisé par Sproul est le livre de Julius Fast, *Body*

*Language.* Ce livre étudie la manière dont les êtres humains communi­

quent de façon non verbale en utilisant l’attitude du corps, les gestes, le

port de la tête, les mouvements de sourcil, etc. Fast fait remarquer

qu’on peut fixer très longtemps un objet et même un animal. Mais

regarder fixement une autre personne est une manière d’agir inaccepta­

ble parce que si un regard se prolonge, il provoque l’embarras, ou l’hos­

tilité, ou les deux. L’existence des portes, des volets, des vêtements, des

rideaux de cabines de douche met en évidence le désir et le besoin que

nous avons de nous isoler.

Sproul prend comme troisième exemple *Le singe nu* de Desmond

Morris. Le titre du livre, comme son contenu, met en lumière le fait que

la nudité est caractéristique de l’homme. Nous sommes des animaux

nus, sans poils pour nous couvrir, mais nous avons honte de notre

nudité et nous essayons de nous abriter des regards des autres.

Sproul se réfère enfin à ce que dit le philosophe danois Sôren Kierke­

gaard, qui déclare «qu’il se défie de l’homme qui choisit de vivre en

spectateur et en esthète, comme s’il participait, costumé et masqué, à

une mascarade», tandis que lui-même «se réserve une retraite secrète, à

l’abri des autres et de lui-même». Kierkegaard savait bien que «la soli­

tude fournit à l’homme, en tant que sujet autonome, le lieu secret qui lui

est indispensable».4

Ce qui ressort de ces témoignages concernant l’homme moderne est

une étrange contradiction. D’une part, en effet, les hommes et les fem­

mes aspirent à se faire connaître. Ce besoin est illustré par le succès des

4Sproul, pp. 114-116. L’analyse de l’importance du nu dans la culture moderne se

trouve pp. 107-118. Voir aussi Jean Brun: *La nudité humaine.*

160

rencontres, des séances chez le psychiatre, de la dynamique de groupe,

des films suivis de débats. Mais, en même temps, et de façon plus pro­

fonde, les hommes et les femmes redoutent cette sorte d’étalage, car ils

ont honte de ce qui s’y révèle, aux yeux des autres, aux yeux de Dieu.

Vis-à-vis des autres, nous avons bien des moyens de nous dissimuler, à

commencer par les vêtements. Sur le plan psychologique, nous surveil­

lons ce que nous disons, de manière à ne laisser transparaître que ce que

nous voulons faire connaître. Parfois, nous assumons un personnage

entièrement faux. Mais que faire à l’égard de Dieu, devant qui «tous les

cœurs sont ouverts, tous les désirs connus»? Il n’y a rien à faire. On n’y

peut rien. C’est donc la conscience de la clairvoyance de Dieu, comme

celle de sa souveraineté et de sa sainteté, qui engendre l’angoisse, et

même la terreur chez l’homme déchu.

**Revêtus d’un manteau de justice**

Pour les chrétiens, la crainte de la clairvoyance de Dieu n’est pas un

' sentiment habituel. Mais avant de dire ce qu’est, en fait, l’attitude des

chrétiens, il convient de voir pourquoi le regard de Dieu est maintenant

sans épouvante pour eux. Le cas d’Adam et d’Eve est à cet égard ins-

' tructif. Après la faute originelle, Adam et Eve ont pris conscience de

leur nudité. Auparavant, ils étaient nus dans un sens purement physi­

que. Mais étant encore sans péché, «ils n’en avaient point honte» (Gen.

2:25). Lorsqu’ils furent devenus pécheurs, leur nudité devint autre chose '

qu’une nudité purement physique. Elle devint une nudité psychologique ;

liée à leur culpabilité. Ils étaient coupables l’un envers l’autre, et envers

Dieu.

On sait ce qui arriva. Dieu, «qui parcourait le jardin», vint se placer

en face de leur nudité. Leur péché se trouva révélé, car le péché ne peut «

être caché en présence de Dieu. Et c’est alors que Dieu accomplit un acte 1 ;

extraordinaire. Il les vêtit, en utilisant des peaux d’animaux sacrifiés par

lui-même. j y

I C’est là le message de la foi chrétienne : il dit que nous pouvons être à *1 U* O *p r*

la fois connus et vêtus. Cependant, ce n’est pas finalement de peaux ]

r d’animaux que nous sommes vêtus. La façon dont Adam et Eve furent

‘. vêtus n’est qu’un symbole, une parabole en action de ce qui devait être

offert à tous les hommes lorsque Dieu envoya Jésus-Christ pour mourir

I

161

à notre place, pour ôter le poids de la faute originelle. Grâce à son sacri­

fice rédempteur, il devint possible à Dieu de revêtir de la justice du

Christ tous ceux qui croient en lui. Dieu ne voit plus en nous des

pécheurs, mais des hommes justifiés par Jésus-Christ. Il nous est possi­

ble maintenant de nous tenir debout devant lui au lieu de nous cacher.

Ce n’est pas qu’il ait ignoré l’existence de notre péché ou qu’il ait refusé

d’en tenir compte: il l’a connu, et il lui a appliqué une solution parfaite.

Nous pouvons maintenant nous écrier avec Esaïe: «Je me réjouirai en

l’Eternel, mon âme sera ravie d’allégresse en mon Dieu; car il m’a

revêtu du vêtement du salut, il m’a couvert du manteau de la délivrance,

comme le fiancé s’orne d’un diadème, comme sa fiancée se pare de ses

joyaux» (Es. 61:10).

**Sujets de joie**

L’omniscience de Dieu est une cause de malaise, et même d’angoisse

pour ceux dont la faute n’est pas couverte par la justice du Christ. Mais

cette omniscience est une grande bénédiction et un sujet de joie pour les

chrétiens, et cela pour trois raisons.

En premier lieu, puisque Dieu connaît toutes choses, il sait ce qu’il y a

de pire en nous et, malgré cela, il nous a aimés et nous a sauvés. Dans les

relations humaines, nous craignons souvent que quelque chose ne

vienne, en se révélant, mettre fin à la relation, d’où notre souci de tou­

jours montrer aux autres notre meilleur visage. Mais Dieu connaît déjà

ce qu’il y a de plus mauvais en nous, et pourtant, il continue à nous don­

ner des preuves de son amour. «Il sait ce que nous sommes, il se sou­

vient que nous sommes poussière» (Ps. 103:14). Nous n’avons pas à

craindre que quelque chose qui est en nous surgisse soudain et offense

Dieu, que quelque squelette oublié sorte de notre placard pour mettre à

nu notre passé honteux ou que quelque délateur vienne nous accuser

pour notre confusion. Rien ne peut se produire que Dieu ne connaisse

déjà. D. G. Barnhouse a attribué ce sentiment de sécurité à l’action du

Saint-Esprit en nous :

*Nous pouvons trouver un réconfort dans la pensée que le Saint-Esprit*

*n'habite pas en nous comme un espion pour découvrir nos infirmités et*

*les dénoncer à Dieu pour notre condamnation. Le Saint-Esprit sait que*

162

*le Christ a été condamné à notre place et s’il est venu en nous c’est pour*

*être le comptable et le trésorier de Dieu, pour nous rappeler que notre*

*compte est créditeur et pour nous payer les intérêts de notre héritage,*

*afin que nous vivions de l’abondance des grâces qui nous ont été*

*acquises5.*

En second lieu, Dieu ne sait pas seulement ce que nous avons de pire,

il sait aussi ce que nous avons de meilleur, même si ce que nous avons de

-meilleur est ignoré de tous. Il arrive, dans notre vie, que nous fassions

quelque chose de bien et que nous nous apercevions que cela est passé

inaperçu. Ou encore, que nous fassions de notre mieux, mais sans aucun

succès, ce qui fait que nos actions sont mal interprétées. Il se peut alors

que les choses tournent à l’encontre de ce que nous souhaitions. Les

gens — et nos amis eux-mêmes — disent alors: «Comment Untel a-t-il

pu faire ça? Je n’aurais jamais cru ça de lui.» C’est qu’ils ne connais­

sent pas la situation et qu’ils ne savent pas ce que nous avons dans le

;cœur. Ils nous critiquent, et rien de ce que nous pouvons faire ou dire ne

les fera changer d’avis. Nous n’y pouvons rien. Mais notre consolation

est de savoir que Dieu, qui sait toute chose, nous connaît, et qu’il sait

que nous avons vraiment agi au mieux de nos possibilités. Dieu, lui, ne

nous juge pas. Il ne nous condamne pas.

Voici un père qui apprend à marcher à sa fille d’un an. Elle essaie

bien, mais elle tombe. Il la remet sur ses pieds et elle tombe de nouveau.

Il se fâche, il crie, il hurle: «Petite sotte. Je t’enseigne bien, mais tu ne

veux pas apprendre. » Quand elle tombe pour la troisième fois, il la bat.

Nous aurions, bien sûr, une piètre opinion d’un tel père. Par contre,

nous approuverions un père qui dirait: «Ne pleure pas. Tu es tombée,

mais bientôt tu marcheras. Je sais que tu fais tout ce que tu peux. »

Notre Dieu ressemble au second de ces deux pères. Il connaît notre fai­

blesse, notre péché, mais il sait aussi que nous essayons de bien faire, et

il se montre patient. En troisième lieu, Dieu sait ce qu’il va accomplir en

nous. Il sait pour quelle fin nous avons été créés et, sans le moindre

doute, il nous conduira au but à l’heure qu’il a choisie. Ce but est défini

dans Romains 8:29. La plupart des chrétiens connaissent le verset qui le

précède. C’est une promesse réconfortante: «Nous savons que toutes

5 Donald Grey Barnhouse, *God’s Heirs* (Grand Rapids, Mich.: Eerdmans, 1963),

pp. 145-146.

163

choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont

appelés selon son dessein.» Mais il est dommage que peu d’entre eux

aient également appris le verset suivant parce qu’il précise le dessein

dont parle le verset 28 : «Car ceux qu’il a connus d’avance, il les a aussi

prédestinés à être semblables à l’image de son Fils, afin que son Fils fût •

le premier-né entre plusieurs frères. » Dieu a résolu de nous rendre sem­

blables à Jésus-Christ. C’est le but de son œuvre de rédemption et c’est

dans ce contexte qu’il faut lire Romains 8:28. La rédemption commence

au moment où Dieu connaît d’avance ses élus et les prédestine à devenir

tu semblables à l’image du Christ. C’est lui qui choisit les matériaux et

. trace le plan de l’édifice. La rédemption comporte donc l’appel adressé

à ces élus en vue de leur salut, leur justification au moyen de l’œuvre de

*/ l* Jésus-Christ et, pour finir, leur glorification, qui est l’accomplissement

r

final et définitif du dessein de Dieu à leur égard.

Nous nous sentons parfois découragés au cours de notre vie chré-

tienne, et non sans cause. A chaque pas en avant, nous glissons d’un

demi-pas en arrière. Pour un succès, nous connaissons deux échecs.

Nous surmontons souvent la tentation, mais il nous arrive d’y succom-

ber, et parfois d’y retomber à maintes reprises. Nous nous disons: «Je

ne fais aucun progrès. Je fais moins bien cette année que l’an dernier. Je

finirai par lasser Dieu.» Mais Dieu ne se lasse jamais. Il faut nous le

répéter. Dieu sait toute chose. Si donc il est vrai qu’il connaît tous nos

échecs et toutes nos victoires — même si les victoires sont rares — il sait

encore bien d’autres choses. Il sait ce que nous serons un jour, lorsque,

i par sa grâce, nous serons entièrement semblables à l’image de Jésus-

Christ. C’est là une certitude. Que cela nous donne donc confiance,

même si les moments de découragement sont réels et s’ils sont nom-

breux. Nous avons un destin grandiose; à sa lumière, les conquêtes tant

X vantées de notre époque et nos succès personnels pâlissent et s’effacent, f

Il y a d’autres domaines où l’omniscience de Dieu a une incidence sur’

nos vies. D’aborcL/pUisque Dieu'esHeJ^ieu de toute connaissance, il

nous faut croire a l’importance du savoir) Nous sommes à l’image de

Dieu. Cela veut dirè^entre-autres-choses que nous pouvons apprendre à

penser les pensées de Dieu après lui et à partager sa connaissance. Nous

pouvons connaître, au sens où Dieu connaît, sinon au même degré que

’ lui. L’étude, le savoir sont choses précieuses.

Une autre conséquence de l’omniscience de Dieu est que l’hypocrisie

est une folie. Nous pouvons essayer de tromper les autres sur notre véri-



table personnalité, et même y réussir dans une certaine mesure. Mais

nous ne pouvons tromper Dieu. Donc, puisque, pécheurs démasqués

mais revêtus de la justice du Christ, nous pouvons nous tenir debout

devant lui, nous pouvons aussi nous tenir droits devant quiconque, sans

craindre aucunement qu’ils découvrent notre personnalité réelle. Et

nous pouvons hardiment faire ce qui est juste, même si nous devons être

incompris ou tournés en ridicule. Nous pouvons être des hommes et des

femmes qui tiennent parole. Nous pouvons, parce que Dieu nous con­

naît, être ceux dont le oui est oui et le non est non. Nous n’avons pas

besoin de faire semblant d’être ce que nous ne sommes pas.

Enfin, nous sommes encouragés dans nos difficultés. Job eut à traver­

ser d’énormes difficultés, mais cela ne l’empêchait pas de dire: «Il sait

quelle voie j’ai suivie; et s’il m’éprouvait, je sortirais pur comme l’or»

(Job 23:10). Puisque Dieu sait, les croyants sont en paix. Nous pouvons

prier, puisque nous avons l’assurance que pas une prière, pas un appel

de détresse, pas même une larme ou un soupir n’échappent à Celui qui

voit jusqu’au fond de notre âme. Il arrive même parfois que nous ne

sachions pas prier. Mais, est-il dit, «Avant qu’ils m’invoquent, je

répondrai; avant qu’ils aient cessé de parler, j’exaucerai» (Es. 62:24).

La seule chose nécessaire est que nous fassions descendre ces vérités du / \* !

rayon haut placé de la théologie pour les mettre en œuvre dans la prati- y ■',

que de notre vie quotidienne.

J l ’> *^10*

+T

165

**6. LE DIEU QUI NE CHANGE PAS**

L’immutabilité de Dieu est liée à son éternité (dont il a été question

brièvement au chapitre 9), mais elle ne lui est pas identique. L’éternité

de Dieu signifie que Dieu a toujours existé et qu’il existera toujours;

rien ne vient avant lui, rien ne viendra après lui. L’immutabilité de Dieu

signifie que Dieu est toujours identique à lui-même dans son éternité. Il

nous est facile de comprendre ce caractère. Et pourtant, c’est un de ceux

qui séparent radicalement le Créateur de la créature, fût-elle la plus

haute. Dieu est immuable, alors que rien, dans sa création, n’est immua­

ble. Tout ce que nous connaissons change. Le monde matériel change,

et pas seulement selon un mouvement cyclique, comme les Grecs le pen­

saient — de sorte que toutes choses retournaient, pour finir, à leur état

primitif — mais, en fait, dans le sens d’une dégradation, ainsi que la

science nous l’apprend. Par exemple, bien que sa dégradation s’étende

sur une très longue période de temps et qu’elle soit difficilement percep­

tible, le soleil disperse constamment son énergie et finira par se refroi­

dir. La terre aussi se dégrade. Des éléments très complexes et très actifs

comme les matériaux radio-actifs se muent en éléments moins actifs. Les

ressources abondantes et diverses de la planète sont épuisables. Les

espèces vivantes peuvent s’éteindre et nombre d’entre elles ont disparu.

Si on considère les individus, les hommes et les femmes naissent, gran­

dissent, vieillissent et, finalement, meurent. Rien de ce que nous con­

naissons ne dure toujours.

Si on considère les hommes, ils sont changeants parce que ce sont des

créatures déchues et séparées de Dieu. La Bible dit que les méchants sont

166

«comme la mer agitée, qui ne peut se calmer» (Es. 57:20). Jude les

décrit comme «des nuées sans eau, poussées par les vents» et comme

«des astres errants» sans orbite fixe (Jude 12:13). Très certainement, la

dimension morale de l’inconstance humaine n’est nulle part plus visible

que dans l’attitude des foules envers Jésus-Christ. Celles qui s’écriaient:

«Hosanna! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le Roi

d’Israël!» clamaient, une semaine plus tard: «Ote! crucifie-le ! »

On ne peut se fier à la nature humaine, mais on peut se fier à Dieu. Il

est immuable. Sa nature est toujours la même. Sa volonté est constante.

Ses desseins sont certains. Pour ceux qui le connaissent, Dieu est le pivot

inébranlable d’un univers tourbillonnant et voué au déclin. Après avoir

parlé du péché et de l’erreur des hommes, Jacques ajoute que «toute

grâce excellente et tout don parfait descendent d’en haut, du Père des

lumières, chez lequel il n’y a ni changement ni ombre de variation»

(Jacq. 1:17). La même perspective se retrouve dans Malachie, qui dit,

dans un verset du dernier chapitre de l’Ancien Testament: «Je suis

l’Eternel, je ne change pas; et vous, enfants de Jacob, vous n’avez pas

été consumés» (Mal. 3:6).

**Ni en mieux ni en pire**

Chacun des versets cités parle de l’immutabilité de Dieu dans l’essence

de son être. Cela veut dire qu’étant parfait, il ne peut cesser d’être iden­

tique à lui-même. Pour changer, un être moral doit évoluer dans l’une

ou l’autre de deux directions. Ou bien il passe d’un état mauvais à un

autre meilleur, ou le contraire. Il est d’emblée évident que Dieu ne peut

évoluer ni dans l’une ni dans l’autre de ces directions. Dieu ne peut pas

changer en mieux, car cela voudrait dire qu’il était imparfait aupara­

vant. Si nous parlons de justice, par exemple, un tel changement impli­

querait qu’il était moins que juste, donc pécheur. Si nous parlons de

connaissance, un changement en mieux signifierait qu’il ne savait pas

tout, donc qu’il était ignorant. A l’inverse, Dieu ne peut changer en

pire, car cela le diminuerait: il deviendrait pécheur ou imparfait.

Pourtant l’immutabilité de Dieu, telle qu’elle se manifeste dans l’Ecri-

ture n’est pas la même chose que l’immutabilité du «dieu» dont parlent

les philosophes grecs. Dans la pensée grecque, l’immutabilité signifiait

non seulement l’absence de changement, mais aussi l’aptitude à n’être

167

affecté par aucune chose, en aucune manière. Le mot grec pour désigner

cette caractéristique essentielle de «dieu» était *apatheia,* d’où est tiré

notre mot «apathie». L’apathie, c’est l’indifférence, mais le terme grec

va au-delà de ce qu’implique ce mot. Il signifie l’absence totale de toute

espèce d’émotion. Pour les Grecs, «dieu» possédait cette qualité car s’il

en eût été autrement, on aurait eu pouvoir sur lui, puisqu’on aurait pu

lui inspirer de la colère, de la joie ou de la tristesse. Un tel dieu cesserait

donc d’être souverain. Le dieu des philosophes (mais non celui des

mythologies populaires) était donc solitaire, isolé et dépourvu de com­

passion.

Une telle conception est solide, elle est logique. Mais elle n’est pas

conforme à ce que Dieu nous révèle de lui-même dans les Ecritures et

nous devons donc la rejeter, en dépit de sa valeur logique. La perspec­

tive biblique nous montre que Dieu est certainement immuable, mais

qu’il est néanmoins sensible à l’obéissance, ou à la détresse, ou au péché

de ses créatures. E. Brunner écrit ceci :

*Si la miséricorde de Dieu, si la colère de Dieu sont des faits réels et*

*véritables, c'est un fait également qu'il est «affecté» par ce qui arrive à*

*ses créatures. Il ne ressemble pas à cette divinité du platonisme qui est*

*insensible et indifférente à tout ce qui se produit sur la terre, mais va son*

*chemin dans le ciel sans se retourner, sans se soucier de ce qui se passe*

*sur la terre. Dieu, lui, «se retourne» — il se soucie de ce qui arrive aux*

*hommes et aux femmes — il prend à cœur les événements de la terre\*.*

Un exemple éclatant est celui du Seigneur Jésus-Christ qui, bien qu’il

fût Dieu, pleura sur la ville de Jérusalem et au tombeau de Lazare.

**Inquiétude et apaisement**

L’immutabilité de Dieu est aussi celle de ses attributs. Le catéchisme

abrégé de Westminster définit Dieu comme «un Esprit infini, éternel et

immuable dans son être, sa sagesse, sa puissance, sa sainteté, sa justice,

sa bonté et sa vérité». Dieu possède toute connaissance et toute sagesse,

et possédera toujours toute sagesse. Il est souverain et sera toujours sou-

1 Brunner, p. 268.

168

verain. Il est saint et sera toujours saint. Il est juste, bon et véritable et le

sera toujours. Rien de ce qui arrive n’amoindrira jamais Dieu dans ces

attributs ni dans aucun autre.

C’est là une vérité à deux faces : elle est inquiétante pour ceux qui sont

en rébellion contre Dieu, et elle est rassurante pour ceux qui le connais­

sent en Jésus-Christ. Le premier aspect est évident d’après ce que nous

avons dit dans les trois chapitres précédents. S’il est vrai que la souverai­

neté, la sainteté et l’omniscience de Dieu sont des concepts qui répu­

gnent à l’homme naturel, il est bien clair que le fait que Dieu ne chan­

gera sous aucun de ces rapports est encore plus inquiétant. Le pécheur

inconverti ne serait pas à ce point troublé par la souveraineté de Dieu s’il

pouvait penser que Dieu sera un jour moins souverain, et lui-même plus

autonome. Il serait alors concevable que lui-même, ou l’espèce humaine

puissent un jour prendre la place de Dieu. De même, il ne serait pas

troublé par la pensée de la sainteté de Dieu s’il pouvait imaginer qu’un

jour Dieu deviendrait moins saint, et n’appellerait plus péché ce qu’il

considère aujourd’hui comme le péché, cessant alors de faire attention

aux coupables. Ou bien, si seulement Dieu cessait de se souvenir, le mal

que nous commettons serait beaucoup moins gênant; avec le temps, il

pourrait s’effacer de la mémoire de Dieu. Mais l’immutabilité de Dieu

signifie que Dieu sera toujours souverain, toujours saint, toujours

omniscient. En conséquence, toutes choses doivent apparaître en pleine

lumière et être mises en jugement.

L’autre face de cette doctrine est celle qui regarde vers le croyant. Elle

est pour nous riche en réconfort. Dans ce monde, les gens nous oublient,

même si nous avons beaucoup travaillé et que nous leur avons rendu ser­

vice. Ils changent d’attitude envers nous selon les besoins et les circons­

tances. Ils sont souvent injustes (comme nous le sommes aussi). Mais

Dieu n’agit pas ainsi. Son attitude présente à notre égard est ce qu’elle a

été dans les profondeurs de l’éternité passée et ce qu’elle sera dans les

lointains espaces de l’éternité future. Le Père nous aime jusqu’à la fin,

ainsi qu’il est dit de Jésus: «Jésus, sachant que son heure était venue de

passer de ce monde au Père, et ayant aimé les siens qui étaient dans le

monde, les aima jusqu’à la fin» (Jean 13:1)\*.

Au sujet du réconfort que l’on trouve dans l’immutabilité de Dieu,

Tozer écrit:

♦ Version Osterwald. (N.d.T.)

169

*Quelle paix, pour un cœur chrétien, dans la pensée que notre*

*Père céleste n’est jamais différent de lui-même! Lorsque nous nous*

*présentons devant lui, quelle que soit l’heure, nous n’avons pas à*

*nous demander si nous le trouverons dans une disposition accueil­*

*lante. Il est toujours accueillant à la détresse et au besoin, comme à*

*l’amour et à la foi. Il n’a pas d’heures de bureau et ne se réserve*

*pas des périodes où il ne reçoit pas. Il ne change pas d’avis ni*

*d’attitude. Aujourd’hui, en ce moment même, il a envers ses créatu­*

*res, envers les petits enfants, les malades, les coupables, les*

*pécheurs, les mêmes sentiments que lorsqu’il envoya son Fils unique*

*dans le monde pour donner sa vie pour les hommes. Dieu ne*

*change jamais d’humeur, sa tendresse ne se refroidit pas, son*

*enthousiasme ne s’épuise pas2.*

Il y a donc ici un puissant réconfort. Si Dieu variait comme ses

créatures, s’il voulait une chose aujourd’hui et une autre demain, qui

pourrait se confier en lui ou se sentir encouragé par lui? Mais Dieu

est toujours le même. Nous le trouverons toujours tel qu’il s’est révélé

en Jésus-Christ. Celui qui possède cette assurance saura le trouver aux

heures difficiles.

**Ce que Dieu veut; ce que Dieu dit**

Dieu est également immuable dans ses projets, dans ses desseins. Nos

plans, à nous, changent souvent. C’est habituellement parce que nous

avons manqué de discernement pour prévoir tout ce qui pouvait arriver,

ou que nous n’avons pas eu la force de mettre en œuvre nos intentions.

Dieu ne nous ressemble pas à cet égard. «Infini dans sa sagesse, il ne

peut commettre d’erreurs dans ses plans; infini dans son pouvoir, il les

conduit infailliblement à leur terme».3

«Dieu n’est point un homme pour mentir, ni fils d’un homme pour se

repentir. Ce qu’il a dit, ne le fera-t-il pas? Ce qu’il a déclaré, ne

l’exécutera-t-il pas?» (Nomb. 23:19). Se repentir, c’est réviser son plan

2Tozer, p. 59.

3Charles Hodge, *Systematic Theology,* vol. 1 (London: James Clarke & Co., 1960),

p. 390.

170

d’action, mais Dieu ne le fait jamais. Ses plans sont fondés sur une con­

naissance parfaite et son pouvoir parfait garantit leur accomplissement.

«Les desseins de l’Eternel subsistent à toujours, et les projets de son

cœur de génération en génération» (Ps. 33:11). «L’Eternel des armées

l’a juré, en disant: Oui, ce que j’ai décidé arrivera, ce que j’ai résolu

s’accomplira» (Es. 14:24). «Souvenez-vous de ce qui s’est passé dès les

temps anciens; car je suis Dieu, et il n’y en a point d’autre, je suis Dieu,

et nul n’est semblable à moi. J’annonce dès le commencement ce qui

doit arriver, et longtemps à l’avance, ce qui n’est pas encore accompli;

je dis: Mes arrêts subsisteront, et j’exécuterai toute ma volonté» (Es.

46:9-10). Et Salomon écrivait: «Il y a dans le cœur de l’homme beau­

coup de projets, mais c’est le dessein de l’Eternel qui s’accomplit»

(Prov. 19:21).

Quelles sont les conséquences de l’immutabilité de Dieu? En premier

lieu, si les desseins de Dieu ne changent pas, *les desseins de Dieu concer­*

*nant le Christ ne changeront pas.* Son dessein est de le glorifier. «C’est

pourquoi Dieu l’a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est

au-dessus de tout nom, afin qu’au nom de Jésus tout genou fléchisse

dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse

que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père» (Phil.

2:9-11).

C’est donc folie de résister à la gloire du Christ. Il est possible de

le faire maintenant, comme beaucoup le font, mais le jour vient où

Jésus devra être confessé comme Seigneur même par ceux qui n’ont

pas voulu l’avoir comme Seigneur dans cette vie. Dans ces versets, le

mot que l’on traduit par *confesser* (exomologuéô) signifie plus sou­

vent «reconnaître» que «confesser avec actions de grâce». Par exem­

ple, on l’emploie pour l’aveu, ou la confession du péché, ou dans le

cas de l’engagement pris par Judas vis-à-vis du grand prêtre, de livrer

son maître. C’est dans le sens d’un aveu et d’une soumission que le

mot est ici employé à propos de ceux qui se sont rebellés contre

l’autorité et la gloire du Christ dans la vie présente. Ils l’ont rejeté

ici-bas mais, alors, ils devront le reconnaître. Ce n’est pas dans la

joie qu’ils confesseront que «Jésus-Christ est Seigneur», mais il leur

faudra le confesser au moment même où ils seront bannis de sa pré­

sence à tout jamais.

En second lieu, *les desseins de Dieu pour ses rachetés ne peuvent*

*changer.* Il veut les façonner à l’image de Jésus-Christ (ainsi que nous

171

l’avons vu au chapitre 13) et les conduire en paix jusqu’à lui à la fin de

leur pèlerinage terrestre. L’épître aux Hébreux nous dit que les promes­

ses de Dieu à Abraham révèlent la nature de ses promesses envers nous :

*Lorsque Dieu fit la promesse à Abraham, ne pouvant jurer par un*

*plus grand que lui, il jura par lui-même et dit: Certainement, je te béni­*

*rai et je multiplierai ta postérité. Et c'est ainsi qu'Abraham, ayant per­*

*sévéré, obtint l'effet de la promesse. Or les hommes jurent par celui qui*

*est plus grand qu'eux, et le serment est une garantie qui met fin à tous*

*leurs différends. C'est pourquoi Dieu, voulant montrer avec plus d'évi­*

*dence aux héritiers de la promesse l'immutabilité de sa résolution, inter­*

*vint par un serment, afin que, par deux choses immuables, dans lesquel­*

*les il est impossible que Dieu mente, nous trouvions un puissant encou­*

*ragement, nous dont le seul refuge a été de saisir l'espérance qui nous*

*était proposée* (Héb. 6:13-19).

Le dessein de Dieu est d’amener les siens à jouir pleinement de leur

héritage, d’accomplir leur espérance. Afin qu’ils le sachent et qu’ils en

aient l’entière assurance, Dieu le confirme par un serment immuable. Ce

dessein de Dieu doit être une source de courage pour tous ses enfants

rachetés.

Nous savons enfin que *les desseins de Dieu envers les méchants ne*

*changeront pas.* Son dessein est de les juger, et il l’accomplira. Dieu «ne

tient point le coupable pour innocent» (Ex. 34:7). Beaucoup d’autres

passages parlent, souvent en termes frappants, du jugement lui-même.

L’immutabilité des jugements de Dieu devrait être un avertissement

pour ceux qui n’ont pas encore choisi le Seigneur Jésus-Christ comme

Sauveur et devrait les tourner vers lui tant qu’il existe encore une espé­

rance.

L’immutabilité de Dieu signifie aussi que la vérité de Dieu est immua­

ble:

*Les hommes disent parfois des choses contraires à leur volonté réelle,*

*pour la seule raison qu'ils ne savent pas ce qu'ils veulent; et, comme ils*

*changent souvent d'avis, ils s'aperçoivent fréquemment qu'ils ne peu­*

*vent plus s'en tenir à ce qu'ils ont dit dans le passé. Nous sommes tous*

*obligés, parfois, de reprendre notre parole, parce que les faits la réfu­*

*tent. Ce que disent les hommes est incertain. Mais il en va différemment*

172

*des paroles de Dieu. Elles restent inébranlables parce qu'elles sont*

*l'expression permanente de sa pensée et de sa volonté. Nulle circons­*

*tance ne saurait l'amener à les retirer; nul changement de sa pensée ne*

*peut les lui faire modifier. Comme le dit Esaïe, « Toute chair est comme*

*l'herbe... l'herbe sèche... mais la parole de notre Dieu subsiste éternelle­*

*ment»* (Es. 40:6-8) 4.

Les chrétiens peuvent tenir ferme sur la parole et les promesses de

notre Dieu immuable; comme le dit Packer, les promesses de Dieu ne

sont par les «reliques d’un passé révolu». Elles sont la révélation du

dessein de notre Père céleste et de sa volonté. Ses promesses ne change­

ront pas. C’est sur cette vérité qu’une femme ou un homme sage doit

bâtir.

4 J. 1. Packer, *Knowing God,* p. 70.

173

QUATRIÈME PARTIE

**Dieu et sa création**

*Puis Dieu dit: Faisons l’homme à notre image selon notre res­*

*semblance, pour qu ’il domine sur les poissons de la mer, sur les*

*oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre et sur tous les reptiles*

*qui rampent sur la terre. Dieu créa l’homme à son image: il le créa*

*à l’image de Dieu, homme et femme il les créa* (Gen. 1:26-27).

*Au commencement Dieu créa le ciel et la terre* (Gen. 1:1).

*Je regardai et j’entendis la voix de beaucoup d’anges autour du*

*trône, des êtres vivants et des anciens, et leur nombre était des*

*myriades de myriades et des milliers de milliers. Ils disaient d’une*

*voix forte: 1’Agneau qui a été immolé est digne de recevoir puis­*

*sance, richesse, sagesse, force, honneur, gloire et louange* (Apoc.

5:11-12).

*Il y a, dans le cœur de l’homme, beaucoup de pensées, mais c’est*

*le dessein de 1’Eternel qui s’accomplira* (Prov. 19:21).

175

1. **LA CRÉATION DE L’HOMME**

Il existe trois raisons d’étudier la création de l’homme lorsqu’on

traite de la connaissance de Dieu: une générale, une particulière, une

théologique. La raison générale est que la création tout entière révèle

son Créateur, de sorte que, comme nous l’avons vu au chapitre 2, si

un homme refuse d’adorer et de servir Dieu, ce que la nature nous

révèle de Dieu se dressera un jour pour l’accuser et le confondre. La

raison particulière est que l’homme est une partie privilégiée de la

création puisque, selon le témoignage de la Bible, il a été créé à

l’image de Dieu. L’humanité révèle des aspects de la nature de Dieu

que l’on ne voit pas dans le reste de la création mais que l’on doit

connaître si l’on veut comprendre Dieu. La raison théologique, enfin,

est que, puisque nous ne pouvons avoir une connaissance authentique

de Dieu si cette connaissance ne s’accompagne d’une connaissance

correspondante de nous-mêmes, il nous faut commencer par nous

connaître tels que nous sommes — créés à l’image de Dieu, déchus et

pourtant rachetés — si nous voulons véritablement connaître et révé­

rer notre Créateur.

L’étude de la création de Dieu doit donc commencer par l’huma­

nité, puisque les hommes et les femmes constituent la partie la plus

importante de la création. Dire que l’humanité est la part essentielle

de la création est une affirmation qui peut paraître marquée d’étroi­

tesse ou de chauvinisme (en ce sens qu’on pourrait dire que si nous

étions poissons nous ne manquerions pas d’affirmer que les pois­

sons sont la part essentielle). Mais c’est un fait que les hommes et

177

les femmes sont — ils le sentent bien — d’un ordre plus élevé que

les formes de la création qui les entourent. Pour commencer, ils

régnent sur la création, et ce n’est pas par la force brutale, car

beaucoup d’animaux sont plus forts qu’eux. Ils régnent par l’intelli­

gence et par l’énergie de la personnalité. En outre, ils ont en eux

cette «conscience de Dieu» dont les animaux sont privés. C’est

cette conscience de Dieu qui les rend coupables devant Dieu

lorsqu’ils refusent de l’adorer, alors qu’aucun animal n’est coupable

de péché, moralement ou spirituellement. Mais cette conscience de

Dieu qui nous accuse est aussi notre gloire, car aucune autre créa­

ture ne peut, dans le même sens, vraiment «glorifier Dieu et se

réjouir en lui pour toujours».

La Bible souligne notre position dominante lorsqu’elle dit, vers la fin

du premier récit de la création: «Puis Dieu dit: Faisons l’homme à

notre image, selon notre ressemblance, pour qu’il domine sur les pois­

sons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et

sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. Dieu créa l’homme à son

image, il le créa à l’image de Dieu, homme et femme il les créa» (Gen.

1:26-27).

Dans ces versets, notre caractère unique et notre supériorité par

rapport au reste de la création s’expriment de trois manières.

D’abord il est dit de nous que nous avons été faits «à l’image de

Dieu», ce qui n’est dit ni des choses, ni des animaux. Et puis, nous

dominons sur les poissons, les oiseaux, les animaux, et sur la terre

elle-même. Troisièmement, le mot «créa» est utilisé plusieurs fois.

Ce mot ne se trouve que trois fois dans le récit de la création:

d’abord lorsque Dieu crée la matière à partir du néant (verset 1);

ensuite lorsque Dieu crée la vie consciente (verset 21); et enfin

lorsqu’il crée l’homme. Il y a là une progression du corps (la

matière) au souffle vital (l’existence personnelle) et à l’esprit (la vie

accompagnée de la conscience de Dieu). L’humanité est ainsi placée

au sommet de la création. Comme l’écrit Francis Schaeffer, en

répétant le mot «créa», «Dieu met, en quelque sorte, des points

d’exclamation à ces endroits pour indiquer que la création de

l’homme est quelque chose d’unique».1

1 Francis A. Schaeffer, *Genesis in Space and Time* (Downers Grove, 111.: InterVarsity

Press, 1972), p. 33.

178

**A l’image de Dieu**

Voyons de plus près ce que cela signifie d’être créé à l’image de Dieu.

Un premier élément du sens est que les femmes et les hommes possèdent

les attributs de l’identité personnelle que Dieu lui-même possède, mais

dont les animaux, les plantes et la matière sont dépourvus. Pour avoir

une personnalité, il faut posséder la connaissance, les sentiments (senti­

ments religieux compris) et une volonté. Dieu a une personnalité, nous

aussi. Dire qu’un animal possède quelque chose qui ressemble à la per­

sonnalité humaine n’a qu’un sens très limité. La personnalité, au sens

où nous l’employons ici, est quelque chose qui lie l’humanité à Dieu

mais qui ne lie ni l’homme ni Dieu au reste de la création.

Un second élément que comporte le fait d’être à l’image de Dieu est *le*

*sens moral.* Le sens moral comprend lui-même les deux composantes de

la liberté et de la responsabilité. Bien sûr, la liberté que possèdent les

hommes n’est pas absolue. Même au commencement, le premier homme

et la première femme n’étaient pas autonomes. C’étaient des créatures

tenues de manifester par l’obéissance leur statut de créatures. Après la

chute, cette liberté s’est trouvée encore restreinte, en sorte que, comme

l’a dit Augustin, le *posse non peccare* originel *(la possibilité de ne pas*

*pécher),* est devenue un *non posse non peccare (l'impossibilité de ne pas*

*pécher).* Il existe pourtant pour l’homme et pour la femme, même dans

leur condition déchue, une liberté limitée, à laquelle est liée la responsa­

bilité morale. Bref, nous ne sommes pas obligés de pécher toujours, ni

de pécher aussi souvent que nous le faisons. Et s’il nous arrive de pécher

sous la contrainte (comme cela peut se produire) nous savons que même

alors, nous faisons le mal — confessant de la sorte involontairement

que, même déchus, nous sommes à la ressemblance de Dieu, dans le

domaine moral comme dans d’autres.

Le troisième élément que comporte le fait d’être à l’image de Dieu est

la *spiritualité.* L’humanité est faite pour la communion avec Dieu, qui

est Esprit (Jean 4:24). Cette communion a pour destination d’être éter­

nelle comme Dieu est éternel. Il conviendrait, à ce sujet, de préciser que

si nous avons un corps comme les plantes, et une âme (dans le sens de

«souffle vital») comme les animaux, les créatures humaines sont les

seules à posséder un esprit. C’est sur le plan de l’esprit seulement que

nous avons la conscience de Dieu et la communion avec lui. Il y a actuel­

lement un débat entre ceux qui pensent que notre être est un édifice à

179

trois niveaux et ceux qui croient que l’homme ne doit être envisagé, à

proprement parler, que sur deux niveaux. Nous ne devons pas attacher

trop d’importance à ce débat. Toutes les parties en cause reconnaissent

que les êtres humains comportent au moins une partie physique, qui

meurt et qui a besoin d’être ressuscitée, et une partie immatérielle, qui

vit par delà la mort, partie qui constitue la personne. La seule question

est de savoir si la partie immatérielle peut être subdivisée en deux par­

ties: une partie commune aux hommes et aux animaux — l’existence

personnelle au sens restreint — et l’autre, l’esprit, qui met les hommes

en relation avec Dieu.

On devrait ici pouvoir se fier aux données linguistiques, mais elles ne

sont pas aussi claires qu’on le souhaiterait. Parfois, en particulier dans

les parties les plus anciennes de F Ancien Testament, l’âme *(nephesh)* et

l’esprit *(ruach)* sont interchangeables, ce qui prête à confusion. Cepen­

dant, au cours des siècles, *ruach* en vient à désigner l’élément qui met

l’homme en relation avec Dieu et à s’opposer à *nephesh* qui ne désigne

plus que le principe de vie. Conformément à cette distinction, le mot

«âme» est souvent utilisé en parlant des animaux mais le mot «esprit»

est réservé aux hommes. De même, on dit toujours des prophètes, qui

entendaient la voix de Dieu et qui étaient particulièrement en commu­

nion avec lui, qu’ils sont animés par l’«esprit» de Dieu (et non par son

«âme»). La même opposition existe dans le Nouveau Testament. Les

mots «âme» *(psukhé)* et «esprit» *(pneuma)* permutent parfois libre­

ment, mais *pneuma* est aussi employé spécifiquement pour désigner

l’aptitude particulière à communiquer avec Dieu — ce qui est la gloire

du racheté — et s’oppose alors à *psukhé* que possèdent même les

pécheurs sourds à la voix de Dieu (I Cor. 2:9-16). Il est possible, mais

non certain, que Paul, dans ses écrits, considère que l’esprit des hommes

est perdu, ou mort par l’effet de la chute, et n’est rendu qu’à ceux qui

sont régénérés2.

Mais il ne faut pas nous laisser égarer. Que nous envisagions l’homme

comme formé de deux ou trois parties, un individu n’en est pas moins

un être unique. Son salut consiste en la rédemption de la totalité de son

être, et non de son âme ou de son esprit seulement, tout comme (parallè­

lement mais en sens opposé) son être entier est atteint par le péché.

2Reinhold Niebuhr, *The Nature and Destiny of Man: 1, Human Nature* (New York:

Charles Scribner’s Sons, 1941), pp. 151-152.

180

Dans ce domaine, les mots sont moins importants que les vérités

qu’ils expriment. Même ceux qui insistent le plus sur l’unité de l’homme

pensent qu’il n’est pas uniquement matériel. Et ceux qui adoptent un

schéma en deux parties reconnaissent néanmoins qu’il y a dans l’homme

quelque chose qui le met à part des animaux. La distinction faite entre

l’âme et l’esprit dans le système tripartite ne signifie pas autre chose.

L’esprit, l’âme et le corps ne sont que des termes commodes pour faire

comprendre ce qu’est un être humain.

Ainsi, le corps est ce que nous voyons d’un homme, ce qui est doué de

vie physique. A première vue, nous sommes portés à penser que c’est là

ce qui nous distingue de Dieu, et c’est vrai dans un sens. Nous avons un

corps, Dieu n’en a pas. Mais à y regarder de plus près, cette distinction

n’est pas aussi certaine qu’elle le paraît. Que dire par exemple de l’incar­

nation du Seigneur Jésus-Christ? Ou encore, qu’est-ce que Dieu a

d’abord eu en vue, le corps du Christ, ou le corps d’Adam? Est-ce le

Christ qui est devenu semblable à nous par l’incarnation, ou est-ce nous

qui sommes devenus semblables à lui par l’acte créateur de Dieu? Cal­

vin, qui examine brièvement la question dans l’institution, ne pense pas

qu’Adam fut façonné sur le modèle du Messie qui devait venir. Calvin

écarte l’idée que le Christ serait venu même si Adam n’avait pas péché3.

Mais les deux idées ne s’opposent pas nécessairement. On pourrait

même imaginer que lorsque Dieu parcourait le jardin avec Adam et Eve

avant la chute, il le faisait en tant que seconde personne de la Trinité,

sous une forme préincarnée mais néanmoins corporelle.

Ce qui importe ici c’est de voir que nos corps ont beaucoup de valeur

et doivent être traités avec honneur. En tant que rachetés, nous devons

voir notre corps comme «le temple de Dieu» (I Cor. 6:19).

L’âme est la partie du corps à laquelle nous rattachons la « personna­

lité». Ceci non plus n’est pas simple question de langage. L’âme est cer­

tainement liée au corps par le moyen du cerveau. En ce sens, c’est une

partie du corps. Mais il serait difficile de ne pas lui attribuer aussi les

caractéristiques de l’esprit. En termes généraux, le mot âme se rapporte

à ce qui fait de chaque individu un être particulier, irremplaçable. Pour

préciser, nous dirons que l’âme a son siège dans la conscience. Elle

inclut les sympathies et les antipathies, les aptitudes et les inaptitudes,

les émotions, les aspirations, et tous les autres éléments qui font que

3Calvin, pp. 139-143; 186-189.

181

chaque individu est différent des autres représentants de l’espèce. C’est

aussi l’âme qui nous permet d’être lié aux autres, de communiquer avec

eux, de les aimer.

Mais ce rapport à l’autre, cet amour et cette communication ne nous

lient pas seulement à ceux de notre espèce. Nous avons aussi avec Dieu

une relation d’amour et une communion qui ne peut exister que par

l’esprit. L’esprit est donc la partie de la nature humaine qui communie

avec Dieu et participe, en quelque mesure, à l’essence de Dieu. Il n’est

jamais dit de Dieu qu’il est corps, ou qu’il est âme, quoiqu’il puisse pos­

séder ces aspects dans les sens que nous avons indiqués plus haut. Par

contre, la définition même de Dieu est qu’il est esprit. « Dieu est esprit»,

a dit Jésus, «il faut que ceux qui l’adorent, l’adorent en esprit et en

vérité» (Jean 4:24). C’est parce que l’homme est en partie esprit (ou

qu’il acquiert un esprit par la nouvelle naissance) qu’il peut communi­

quer avec Dieu et l’aimer.

C’est là notre dignité. Etant à l’image de Dieu, nous avons du prix aux

yeux de Dieu et aux yeux des autres. Dieu aime les hommes infiniment

plus qu’il n’aime les animaux, les plantes ou la matière inanimée. Bien

plus, il se sent lié aux hommes et aux femmes, il s’identifie avec eux en

Christ, il est compatissant pour eux et il intervient dans l’histoire pour

conduire chacun de nous au but qu’il nous a fixé. Nous pouvons nous

faire une idée de cette relation particulière en nous rappelant que c’est

d’une manière analogue que la femme fut faite à l’image de l’homme.

C’est pourquoi Adam, bien qu’il fût différent d’elle, s’est reconnu en elle

et l’a aimée comme sa compagne et son vis-à-vis dans l’univers. Il n’est

pas faux de dire que les hommes et les femmes sont vis-à-vis de Dieu, dans

une certaine mesure, ce qu’une femme est vis-à-vis d’un homme. Ils sont

pour Dieu le vis-à-vis choisi et précieux. Nous pouvons invoquer à l’appui

de cette idée l’enseignement du Nouveau Testament, qui nous montre le

Christ comme l’époux et l’Eglise comme son épouse.

**Forces morales**

Une autre conséquence du fait que nous avons été créés à l’image de

Dieu est que nous sommes des forces morales responsables dans l’uni­

vers de Dieu. La responsabilité morale est inscrite dans les attributs de

notre être (connaissance, sentiments, volonté, conscience de Dieu) et

182

dans le critère d’obéissance à Dieu donné ensuite à l’homme (Gen.

2:16-17). Elle est clairement exprimée dans l’acte créateur lui-même. Il

est dit dans le même verset que Dieu décide de faire l’homme à son

image et qu’il veut «qu’il domine sur les poissons de la mer, sur les

oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui

rampent sur la terre» (Gen. 1:26). La domination comporte nécessaire­

ment, surtout si elle a cette ampleur, l’aptitude à agir de façon respon­

sable.

Aujourd’hui, il existe en Occident une forte tendance à nier la respon-

sabilité morale de l’homme au nom d’on ne sait quel déterminisme.

Mais la Bible n’autorise nullement cette attitude. Le déterminisme revêt

actuellement deux formes. L’un est un déterminisme physique, ou

mécanique («les êtres humains sont le produit de leurs gènes et de leurs

processus chimiques»), l’autre un déterminisme psychologique («les

êtres humains sont le produit de leur milieu et de leur histoire»). Dans

les deux cas, l’individu se trouve absous de toute responsabilité pour ce

qu’il fait. C’est ainsi que nous venons de traverser une période où l’on

considérait de plus en plus les comportements criminels comme des

maladies et le criminel non comme un coupable mais comme une vic-

time, tendance qui semble s’être légèrement modifiée récemment. On

continue d’ailleurs à excuser des actes moins scandaleux mais morale-

ment répréhensibles par des commentaires du style: «11 faut croire qu’il

n’a pas pu s’en empêcher. »

La position de la Bible est radicalement différente. Selon F. Schaef-

fer, «puisque Dieu a fait l’homme à son image, l’homme échappe à

l’engrenage du déterminisme. Sa liberté est telle qu’il peut infléchir l’his-

toire, la sienne et celle des autres, pour cette vie et pour l’éternité».4

Nous sommes des êtres déchus, mais en dépit de la chute nous sommes

responsables. Nous pouvons faire des choses merveilleuses ou nous pou-

vons faire des choses affreuses, dont nous aurons à répondre devant



Dieu.

Notre responsabilité doit s’exercer dans quatre directions. En premier

lieu, elle doit s’exercer *envers Dieu.* Dieu est Celui qui a créé l’homme et

la femme et qui leur a donné la domination sur le monde créé. C’est

pourquoi ils ont à lui rendre des comptes sur ce qu’ils en ont fait. Si

4 Francis A. Schaeffer, *La mort dans la cité* (La Maison de la Bible, Genève-Paris,

1974), p. 65.

183

l’homme pèche, comme la Genèse le fait voir ensuite, c’est Dieu qui

vient lui demander des comptes: «Où es-tu?... Qui t’a appris que tu es

nu?... Pourquoi as-tu fait cela?» (Gen. 3:9, 11, 13). Dans les millénai­

res qui nous séparent de l’Eden, beaucoup de gens se sont persuadés

qu’ils ne sont responsables envers personne. Mais le témoignage de

l’Ecriture, dans ce domaine de la responsabilité des hommes, est tou­

jours là. Il nous dit que tous rendront compte de leurs actes devant Dieu

lorsqu’ils seront jugés devant le grand trône blanc. «Et les morts furent

jugés selon leurs œuvres, d’après ce qui était écrit dans ces livres»

(Apoc. 20:12).

En second lieu, les hommes sont responsables de leurs actes *envers les*

*autres.* C’est la raison des prescriptions de la Bible instituant la peine

capitale comme la réponse appropriée au meurtre; ce verset, par exem­

ple: «Si quelqu’un verse le sang de l’homme, par l’homme son sang sera

r versé» (Gen. 9:6).

! Dans la Bible, de tels versets ne sont pas les reliques d’une époque

barbare, ni le témoignage que, dans la perspective biblique, les hommes

•’ ne comptent pas. Bien au contraire, ils s’y trouvent pour la raison oppo­

sée. Ils y sont parce que les hommes sont trop précieux pour qu’on les

détruise arbitrairement, de sorte que les peines les plus lourdes sont

réservées à ceux qui détruisent ainsi la vie.

De manière analogue, Jacques 3:9-10 défend de se servir de sa langue

pour maudire les autres pour la simple raison que tous les autres sont

aussi faits à l’image de Dieu : « Par elle, nous bénissons le Seigneur notre

Père et par elle, nous maudissons les hommes faits à l’image de Dieu...

Mes frères, qu’il n’en soit paS ainsi.» Dans ces textes, le meurtre

d’autrui ou la malédiction d’autrui sont interdits pour la raison que

l’autre (même après la chute) conserve en lui quelque chose de l’image

de Dieu ; il doit donc avoir du prix à nos yeux comme il a du prix devant

Dieu. *t*

En troisième lieu, nous avons une responsabilité *envers la nature* (elle

sera examinée de plus près dans le chapitre suivant). Nous devons com­

prendre que notre comportement à l’égard de la nature, le fait que nous

la cultivons et l’améliorons, ou au contraire, l’exploitons et la détrui­

sons, n’est pas dépourvu d’implications morales. Et cela ne laisse pas

Dieu indifférent. L’importance de cette responsabilité est mise en évi­

dence par la façon dont la Parole de Dieu parle de la nature. Elle nous

dit que «la création a été soumise à la vanité» en raison du péché de

184

l’homme, mais «qu’elle aussi sera affranchie de la servitude et de la cor­

ruption pour avoir part à la glorieuse liberté des enfants de Dieu» lors

de la résurrection finale et de la consommation de toutes choses (Rom.

8:20-21).

En quatrième et dernier lieu, un individu est responsable *envers lui-*

*même.* En termes bibliques, l’homme et la femme ont été placés «pour

un peu de temps au-dessous des anges» (Héb. 2:7); ce qui signifie qu’ils

ont été placés entre les créatures les plus hautes et les plus humbles, entre

l’ange et la bête5. Mais il est significatif que notre position soit définie

comme un peu au-dessous des anges et non un peu au-dessus des bêtes.

Notre place — et notre privilège — est d’être un être intermédiaire, mais

qui regarde vers le haut et non vers le bas. Par contre, lorsque nous rom­

pons le lien qui nous unit à Dieu et que nous prétendons rejeter l’auto­

rité de Dieu, loin de nous hausser jusqu’à prendre la place de Dieu, nous

tombons à un niveau plus proche de la bête. En fait, nous en venons à

nous concevoir comme des bêtes («le singe nu») ou, pire encore, des

machines.

Tout à l’opposé, la femme et l’homme rachetés (en qui le lien avec

Dieu est rétabli) doivent porter leurs regards en haut et assumer une

pleine responsabilité vis-à-vis d’eux-mêmes en tout ce qui les concerne.

Chacun de nous a un corps et il doit le traiter comme ce qu’il est en réa­

lité, «le temple de l’esprit de Dieu». Nous n’avons pas le droit de le lais­

ser dégrader par la paresse physique, la gloutonnerie, la drogue,

l’alcool, ou toute autre habitude débilitante. Chacun de nous a une âme,

et il doit l’utiliser à plein, en donnant à son intelligence et à sa personna­

lité un développement répondant à la bénédiction et au commandement

de Dieu. Chacun de nous a un esprit qui doit se déployer dans l’adora­

tion et le service du vrai Dieu.

Les chrétiens ont particulièrement besoin d’exercer et de développer

leur intelligence. Il y a aujourd’hui un courant qui tend vers un christia­

nisme non intellectuel, ou anti-intellectuel, comme le montre John Stott

dans *Plaidoyer pour une foi intelligente.* Cet anti-intellectualisme est

5La référence d’être placé «pour un peude temps au-dessous des anges» s’applique en

premier lieu à la personne du Messie à venir, le Seigneur Jésus-Christ. Mais ceci est dit en

référence à son incarnation seulement. Ainsi la phrase, et en fait tout le psaume, sont

bien compris comme se référant àl’hommeet à la femme en général. Les versets suivants

évoquent le rôle de domination attribué à Adam et Eve dans la Genèse : « Tu lui as donné

la domination sur les œuvres de tes mains. Tu as tout mis sous ses pieds » (Ps. 8:7).

185

regrettable, parce que Dieu parle d’abord à notre intelligence (quand

nous étudions et méditons sa Parole), c’est par elle qu’il nous fait croître

dans la grâce («par le renouvellement de notre intelligence», Rom.

12:2), et qu’il nous permet de gagner d’autres hommes à la foi (en pré­

sentant la «défense» de notre espérance chrétienne, I Pierre 3:15).

*La tendance actuelle à l'anti-intellectualisme cultivée dans certains*

*milieux chrétiens... n'est pas de la piété véritable. Elle reflète une*

*mode qui a cours dans le monde et relève donc de l'esprit du monde.*

*Dénigrer l'intelligence, c'est miner les fondations mêmes de la doc­*

*trine chrétienne. Dieu n 'a-t-il pas fait de nous des créatures douées de*

*raison? Allons-nous renier l'humanité qu'il nous a donnée? Dieu ne*

*nous a-t-il pas parlé ? N'écouterons-nous pas ses paroles ? Dieu n 'a-t-il*

*pas renouvelé notre intelligence par Jésus-Christ? Nous interdirons-*

*nous de nous en servir pour penser? Dieu ne doit-il pas nous juger*

*par sa Parole ? N'aurons-nous pas la sagesse de bâtir notre maison sur*

*ce roc6?*

Il ne fait pas de doute que les chrétiens doivent permettre à Dieu de les

développer intellectuellement autant qu’il est possible et se faire connaî­

tre ainsi comme des hommes et des femmes qui réfléchissent. Ainsi que

Stott le montre également, sans respect pour l'intelligence rien n’atteint

à sa pleine expression, ni la foi, ni la sainteté, ni l’action pastorale, ni

l’évangélisation, ni le ministère chrétien.

**L’image brisée**

Dans le présent chapitre, nous avons envisagé l’homme tel que Dieu

l’a fait et tel qu’il veut qu’il soit — c’est-à-dire tel qu’il était avant la

chute et tel qu’il deviendra en Christ, à la fin. Mais nous ne saurions

ignorer le fait que, si l’homme et la femme ont été faits à l’image de

Dieu, cette image se trouve sérieusement endommagée, voire brisée par

les conséquences du péché. Il en reste certainement des vestiges. Mais

nous ne sommes pas aujourd’hui ce que Dieu voulait que nous soyons.

6 John R. W. Stott, *Plaidoyer pour une foi intelligente* (Presses Bibliques Universitai­

res, Lausanne, 1972), pp. 22-23.

186

Nous sommes des créatures déchues et les effets de la chute sont visi­

bles dans tout notre être, le corps, l’âme et l’esprit.

Quand Dieu soumit Adam et Eve à l’épreuve du fruit défendu,

dont l’objet était de mesurer leur obéissance et leur responsabilité

vis-à-vis de Celui qui les avait créés, il dit: «Tu pourras manger de

tous les arbres du jardin; mais tu ne mangeras pas de l’arbre de la

connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras tu

mourras» (Gen. 2:16-17). La femme fut séduite par le serpent et en

mangea. Puis elle alla trouver Adam; Adam, qui ne fut pas dupe, en

mangea néanmoins, et dit, en quelque sorte, à Dieu: «Tous les

arbres que tu m’a donnés me laissent indifférent; mais cet arbre qui

se dresse là, au milieu du jardin, me rappelle ma dépendance envers

toi: il m’est odieux. Je mangerai son fruit, quelles que puissent être

les conséquences. » Il en mangea donc, et mourut. Son esprit, la par­

tie de son être qui était en communion avec Dieu, mourut immédia­

tement. Sa mort spirituelle est visible dans le fait qu’il s’enfuit loin

de Dieu quand Dieu vint vers lui dans le jardin. Depuis lors, les

hommes et les femmes s’enfuient et se cachent. Quant à l’âme, siège

de l’intelligence, des sentiments et de l’identité personnelle, elle com­

mença à mourir. Les hommes et les femmes commencèrent à perdre

le sens de leur identité, à donner libre cours à leurs mauvais senti­

ments et à s’affaiblir dans leur intelligence. Décrivant cette sorte de

déclin, Paul dit qu’ayant rejeté Dieu, les hommes «se sont égarés

dans leurs pensées et leur cœur sans intelligence a été plongé dans les

ténèbres. Se vantant d’être sages, ils sont devenus fous; et ils ont

changé la gloire du Dieu incorruptible en images représentant

l’homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles»

(Rom. 1:21-23). En dernier lieu, c’est le corps qui meurt. Il est dit

de nous tous: «Tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière»

(Gen. 3:19).

Donald Grey Barnhouse a comparé cette situation à celle d’une mai­

son à deux étages touchée par une bombe d’avion et sérieusement

endommagée. La bombe a entièrement détruit le second étage. Les

débris sont tombés au premier étage en causant de gros dégâts. Le poids

des deux étages démolis, ajouté à l’effet de souffle, a fissuré les murs du

rez-de-chaussée, qui est condamné à s’écrouler à son tour. Il en fut ainsi

pour Adam. Son corps était la demeure de l’âme, et au-dessus se trou­

vait l’esprit. Lors de la chute, l’esprit fut entièrement détruit, l’âme fut

187

bien endommagée, et le corps n’eut plus qu’à attendre l’écroulement

final7.

Pourtant, la gloire et la puissance de l’évangile du Christ se montrent

à l’évidence dans ce délabrement. Car, lorsque Dieu sauve un individu,

il sauve toute la personne, d’abord l’esprit, ensuite l’âme, et pour finir le

corps. D’abord vient le salut de l’esprit; Dieu établit le contact avec

celui qui s’est révolté contre lui. C’est la régénération, ou nouvelle nais­

sance. Ensuite Dieu commence à agir sur l’âme, qu’il renouvelle d’après

l’image de l’homme parfait, Jésus-Christ, le Seigneur. C’est l’œuvre de

la sanctification. A la fin vient la résurrection, par laquelle le corps

même est sauvé de l’anéantissement.

Bien plus, Dieu fait de l’homme racheté une nouvelle créature,

comme Paul l’indique dans II Cor. 5:17. Il ne se contente pas de restau­

rer l’esprit, l’âme et le corps anciens, comme si l’on étayait une maison

croulante et si on lui donnait une couche de peinture. Tout au contraire,

il crée chez ses élus un esprit nouveau, qui est son propre Esprit vivant

en eux, une âme nouvelle (c’est ce qu’on nomme l’homme nouveau) et

un nouveau corps, qui est un corps analogue au corps du Seigneur res­

suscité. En tant que chrétiens, nous sommes sauvés dès aujourd’hui, et

c’est un salut qui est en train de s’accomplir, ce qui signifie que le pré­

sent est important. Mais, en plus, nous avons les yeux fixés sur l’avenir,

car c’est seulement au moment à venir de la résurrection que la rédemp­

tion commencée dans cette vie sera achevée et que nous nous tiendrons,

accomplis en perfection, devant notre Dieu et notre puissant Sauveur,

devant Jésus-Christ.

7Donald Grey Barnhouse, *Let Me Illustrate* (Westwood, N.J.: Fleming H. Revell,

1967), p. 32; *Teaching the WordofTruth* (Grand Rapids, Mich.: Eerdmans, 1966),

pp. 36-37.

188

1. **LA NATURE**

Il ne suffit pas d’étudier la nature humaine pour apprendre à con­

naître Dieu dans la création, car l’humanité n’est pas la totalité de la

création. Elle n’en est pas non plus le premier élément, sinon par

ordre d’importance. En fait, l’homme et la femme sont les derniers

venus dans la création de Dieu, puisqu’ils furent créés le sixième

jour. Quand ils furent créés, Dieu avait déjà établi un univers riche

et varié pour les accueillir. On doit en conclure qu’il faut étudier la

nature, ne serait-ce que parce qu’elle est là, qu’elle était là dès le

commencement, qu’elle est, en bref, le milieu auquel nous ne sau­

rions échapper.

Mais il y a, pour le faire, d’autres raisons plus importantes. Pour

commencer, la nature aussi révèle Dieu; elle le révèle par elle-même.

C’est, nous l’avons déjà indiqué, une révélation limitée. Mais ce n’en

est pas moins une révélation, qui gagne en force et en valeur pour

ceux qui sont rachetés, ainsi que le dit le Psaume 19: «Les cieux

racontent la gloire de Dieu, et l’étendue manifeste l’œuvre de ses

mains» (verset 1). En outre, les hommes et les femmes ne sont pas

seulement dans la nature en ce sens qu’elle constitue leur milieu. Ils

sont liés à elle parce qu’ils sont comme elle finis et créés. Il y a, cer­

tes, une différence entre l’humanité et le reste de la nature, puisque

l’homme et la femme sont faits à l’image de Dieu. Mais, pour les rai­

sons que nous venons de dire, les desseins de Dieu envers les hommes

ne peuvent être mis en pleine lumière que si l’on tient compte de ses

desseins envers la nature.

189

**Une grande question**

La grande question que pose la nature est celle de l’origine du monde.

Nous sommes en présence de quelque chose qui est immense, complexe,

organisé. Ce quelque chose était là avant nous. Nous ne pouvons même

pas imaginer notre existence sans lui. Mais d’où vient cet univers? Com­

ment a-t-il pris la forme que nous lui connaissons?

Comme toute question très vaste, celle-ci ne peut recevoir que des

réponses partielles. Parmi celles qui sont proposées, l’une dit que l’uni­

vers n’a pas d’origine, ou plutôt qu’on ne peut parler d’une origine

parce que, sous une certaine forme, il a toujours existé: la matière exis­

tait. La seconde réponse c’est : tout est venu de quelque chose qui était

personnel, et cet être personnel était bon (ce qui correspond à la vue

chrétienne des choses). Troisième réponse: tout est issu d’un principe

personnel, qui était mauvais. En quatrième lieu, il y a — et il y a tou­

jours eu — la réponse du dualisme qui peut prendre plusieurs formes,

selon que l’on envisage un dualisme personnel ou impersonnel, moral

ou amoral, mais toutes ces conceptions sont apparentées.

Cette liste des réponses peut être abrégée. La troisième, qui donne à

l’univers une origine personnelle, mais mauvaise, n’appelle pas un exa­

men approfondi car, bien qu’elle soit une possibilité sur le plan philoso­

phique, peu de gens la soutiennent sérieusement. S’il est concevable que

le mal soit une corruption du bien, on ne peut guère imaginer que le bien

soit sorti du mal. Le mal peut provenir d’un mauvais usage de possibili­

tés ou de caractères bons en eux-mêmes, mais on ne voit pas d’où vien­

drait le bien si le mal seul existait d’abord.

La quatrième explication n’est pas satisfaisante, bien que ses fai­

blesses ne soient pas apparentes à première vue. La croyance au dua­

lisme a connu un succès durable à certaines époques, mais elle ne

résiste pas à l’analyse. Car dès qu’on envisage un dualisme, on

éprouve le besoin de le dépasser pour atteindre un système unitaire

englobant le dualisme. Ou alors, on est contraint de privilégier un des

termes du dualisme, ce qui est une manière de revenir à l’une des

autres conceptions du monde.

C. S. Lewis a mis en lumière ce que ce système a de fallacieux. Selon le

dualisme, les deux pouvoirs (esprits, ou dieux, l’un bon, l’autre mau­

vais) sont censés être indépendants et éternels. Aucun des deux n’a de

responsabilité envers l’autre et chacun a un droit égal à s’appeler Dieu.

190

On peut supposer que chacun croit qu’il est bon et que l’autre est mau- '

vais. Mais nous, que voulons-nous dire en affirmant que l’un est bon et

l’autre mauvais? Simplement que nous préférons l’un à l’autre? Si c’est '//

tout ce que nous voulons dire, nous ne pouvons parler sérieusement de

bien et de mal. Dans ce cas aussi, l’univers perd toute signification

morale et nous restons en présence d’un simple jeu de forces matérielles i

agissant dans des sens donnés. Le dualisme se vide alors de toute espèce

de sens.

Si, par contre, nous voulons dire qu’un des deux principes est bon en

lui-même et l’autre mauvais en soi, nous introduisons une sorte de troi­

sième force dans l’univers, «quelque loi, ou règle, ou norme du bien, à

laquelle un des deux principes se conforme tandis que l’autre ne s’y con­

forme pas. C’est alors cette norme, et non les deux autres principes, qui

se trouvera être Dieu. » Lewis conclut ainsi : «Puisque les deux principes

sont jugés selon cette norme, cette norme ou l’Etre qui a établi cette

norme est placé plus loin et plus haut que l’un et l’autre, et c’est lui qui

sera le vrai Dieu. En fait, ce que nous voulions dire en les appelant bon y

et mauvais, c’est que l’on est dans une juste relation avec celui qui se

trouve être en fin de compte le vrai Dieu, l’autre dans une relation

fausse avec lui».1 i

Nous pourrions également dire que, pour que la puissance du mal soit , | «

mauvaise, il faut qu’elle possède l’intelligence et la volonté. Mais puis­

que ces attributs sont bons en eux-mêmes, il faut nécessairement qu’elle i

les ait reçus du principe du bien, donc qu’elle dépende de lui.

Ainsi, on ne peut expliquer la réalité telle que nous la connaissons ni

par une origine mauvaise de l’univers dont serait sorti le bien, ni par un

dualisme. Il ne reste donc d’alternative réelle qu’entre la conception qui

postule l’éternité de la matière et celle qui place à l’origine de toutes cho­

ses la volonté d’un Dieu éternel et personnel, norme du bien et du mal.

La première conception est conforme à la pensée dominante de

l’Occident en notre temps. Elle ne nie pas l’existence actuelle d’êtres

personnels dans le monde, mais elle considère que ces êtres person­

nels se sont progressivement dégagés d’une matière impersonnelle.

Elle ne nie pas la complexité de l’univers, mais elle suppose que

cette complexité s’est élaborée à partir d’une complexité moindre,

qui, à son tour, s’est dégagée de ce qui était moins complexe

’C. S. Lewis, p. 34.

191

encore, et ainsi de suite en remontant jusqu’à ce qui est simple,

c’est-à-dire à la matière. Quant à la matière, on suppose qu’elle a

toujours existé — parce qu’on ne lui trouve aucune explication.

Cette façon de voir constitue le fondement philosophique de la plus

grande partie de la science moderne et sert de base à la plupart des

théories de l’évolution.

Mais cette explication des origines de l’univers soulève des ques­

tions qu’elle semble hors d’état de résoudre. En premier lieu, elle dit

que la matière prend forme, et passe à des formes de plus en plus

complexes. Mais alors, d’où vient la forme? La forme implique une

organisation, peut-être une intention. Mais comment la forme ou

l’intention peut-elle sortir de la matière? Certains persisteront à dire

que l’organisation et l’intention étaient inhérentes à la matière,

comme les gènes sont dans un œuf ou un spermatozoïde. Mais outre

que cet argument rend la théorie absurde — puisque la matière, dans

ces conditions, n’est plus la matière — il laisse la question entière,

puisqu’il n’explique pas comment l’organisation ou l’intention s’est

introduite dans la matière. Il nous faudra bien, tôt ou tard, expliquer

la présence de la forme; ce qui nous conduit à chercher un Forma­

teur, un Organisateur, ou un Initiateur.

Nous avions, en outre, introduit au départ l’idée d’existence person­

nelle; et si nous partons d’un univers impersonnel, nous ne pouvons

expliquer valablement l’origine de cette forme d’existence. Francis

Schaeffer écrit à ce sujet: «En postulant une origine impersonnelle,

nous excluons la possibilité d’une explication adéquate de la présence

des êtres personnels qui nous entourent. Quand les hommes essaient

d’expliquer ce qu’est l’homme en partant d’un être impersonnel,

l’homme ne tarde pas à disparaître».2

Reste la réponse où les chrétiens reconnaissent leurs certitudes pre­

mières. Pour eux, l’univers est doué de forme et de personnalité, il est

tel, en fait, que nous le connaissons, parce qu’il tient son existence d’un

Dieu personnel en qui réside l’ordre. En d’autres termes, Dieu existait

avant le commencement du monde, il était de toute éternité ce qu’il est :

un Dieu personnel. Il a créé tout ce que nous connaissons, y compris

nous-mêmes. Il est donc parfaitement normal que l’univers porte sa

marque.

2 Schaeffer, *Genesis in Space and Time,* p. 21.

192

**Au commencement**

Que trouvons-nous en ouvrant la Bible au premier chapitre de la

Genèse? La conception chrétienne du monde y est énoncée pour la pre­

mière fois, et sous sa forme définitive. Mais il faut souligner d’emblée

qu’il s’agit là d’un énoncé théologique, sinon nous y chercherons une

explication scientifique des choses et nous nous égarerons. Ce n’est pas

que le récit de la Genèse soit en contradiction avec les données établies

de la science ; car ce qui est vérité dans un domaine — si c’est réellement

la vérité — ne saurait contredire ce qui est vérité dans un autre domaine.

Mais cependant, Genèse 1 n’est pas une description dont nous puissions

espérer tirer des réponses à des questions purement scientifiques. C’est

bien plutôt un énoncé des origines du point de vue des significations, des

intentions, et de la relation de toute chose à Dieu.

Le chapitre contient trois affirmations essentielles. D’abord, de façon

très évidente, il enseigne que *Dieu est au commencement de toutes cho­*

*ses* et qu’il est Celui de qui toutes choses tirent leur existence. Le chapi­

tre rend cette vérité de manière éloquente dans les trois premiers mots :

«Au commencement Dieu...» Ainsi nos pensées se trouvent d’emblée

tournées vers l’existence et la nature de ce Dieu.

En hébreu, le nom donné à Dieu dans ce verset est Elohim, qui est un

pluriel. Ce pluriel suggère qu’il s’agit d’un être à plusieurs dimensions.

Au chapitre 10, nous avons vu en quoi ce texte et d’autres témoignages

bibliques suggèrent que les trois personnes de la Trinité étaient présentes

dès le commencement, donc qu’elles existaient avant toute autre chose.

Les éléments qui sont pour nous liés à la Trinité — l’amour, la person­

nalité et la communication — sont, par conséquent, éternels et précieux.

C’est la réponse de la foi chrétienne à la peur qui s’empare des hommes

lorsqu’ils se sentent perdus dans un univers impersonnel et sans amour.

La seconde grande affirmation contenue dans Genèse 1 est que la

création s’est déroulée selon *un ordre rigoureux où s’expriment la*

*volonté et les desseins précis de Dieu.* Ce fut une progression par étapes

régulières marquées par la succession de six journées bien différenciées.

En lisant ce récit nous ne pouvons éviter de penser à des questions

d’ordre scientifique auxquelles nous aimerions avoir une réponse: La

succession des jours de la Genèse peut-elle être mise en parallèle avec la

suite de ce que l’on appelle les ères géologiques? Les fossiles

s’accordent-ils avec ce récit? Quelle est la durée des «jours» — s’agit-il

193

de tranches de vingt-quatre heures ou de périodes indéterminées? Et

surtout, peut-être: le récit de la Genèse laisse-t-il place à des processus

d’évolution (dirigés par Dieu), ou implique-t-il dans tous les cas une

intervention divine et une création instantanée? Le chapitre ne répond

pas à ces questions. J’ai fait remarquer un peu plus haut que le récit de

la Genèse est un exposé théologique, et non scientifique, et il faut nous

en souvenir ici. 11 est certain que nous y trouvons matière à des

réflexions positives, qu’il est même assez explicite sur certains points.

Mais il n’a pas été écrit en vue de fournir la réponse à des questions

d’ordre scientifique; gardons-nous de l’oublier.

En fait, il n’y a pas de raison biblique sérieuse pour rejeter certaines

formes de théories évolutionnistes, à condition qu’on en marque soi­

gneusement les limites sur les points fondamentaux. Par exemple, il n’y

a pas de raison de rejeter l’idée que les espèces de poissons proviennent

de formes plus anciennes ou même qu’un type donné d’animal terrestre

puisse provenir d’un être marin. Le tour hébreu que nous rendons par

l’impératif dans le récit de la création («qu’il y ait... ») laisse cette possi­

bilité.

Il y a cependant trois points essentiels où un acte créateur auquel Dieu

attache un sens exceptionnel est, nous semble-t-il, signalé par un mot

hébreu à sens très plein, le mot *b ara,* que nous traduisons par «créa».

*Bara* signifie généralement créer à partir de rien, ce qui veut dire que

l’action exprimée est une prérogative de Dieu. Comme je l’ai signalé au

chapitre 15, il est employé dans Genèse 1 pour marquer la création de la

matière, de l’existence personnelle et d’êtres conscients de Dieu. Cela

veut dire que s’il est possible qu’il y ait un processus d’évolution pen­

dant les périodes qui séparent les emplois du mot *bara,* ce ne fut pas le

cas pour ces trois actes créateurs. Au reste, l’enseignement du chapitre

est que l’ensemble de la création ne fut pas une évolution aveugle mais le

résultat d’une volonté précise de Dieu.

Il semble que le monde scientifique laisse aujourd’hui percevoir les

signes d’une réaction contre certaines théories de l’évolution de la

nature, notamment contre le darwinisme, en tant qu’explication de

l’univers. Pour nous borner à un exemple, le numéro du «Harper’s

Magazine» de février 1976 contenait un article important de Thomas

Bethell, directeur du «Washington Monthly», intitulé «L’erreur de

Darwin». Dans cette étude portant sur des publications récentes relati­

ves au problème de l’évolution, l’auteur montrait que les hommes de

194

science étaient en train d’abandonner discrètement la théorie de Darwin.

D’après Bethell, cette désaffection tient au fait que la théorie de Darwin

ne peut expliquer cela même qu’elle est censée éclairer, à savoir la multi­

plicité des formes de la vie.

La clef de la théorie de Darwin était la sélection naturelle, qui était

censée expliquer comment sont apparues les différentes formes de vie.

Mais, en réexaminant sa théorie, les spécialistes constatent que la sélec­

tion naturelle montre seulement que certains organismes ont été plus

féconds que d’autres, ce qui explique leur survie, mais qu’elle n’explique

nullement qu’il y ait eu, à l’origine, une multitude d’organismes vivants

(dont certains survécurent, d’autres non). Bethell, écrit: «La nature

n’opère donc aucune *sélection.* La nature *n'agit* d’ailleurs en aucun cas,

malgré ce que disent souvent les ouvrages de biologie. Un organisme

peut effectivement être «plus apte» qu’un autre du point de vue de

l’évolutionnisme, mais le seul événement qui décide de cette aptitude est

la mort (ou l’infécondité). Ceci, évidemment, ne saurait contribuer à

*créer* un organisme, mais au contraire peut mettre fin à sa carrière. »

L’auteur conclut ainsi: «Il me semble qu’on est en train de lâcher

Darwin, mais, sans doute par déférence pour ce vieux monsieur qui

repose paisiblement dans l’Abbaye de Westminster à côté de Sir Isaac

Newton, la chose s’effectue doucement, discrètement, avec le minimum

de publicité».3

La troisième grande affirmation contenue dans le récit de la création

est que *Dieu a porté un jugement de valeur* sur ce qu’il a accompli. Ce

jugement moral est marqué par la répétition de l’expression: «Et Dieu

vit que cela était bon.» Ce jugement n’a pas été énoncé à propos de

quelque objet dont nous pourrions dire pragmatiquement: «Cette chose

m’est utile. » Dieu a affirmé que la création était bonne avant même que

nous ne fussions créés. Et cela veut dire qu’un arbre, par exemple, n’est

pas bon seulement parce que nous pouvons l’abattre pour en faire une

maison, ou parce que nous pouvons le brûler pour nous chauffer. Il est

bon parce que Dieu l’a fait et l’a déclaré bon. Il est bon parce que,

comme tout le reste de la création, il se conforme à la nature de Dieu. A

propos de cette bénédiction divine, Schaeffer écrit: «Ce n’est pas un

jugement de caractère relatif, mais un jugement du Dieu saint qui a une

personnalité et dont la personnalité constitue la loi de l’univers. La créa-

3Thomas Bethell, “Darwin’s Mistake”, *Harper’s Magazine,* fév. 1976, pp. 70-75.

195

tion achevée, Dieu dit: «Chaque étape et chaque secteur de la création,

et tout l’ensemble pris globalement — l’homme lui-même et tout ce qui

l’entoure, les cieux et la terre — sont conformes à moi».4

Le jugement porté par Dieu dans Genèse 1 est confirmé par l’alliance

que Dieu a faite avec l’espèce humaine et avec la terre au temps de Noé

— après la chute. Dieu dit alors: «Voici, j’établirai mon alliance avec

vous et avec votre postérité après vous, avec les êtres vivants qui sont

avec vous, les oiseaux, le bétail et tous les animaux de la terre, avec tous

ceux qui sont sortis de l’arche... J’ai placé mon arc dans la nue et il ser­

vira de signe d’alliance entre moi et la terre» (Gen. 9:9-10, 13). Ici

s’exprime la sollicitude de Dieu, non seulement envers Noé et les êtres

humains qui étaient dans l’arche avec lui, mais aussi envers les oiseaux,

le bétail, et la terre elle-même. C’est toute sa création qui est «bonne».

De même, Romains 8 exprime la valeur de tout ce que Dieu a créé.

Dieu, ici, veut racheter toute la terre atteinte par la chute. «La création

aussi sera affranchie de la servitude de la corruption pour avoir part à la

glorieuse liberté des enfants de Dieu. Or nous savons que, jusqu’à ce

jour, la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l’enfante­

ment. Et ce n’est pas elle seulement mais nous aussi, qui avons les pré­

mices de l’Esprit, nous aussi nous soupirons en nous-mêmes en atten­

dant l’adoption, la rédemption de notre corps» (Rom. 8:21-23).

**Aimer la nature**

Cette affirmation de la valeur de la création entraîne une consé­

quence: si Dieu trouve que l’univers est bon dans ses parties et dans sa

totalité, nous aussi nous devons le trouver bon. Cela ne veut pas dire

que nous refuserons de reconnaître que la nature a été corrompue par le

péché. En fait les versets tirés de Genèse 9 et de Romains 8 sont inexpli­

cables si l’on n’est pas conscient du fait que la nature a souffert des

atteintes consécutives à la chute de l’humanité. Elle est défigurée par les

épines, les plantes parasites, la maladie et la mort. Mais même ainsi défi­

gurée, elle a encore du prix, tout comme l’humanité déchue a du prix.

Nous devons donc *être reconnaissants* pour le monde que Dieu a créé,

et lui en rendre grâces. Dans certaines formes de pensée et de piété chré-

4Schaeffer, *Genesis in Space and Time,* p. 55.

196

tiennes, l’âme seule a du prix. Cette attitude n’est ni légitime, ni chré­

tienne. En fait, souligner la valeur de l’âme et déprécier le corps et les

autres formes de la matière est une idée païenne, une idée grecque fon­

dée sur une mauvaise compréhension de la création. Si Dieu avait créé

seulement l’âme (ou l’esprit) et si le monde matériel avait quelque ori­

gine moins noble, ou même mauvaise, le jugement des Grecs sur le

monde serait fondé. Mais la conception chrétienne est que Dieu a fait

tout ce qui existe et que cela, par conséquent, est bon et doit nous être

précieux à cause de son origine.

Nous devons aussi trouver notre joie dans la création. Lajoie s’appa­

rente de près à la gratitude, mais va plus loin qu’elle d’un pas, un pas

d’ailleurs que beaucoup de chrétiens n’ont pas franchi. Bien souvent, en

effet, la nature n’est pour eux qu’une des preuves classiques de l’exis­

tence de Dieu. Mais ils devraient, en plus, trouver leur bonheur dans ce

qu’ils voient. Nous devrions aimer la beauté de la nature. Bien plus,

nous devrions nous émerveiller, et nous réjouir en elle bien plus que les

non-chrétiens, parce que nous y trouvons la révélation du Dieu créateur.

Enfin, les chrétiens devraient *avoir une attitude responsable* envers la

nature. Nous devrions nous interdire de manière absolue de la détruire

inconsidérément, mais au contraire nous employer à la mettre pleine­

ment en valeur. On pourrait ici mettre en parallèle la responsabilité des

hommes et des femmes envers la création et celle d’un mari envers sa

femme dans le mariage. Dans les deux cas, la responsabilité est fondée

sur un pouvoir donné par Dieu (bien que les deux situations soient diffé­

rentes). «Maris, aimez vos femmes, comme Christ a aimé l’Eglise et

s’est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier par la parole, après

l’avoir purifiée par le baptême d’eau, afin de faire paraître devant lui

cette Eglise glorieuse, sans tache, sans ride, ni rien de semblable, mais

sainte et irrépréhensible» (Eph. 5:25-27). De même, hommes et femmes

ensemble devraient s’efforcer sincèrement de sanctifier et purifier la

terre afin qu’elle ressemble davantage à ce qu’elle était lorsque Dieu l’a

créée, et à ce qu’elle sera à nouveau au terme de la rédemption.

Il ne fait pas de doute que les hommes doivent user de l’univers d’une

manière conforme à la volonté de Dieu. Là où les arbres sont abon­

dants, on peut en abattre pour en tirer le bois nécessaire à la construc­

tion d’une maison. Mais on ne devrait pas les abattre pour le plaisir, ou

parce que c’est le moyen le plus commode d’accroître la valeur d’un ter­

rain. Dans chaque domaine, il faut réfléchir attentivement à la valeur et

197

*à* la destination normale de chaque chose, et il faut examiner toutes cho­

ses d’un point de vue chrétien, et non purement utilitaire.

Pour conclure, après avoir contemplé la nature et après avoir appris à

la respecter, les chrétiens devraient tourner leurs pensées vers le Dieu qui

l’a créée et qui maintient d’heure en heure son existence, et apprendre à

*mettre leur confiance en lui.* Dieu prend soin de la nature en dépit de

l’abus que notre péché fait d’elle. Mais s’il prend soin de la nature, nous

pouvons nous en remettre à lui pour avoir également soin de chacun de

nous. Cet argument se trouve au milieu du Sermon sur la Montagne,

dans lequel Jésus attire notre attention sur la sollicitude de Dieu pour les

oiseaux (la vie animale) et les lis (la vie végétale) et nous pose aussitôt la

question: «Ne valez-vous pas beaucoup plus qu’eux?... Si Dieu revêt

ainsi l’herbe des champs, qui existe aujourd’hui et qui demain sera jetée

au four, ne vous vêtira-t-il pas à plus forte raison, gens de peu de foi? »

(Mat. 6:26, 30).

198

1. **LE MONDE DES ESPRITS**

Avant de créer l’homme et la femme, Dieu avait déjà achevé,

pour les accueillir, un univers magnifique et divers, ainsi que nous

l’avons vu dans le chapitre précédent. Mais si nous devons com­

prendre que Job 38:7 se rapporte aux anges, comme il y a toutes

raisons de le penser, il existait, avant la création de l’univers maté­

riel, un vaste monde d’êtres spirituels. Nous ne savons pas quand

ces êtres ont été créés. En fait, nous ne savons pas grand-chose sur

eux. Mais nous savons qu’ils existaient avant la création de tout ce

qui est visible et qu’ils sont là aujourd’hui. Comme Dieu l’a dit à

Job: «Où étais-tu quand je fondais la terre? Dis-le, si tu as de

l’intelligence. Qui en a fixé les dimensions, le sais-tu? Qui a étendu

sur elle le cordeau? Sur quoi ses bases sont-elles appuyées? Ou qui

en a posé la pierre angulaire, alors que les étoiles du matin écla­

taient en chants d’allégresse et que les fils de Dieu poussaient des

cris de joie?» (Job 38:4-7).

Il est intéressant, quand on étudie le témoignage qu’apporte la

Bible sur l’existence des esprits, de noter que les mythologies des

civilisations anciennes affirmaient leur existence. La mythologie

babylonienne représentait les esprits comme des dieux qui portaient

des messages du monde supérieur des dieux au monde inférieur de la

terre. Dans les mythologies grecque et romaine, il y avait des dieux

et des demi-dieux qui visitaient la terre. Il en est de même d’à peu

près toutes les civilisations anciennes. Les critiques de la Bible inter­

prètent parfois les références que fait la Bible à un monde des esprits

199

comme la preuve de son caractère mythologique — c’est-à-dire

dépourvu de base factuelle — au moins en ce domaine. Mais l’argu-

nient inverse est tout à fait plausible: il se peut que les mythologies

■ ‘ • conservent le souvenir déformé de ce que l’espèce humaine a connu

f /i. autrefois. Cette hypothèse se trouve renforcée, même pour les non-

chrétiens, par l’étonnant renouveau d’intérêt que suscite aujourd’hui

le monde des esprits.

Ces êtres sont-ils réels? Les anges et les démons existent-ils vraiment?

Visitent-ils la terre? A ces questions la Bible apporte des réponses dignes

de foi. Bien qu’elle ne nous dise pas tout ce que nous aimerions savoir —

beaucoup de ce qui touche à l’origine et à l’organisation de ce monde

des esprits est enveloppé de mystère — la Bible nous dit ce que nous

avons besoin de savoir, et nous le dit avec vérité.

**Les anges**

Il est fait mention des anges plus de cent fois dans l’Ancien Testa­

ment et plus de cent soixante fois dans le Nouveau. Il nous est dit

qu’ils sont les messagers de Dieu — tel est le sens du mot *ange.* Ils

sont immortels, ce qui veut dire qu’ils ne meurent pas, bien qu’ils

aient été créés et que, par conséquent, ils ne soient pas éternels. Leur

nombre est extrêmement grand. «Je regardai, et j’entendis la voix de

beaucoup d’anges autour du trône et des êtres vivants et des vieillards,

et leur nombre était des myriades de myriades et des milliers de mil­

liers» (Apoc. 5:11). Les anges possèdent les caractères qui constituent

la personnalité; ils rendent à Dieu un culte intelligent, et «disent d’une

voix forte: L’Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puis­

sance, la richesse, la sagesse, la force, l’honneur, la gloire et la

louange!» (Apoc. 5:12).

Certains de ces caractères sont aussi exprimés par les termes dont

l’Ecriture se sert pour les désigner. Ils sont appelés par exemple

«l’armée céleste» (Luc 2:13). Ceci suggère que de même que les troupes

d’un empereur entourent sa personne et le servent, de même ces êtres

servent Dieu et manifestent sa gloire. Ils sont appelés «principautés»,

«puissances», «dominations», «autorités», et «trônes» (Eph. 1:21;

Col. 1:16) parce que c’est par leur intermédiaire que Dieu exerce son

autorité sur le monde.

200

La Bible donne aussi l’idée d’une hiérarchie parmi les anges; certains

ordres, certaines classes d’anges sont mentionnés. A la première classe

appartient l’ange le plus souvent cité dans la Bible, Michel (seuls les

noms de deux anges sont mentionnés). Il est présenté comme

«l’archange», c’est-à-dire le chef des saints anges. Son nom signifie

«celui qui est comme Dieu» (Dan. 10:21 ; 12:1 ; I Thess. 4:16; Jud. 9;

Apoc. 12:7-10).

Une deuxième catégorie concerne ceux qui accomplissent pour Dieu

des missions particulières. Le second des deux anges mentionnés nom­

mément, Gabriel, serait à ranger dans cette catégorie, car il fut chargé

d’une révélation spéciale pour Daniel, d’un message pour Zacharie à

propos de la naissance de Jean-Baptiste, et de l’annonce faite à Marie de

la naissance de Jésus (Dan. 8:16; 9:21 ; Luc 1:18-19, 26-38).

Une troisième catégorie est celle des anges appelés «les chérubins».

Ils sont dépeints comme des créatures éblouissantes qui entourent le

trône de Dieu et défendent sa sainteté contre toute contamination prove­

nant du péché (Gen. 3:24; Ex. 25:18; Ez. 1:1-18). Dieu avait prescrit de

placer des représentants en or de ces êtres sur le propitiatoire de l’arche

d’alliance, à l’intérieur du Saint des Saints du tabernacle des Hébreux.

Les chérubins sont sans doute à identifier avec «les séraphins» décrits

par Esaïe (chapitre 6, versets 2 à 7).

Il y a, enfin, un très grand nombre d’armées d’anges auxquels n’est

donné aucun nom particulier. Ils sont simplement nommés «les anges

élus » pour les distinguer de ceux qui ont suivi Satan dans sa révolte et

ont été ainsi déchus de leur état premier (voir I Tim. 5:21).

La magnificence et la complexité du monde des anges suffiraient pour

nous inciter à l’étudier. Mais, en outre, cette étude renforce notre senti­

ment de la gloire de Dieu. Calvin écrit: «Si nous désirons connaître

Dieu par ses œuvres, il ne faut pas omettre cette partie tant noble et

excellente que sont les anges».1

**Le ministère des anges**

La première et la plus évidente des tâches dévolues aux anges est *la*

*glorification et la louange de Dieu,* dont la Bible nous donne tant

'Calvin, p. 113 bas.

201

d’exemples. C’est ainsi qu’Esaïe écrit que les séraphins qui se tenaient

au-dessus du trône de Dieu «criaient l’un à l’autre, et disaient: Saint,

saint, saint est l’Eternel des armées; toute la terre est pleine de sa

gloire!» (Es. 6:3). Daniel peint le même tableau, en y plaçant des

anges plus nombreux encore: «Je regardais, pendant que l’on plaçait

les trônes. Et l’ancien des jours s’assit; son vêtement était blanc

comme la neige, et les cheveux de sa tête étaient comme de la laine

pure; son trône était comme des flammes de feu, et les roues comme

un feu ardent. Un fleuve de feu coulait et sortait de devant lui. Mille

milliers le servaient et dix mille millions se tenaient en sa présence»

(Dan. 7:9-10). Dans l’Apocalypse, les anges — décrits comme les

quatre êtres vivants, les vingt-quatre vieillards (qui sont peut-être des

êtres humains rachetés) et les milliers de millions d’êtres spirituels —

«ne cessent de dire jour et nuit: Saint, saint, saint est le Seigneur

Dieu, le Tout-Puissant, qui était, qui est, et qui vient!» (Apoc. 4:8;

voir aussi 5:9-12).

Le fait que les anges adorent Dieu en si grandes multitudes devrait à la

fois nous remplir d’humilité et nous encourager dans notre adoration. Il

devrait nous inspirer de l’humilité parce que Dieu continuerait à être

adoré même si nous en venions à cesser de l’honorer. Les anges assurent

déjà cette fonction. Mais, inversement, nous devrions être encouragés

par la pensée que nos voix se joindront un jour à l’innombrable chœur

des anges (cf. Apoc. 7:9-12; 19:1-6).

En second lieu, les anges *servent Dieu* en accomplissant ses

œuvres sans nombre. Il est écrit que les anges étaient présents lors

de la création (Job 38:7) et lorsque la loi fut donnée; il est dit que

la loi a été donnée «d’après des commandements d’anges» (Actes

7:53; voir aussi Gai. 3:19; Héb. 2:2). C’est par un ange que Daniel

reçut la révélation de Dieu; plusieurs anges sont intervenus pour

révéler à l’apôtre Jean les événements à venir (Dan. 10:10-15;

Apoc. 17:1; 21:9; 22:16). C’est Gabriel qui a annoncé la naissance

de Jean-Baptiste et celle de Jésus-Christ (Luc 1:11-38; 2:9-12; Mat.

1:19-23). Ils ont, en grand nombre, célébré la naissance de Jésus en

présence des bergers (Luc 2:13-14). De même, au temps de la tenta­

tion du Christ, des anges étaient présents pour le servir (Mat. 4:11);

ils étaient également présents au jardin de Gethsémané (Luc 22:43),

et à la Résurrection, pour annoncer la victoire de Jésus sur la mort

aux femmes qui étaient venues au tombeau (Mat. 28:2-7), et à

202

l’Ascension (Actes 1:10-11). On pourra aussi les voir, en grande

multitude, au retour de Jésus-Christ (Mat. 24:31; 25:31; II Thess.

1:7).

En troisième lieu, les anges sont des esprits secourables que Dieu

envoie pour *assister et défendre le peuple de Dieu.* Ainsi il est dit,

d’abord au sujet du Christ, mais aussi à notre sujet, en tant que

peuple de Dieu: «Il ordonnera à ses anges de te garder dans toutes

tes voies, ils te porteront sur les mains de peur que ton pied ne

heurte contre une pierre» (Ps. 91:11-12). Et encore: «L’Ange de

l’Eternel campe autour de ceux qui le craignent, et il les arrache au

danger» (Ps. 34:7). D’un point de vue pratique, si les chrétiens pen­

saient plus souvent à cette protection angélique, ils auraient moins

peur de leurs ennemis et des événements. Mais il est compréhensible

que nous oubliions leur présence, car les anges nous sont générale­

ment invisibles.

Nous sommes semblables au serviteur d’Elisée à Dothan avant qu’il

n’ait vu les armées de l’Eternel. Elisée révélait au roi d’Israël les pro­

jets de son ennemi, Ben-Hadad, roi de Syrie, et Ben-Hadad avait

résolu de capturer Elisée. C’est pourquoi il avait, pendant la nuit,

encerclé Dothan, où se trouvaient Elisée et son serviteur. Il était là

avec toute son armée lorsque le serviteur d’Elisée sortit de la ville le

lendemain matin pour aller puiser de l’eau. Le récit dit que le servi­

teur vit une «armée» qui enveloppait la ville «avec des chevaux et

des chars». Terrifié, il courut dire à Elisée: «Ah! mon seigneur,

comment ferons-nous?»

Elisée répondit: «Ne crains point, car ceux qui sont avec nous sont

plus nombreux que ceux qui sont avec eux. » Elisée pria pour demander

que les yeux du jeune homme s’ouvrent et voient les anges du Seigneur.

«Et l’Eternel ouvrit les yeux du serviteur, qui vit la montagne pleine de

chevaux et de chars de feu autour d’Elisée» (II Rois 6:15-17). Les anges

frappèrent alors d’aveuglement les armées de Ben-Hadad, ce qui permit

à Elisée d’enfermer les soldats, réduits à l’impuissance, dans Samarie,

capitale d’Israël. Dans un récit un peu analogue, un ange de l’Eternel

tue cent quatre-vingt-cinq mille guerriers assyriens pour délivrer Jérusa­

lem des armées de Sanchérib au temps du roi Ezéchias (cf. II Rois

19:35).

Un quatrième ministère particulier des anges est *celui qui s'exerce*

*auprès des enfants de Dieu au moment de leur mort.* Il n’y a pas beau-

203

coup de textes pour illustrer ce point, mais on se rappelle que, selon les

paroles de Jésus, les anges ont porté l’âme de Lazare dans le sein

d’Abraham.

En dernier lieu, la prophétie nous dit que les anges seront les ins­

truments de Dieu lors du jugement final des hommes, des démons,

et de toute la terre. Les formes de ce jugement sont décrites dans

l’Apocalypse avec plus de détails qu’ailleurs. Nous y trouvons

d’abord une série de jugements partiels, déclenchés par la rupture

des sceaux (Apoc. 6:1-8:1), le son des trompettes (Apoc. 8:2-11:9) et

les sept coupes de la colère qui sont versées (Apoc. 15:1-16:21). Ces

jugements occupent la plus grande partie du livre et les anges sont

associés à chacun d’eux. Après ces jugements partiels, il y a un juge­

ment contre la grande ville de Babylone (peut-être un symbole de

Rome) et ceux qui se sont associés à ses crimes. Les anges prennent

également part à ce jugement (Apoc. 17:1-18:24). En troisième lieu,

il y a les jugements contre la bête — qui est probablement l’anté-

christ — et contre Satan et le faux prophète (Apoc. 19:17-20:3, 10).

Enfin vient le jugement du grand trône blanc, devant lequel les

morts sont jugés selon leurs œuvres (Apoc. 20:11-15).

**Les anges déchus**

L’évocation du jugement, y compris le jugement contre Satan,

nous amène à aborder un deuxième aspect de ce sujet. Selon la

Bible, il y a des légions d’anges déchus qui, sous l’autorité néfaste

de Satan, s’acharnent à résister au pouvoir de Dieu, et à nuire à

son peuple. Selon ce que nous dit la Bible, ils constituent une

puissance redoutable et terrifiante. Mais ils nous sont décrits, non

pas pour nous remplir de terreur, mais pour nous avertir du dan­

ger, afin que nous cherchions refuge auprès de Dieu, le Seul qui

puisse rtous protéger. On peut se faire une idée du nombre des

anges déchus en considérant qu’il nous est dit que la seule Marie

de Magdala a été délivrée de sept d’entre eux (Marc 16:9; Luc

8:2), et qu’un grand nombre d’entre eux, qui s’appelaient eux-

mêmes Légion, s’étaient emparés de l’homme que Jésus rencontra

dans le territoire des Gadaréniens, au-delà de la mer de Galilée

(Luc 8:26-33).

204

Calvin nous dit dans quel dessein Dieu nous avertit de l’existence de

cette immense armée du mal :

*Nous avons été avertis que nous avons l'ennemi près de nous, un*

*ennemi prompt en audace, robuste en force, rusé et cauteleux, habile en*

*toutes machinations, expert en science de batailler et ne se lassant en*

*nulle poursuite. Ne soyons donc ni endormis ni nonchalants, ce qui nous*

*livrerait à son oppression, mais au contraire tenons toujours bon et*

*soyons toujours prêts à lui résister2.*

Pour résiter à Satan et à ses légions, la première chose nécessaire

est la connaissance de Satan lui-même, de sa force et de ses faibles­

ses. Et pour connaître Satan, la première chose à savoir est qu’il est

un être à la fois réel et personnel. Il est réel en ce sens qu’il n’est

pas une fiction de l’imagination humaine. Et il est personnel en ce

qu’il n’est pas simplement une vague incarnation du mal. Jésus a

attesté ces vérités en appelant le diable par son nom (Mat. 4:10;

16:23; Luc 22:31) et en triomphant de lui lorsqu’il fut tenté dans le

désert (Mat. 4:1-11).

L’idée que le diable est une personne a été rejetée par de larges frac­

tions de l’Eglise chrétienne et, pour certains, elle est presque devenue

matière à plaisanterie. Si on tient compte du renouveau de la sorcellerie

et du satanisme dans les dernières années, on trouvera cette idée moins

amusante. Et pourtant il y a beaucoup d’hommes pour estimer que

l’idée d’un diable bien réel et agissant manque de sérieux. Pour l’imagi­

nation populaire, le diable est un personnage comique vêtu d’un collant

rouge et pourvu d’une queue et de deux cornes. La Bible nous en donne

une tout autre image.

L’apôtre Paul affirme que nous n’ignorons pas les «ruses» de Satan

(II Cor. 2:11). Le mot *ruse* contient à la fois les idées de tromperie, de

mensonge et d’artifice. Selon Paul donc, les chrétiens connaissent, ou

devraient connaître, les stratagèmes que Satan emploie pour aveugler la

raison des gens et les mettre à son service. Une de ses ruses, qu’il a sou­

vent employée au cours de l’histoire, est de faire croire aux gens qu’il

n’existe pas.

L’image d’un drôle de petit être cornu a une origine curieuse qui, à

*2Ibid.,* p. 123 haut.

205

une certaine époque, a été, à tort, mise en relation avec la Bible. Au

Moyen Age, la majorité du peuple étant illettrée, l’Eglise représentait

des pièces, appelées miracles, pour faire connaître les épisodes impor­

tants de la Bible et il était nécessaire de rendre le personnage de Satan

immédiatement reconnaissable. On emprunta des traits conventionnels

à la tradition païenne, pour laquelle Satan était une sorte de monstre

cornu. Cette caricature était censée avoir un fondement biblique, et

voici pourquoi.

Dans une prophétie contre Babylone, Esaïe parle d’une créature

qu’on verra un jour, dit-il, errer à travers les rues désertes de la ville en

ruines. Le mot hébreu qui désigne cet animal, ou cette créature, est *saïr*

— ce qui veut dire chèvre sauvage — mais rares étaient ceux qui connais­

saient le sens du mot. C’est ainsi que, dans certaines traductions ancien­

nes de la Bible, cette créature fut appelée un «satyre», c’est-à-dire un de

ces êtres mi-hommes, mi-bêtes de la mythologie antique. La Bible passa

ainsi pour avoir décrit une créature ressemblant à l’image que le peuple

se faisait alors de Satan et la tradition médiévale parut fondée. A l’épo­

que moderne on a, de manière tout aussi arbitraire, donné au diable les

traits du tentateur subtil de la légende de Faust ou de l’œuvre dramati­

que correspondante.

Le diable des fictions humaines étant si peu convaincant, il n’est pas

étonnant que les foules refusent d’y croire. Leur scepticisme est une

erreur. Jésus nous enseigne que le démon est réel, comme sont réels ceux

qui le suivent. Ses disciples doivent persévérer dans la prière qu’il leur a

enseignée: «Ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du

malin» (Mat. 6:13).

**Un être déchu**

Le diable est bien réel: c’est un être déchu, ainsi que Jésus nous

l’enseigne dans Jean 8:44. Le Seigneur montre de quelle hauteur Satan

est tombé («il n’y a pas de vérité en lui») et la profondeur de l’abîme où

il est plongé («il est menteur, et le père du mensonge» et «il a été meur­

trier dès le commencement»). Jésus a également dit: «Je voyais Satan

tomber du ciel comme un éclair» (Luc 10:18).

Certains refusent de croire à cette parole même s’ils croient que le dia­

ble existe. Plutôt que de penser que Satan est un être dépravé, déchu de

206

son état ancien, ils préfèrent voir en lui une sorte de figure héroïque,

et pour ainsi dire le représentant glorieux de l’homme déchu. Sans

aller jusqu’à glorifier Satan, Milton a néanmoins contribué à accrédi­

ter cette idée. Et, de fait, s’il est vrai que dans les premières pages de

son prodigieux poème, *Le Paradis Perdu,* Milton décrit la chute de

Satan tombant du ciel et que, plus loin, il annonce son jugement à

venir, il est également vrai que la plus grande partie du chant premier

de son épopée dépeint les efforts héroïques de Satan pour remonter

des profondeurs de l’enfer et pour édifier, en quelque sorte, un nou­

veau royaume. La splendeur de cette peinture est de nature à nous ins­

pirer une sorte de sympathie pour Satan. Ce que nous montre l’Ecri-

ture est différent.

Pour commencer, Satan n’a jamais été en enfer et il ne règne pas

sur l’enfer. La Bible nous dit que Dieu a créé l’enfer et qu’il le des­

tine, en partie, au diable et à ses anges déchus. Telle sera la fin de

Satan.

La Bible insiste sur la déchéance de Satan. Elle le montre à l’origine

«plein de sagesse, parfait en beauté». Elle nous dit qu’il fut d’abord

«en Eden, le jardin de Dieu », qu’il était «intègre» dans toutes ses voies

depuis le jour où il fut créé jusqu’au jour où l’«iniquité» fut trouvée en

lui (Ezéch. 28:12-15).

Dans Esaïe, il nous est dit que la chute de Satan fut due à son

orgueil, qui se manifesta par le désir arrogant de prendre la place de

Dieu. Satan dit: «Je monterai au ciel, j’élèverai mon trône au-dessus

des étoiles de Dieu; je m’assiérai sur la montagne de l’assemblée à

l’extrémité du septentrion; je monterai sur le sommet des nues, je serai

semblable au Très-Haut.» Dieu répond qu’en conséquence de son

crime, il sera «précipité dans le séjour des morts, dans les profondeurs

de la fosse» (Es. 14:13-15). Ce n’est pas là le portrait d’un être héroï­

que, mais celui d’un être déchu. C’est un être dont on ne peut que se

détourner avec horreur.

Satan a commis des ravages dans l’humanité. Il est meurtrier dès le

commencement ainsi que Jésus le disait à ses auditeurs. Le premier

crime qui a suivi la chute d’Adam et d’Eve a été un meurtre. Le meurtre

d’Abel par Caïn, son frère, est un effet de la chute. Il nous est dit égale­

ment que Satan est entré dans Judas pour lui faire livrer le Christ aux

mains de ses ennemis afin qu’ils le tuent (Jean 13:2). L’histoire de Satan

est écrite avec le sang.

207

Cette histoire est également une suite de mensonges et de trompe­

ries car, ainsi que l’a dit le Christ, Satan est menteur. Il a menti à

Eve. Il lui a dit: «Vous ne mourrez pas» (Gen. 3:4). Mais Adam et

Eve sont morts. Dans I Rois, nous lisons que des esprits de men­

songe (sans doute des démons) entrèrent dans les prophètes d’Achab,

de sorte que le roi livra bataille aux Syriens et qu’il tomba à

Ramoth-en-Galaad (I Rois 22:21-23). Dans le livre des Actes, il nous

est dit que Satan est entré dans Ananias pour l’amener à mentir au

sujet du prix de sa propriété, ce qui entraîna sa mort (Actes 5:3).

Satan continue à mentir aujourd’hui. Nous devons donc le considé­

rer comme un être dangereux, perfide et malfaisant, mais, plus

encore, comme un pécheur et un être irrémédiablement perdu. Il est

devenu pécheur au moment même où il a cessé d’être fidèle à sa

vocation glorieuse.

**Un être limité**

En fin de compte, Satan est un être limité. II n’a ni l’omniscience de

Dieu, ni son omnipotence, ni son omniprésence. Si Satan est meurtrier

dès le commencement, cela ne le place pas au-dessus de tout jugement

moral.

S’il doit venir en jugement, il est évident que son pouvoir est limité.

Bien que nous ayons à connaître le pouvoir de Satan et à nous en défier,

nous ne devons pas nous laisser aller à penser que le tentateur est, à

quelque degré que ce soit, une puissance mauvaise qui contrebalance la

puissance de Dieu.

Satan n’est pas omniscient. Dieu sait toute chose, mais Satan

non. En particulier, il ne connaît pas l’avenir. Il est certainement

capable de deviner certaines choses avec sagacité, car il connaît bien

la nature humaine et la pente de l’histoire. Les prétendues révéla­

tions des spirites et des voyants — quand il ne s’agit pas de simples

charlatans — relèvent de cette sorte de savoir. Mais elles ne nous

donnent jamais la connaissance véritable de ce qui doit se produire.

Leurs prédictions sont vagues et généralement fort douteuses. Dieu

exprime cette vérité sous la forme d’un défi adressé à tous les faux

dieux: «Plaidez votre cause, dit l’Eternel; produisez vos moyens de

défense, dit le roi de Jacob. Qu’ils les produisent, et qu’ils nous

208

déclarent ce qui doit arriver. Dites-nous ce qui arrivera plus tard,

pour que nous sachions si vous êtes des dieux; faites seulement

quelque chose de bien ou de mal, pour que nous le voyions et le

regardions ensemble. Voici, vous n’êtes rien, et votre œuvre est le

néant, c’est une abomination que de se complaire en vous» (Es.

41:21-24).

Satan n’est pas non plus omnipotent. Il ne peut pas faire tout ce qu’il

voudrait faire et, dans le cas des croyants en particulier, il ne peut faire

que ce que Dieu consent à autoriser. L’exemple le plus connu est celui de

Job, qui était à l’abri de toute atteinte jusqu’au moment où Dieu con­

sentit à abaisser la barrière qu’il avait élevée autour de lui. Mais même

quand il l’eut fait, Dieu avait un plan en faveur de Job et il le préserva

de pécher.

Enfin, Satan n’est pas omniprésent, ce qui veut dire qu’il ne peut

pas tenter tout le monde à la fois. Mais Dieu est omniprésent. Lui

peut aider tous ceux qui ont recours à lui, les aider tous en même

temps. Mais Satan est obligé de tenter les individus séparément ou

alors de faire appel à un ou plusieurs des anges, maintenant démons,

qu’il a entraînés dans sa chute. La conséquence, favorable, de ce fait

est que Satan n’a probablement jamais tenté lui-même ni vous ni per­

sonne que vous connaissiez. Même dans la Bible, nous trouvons peu

d’exemples d’hommes ou de femmes tentés par Satan en personne. Il

y a Eve, bien sûr. Le Christ a été tenté. Pierre a été tenté. Le diable

est entré dans Ananias pour le faire mentir sur la valeur de son bien.

Mais c’est à peu près tout. Il se peut que ce soit Satan qui, à une cer­

taine occasion, ait gêné Paul dans la réalisation de ses projets (voir

I Thess. 2:18), mais dans un autre cas, c’est un de ses anges que

Satan a envoyé pour «souffleter» l’apôtre (II Cor. 12:7). De même,

ce sont des démons de moindre importance qui ont résisté à l’ange

qui apportait une révélation à Daniel (Dan. 10:13, 20). Et, bien qu’il

soit possible qu’il y ait eu une grande armée de démons (moins nom­

breuse cependant que l’armée de l’Eternel) pour envelopper Elisée à

Dothan, il n’est pas dit que Satan lui-même était parmi eux (II Rois

6:16-17). Les chrétiens ne doivent donc jamais oublier l’existence de

Satan, ni sous-estimer sa puissance et la subtilité de ses ruses, mais ils

ne doivent pas non plus surestimer son pouvoir. Ils doivent surtout se

garder de concentrer leur attention sur lui au point de détourner leurs

regards de Dieu. Dieu est notre rocher et notre forteresse. Il contient

209

l’action de Satan. Dieu ne permettra jamais que les chrétiens soient

tentés au-delà de leurs forces, et il leur offrira toujours le moyen de

sortir de l’épreuve, afin qu’ils puissent supporter la tentation (I Cor.

10:13). Satan, lui, finira dans l’étang de feu préparé pour lui et pour

ses anges (Mat. 25:41)3.

3 Le développement concernant Satan est tiré du chapitre 52 du livre (“That Other

Family”, Jean 8:41-50) de James Montgomery Boice, *The Gospel of John,* vol. 2

(Grand Rapids, Mich.: Zondervan, 1976).

210

1. **LA PROVIDENCE DE DIEU**

Il n’y a probablement pas de point sur lequel la doctrine chré­

tienne de Dieu soit plus directement en contradiction avec les idées

du monde actuel que celui qui concerne la providence de Dieu.

Parler de la providence, c’est affirmer que Dieu n’a pas abandonné

le monde qu’il a créé, mais qu’au contraire il est à l’œuvre dans

sa création pour gouverner toutes choses selon «le conseil immua­

ble de sa volonté» («Confession de foi de Westminster», V, 1). A

l’opposé, le monde dans son ensemble, même s’il accepte, à l’occa­

sion, de reconnaître que Dieu a créé le monde, manifeste qu’il est

bien certain que Dieu n’intervient pas aujourd’hui dans les affaires

humaines. Le grand nombre pense que les miracles ne se produi­

sent pas, que la prière reste sans réponse, et que la plupart des

choses se déroulent selon le jeu aveugle de lois impersonnelles et

immuables.

L’argument du monde, c’est que le mal abonde. Comment le mal

peut-il être compatible avec l’idée d’un Dieu parfaitement bon qui

s’emploie activement à gouverner le monde? Que dire des catastrophes

naturelles, incendies, tremblements de terre, inondations dévastatrices?

On les appelait autrefois des «actes de Dieu». Faut-il donc les imputer à

Dieu? Ne vaut-il pas mieux imaginer qu’il a tout simplement abandonné

le monde à son cours naturel? De telles spéculations peuvent être réfu­

tées sur deux terrains. D’abord, même du point de vue du monde, le rai­

sonnement n’est pas aussi solide qu’il peut sembler. Ensuite, il n’est pas

conforme à l’enseignement de la Bible.

211

**Un univers abandonné à lui-même?**

L’idée d’un Dieu absent est bien loin de s’imposer si l’on considère la

nature, le premier des trois domaines principaux de la création que nous

avons envisagés plus haut. La grande question qui se pose au sujet de la

nature — une question que se sont posée les premiers philosophes grecs

aussi bien que les hommes de science contemporains — est celle de savoir

pourquoi les faits naturels se conforment à des lois en dépit du fait que la

nature est en perpétuel changement. Rien n’est jamais immuable. Les

fleuves s’écoulent, les montagnes s’élèvent et s’abaissent, les fleurs pous­

sent et meurent, la mer est constamment agitée. Pourtant, en un sens, tout

demeure le même. Ce qu’une génération observe dans la nature vérifie les

observations des générations antérieures.

La science tente d’expliquer cette uniformité par des lois statistiques

(lois des moyennes, ou lois des mouvements aléatoires). Mais cela

n’explique pas tout. Par exemple, selon les lois mêmes du hasard, il est

parfaitement possible qu’à un moment donné toutes les molécules d’un

gaz ou d’un solide (ou leur grande majorité) prennent la même direction

au lieu d’une direction quelconque; et si cela se produisait, le corps en

question cesserait d’être ce que nous connaissons sous ce nom et les lois

scientifiques qui le concernent ne joueraient plus.

D’où vient alors l’uniformité, sinon de Dieu? La Bible nous dit que

l’uniformité vient de Dieu lorsqu’elle montre le Christ «soutenant tou­

tes choses par sa parole puissante» (Héb. 1:3) et qu’elle affirme que

«toutes choses subsistent en lui» (Col. 1:17). En d’autres termes, la pro­

vidence de Dieu gouverne le monde cohérent et ordonné que nous con­

naissons. Cette idée était la pensée maîtresse des auteurs du Catéchisme

d’Heidelberg lorsqu’ils définissaient la *providence* comme «le pouvoir

tout-puissant, toujours présent par lequel Dieu continue à soutenir,

pour ainsi dire dans sa main, le ciel et la terre ainsi que toutes les créatu­

res, et gouverne l’ensemble de telle sorte que l’herbe et le feuillage, la

pluie et la sécheresse, les années d’abondance et de pénurie, le manger,

le boire, la santé et la maladie, la richesse et la pauvreté, et tout le reste

enfin nous sont donnés non par le hasard mais par sa main paternelle»

(Question 27). Supprimez l’action de la providence de Dieu dans la

nature et vous verrez disparaître non seulement tout sentiment de sécu­

rité, mais le monde lui-même; l’incohérence et l’absurdité d’un change­

ment perpétuel remplaceront l’ordre du monde.

212

La même chose est vraie de la société humaine. Ici encore, on trouve

une réalité diverse et changeante. Mais pour l’existence humaine aussi, il

y a des normes et des limites au-delà desquelles il ne semble pas que le

mal soit autorisé à aller. Pink suit cette ligne de pensée dans son étude

sur la souveraineté de Dieu :

*Pour les besoins de la cause, nous allons supposer que tous les hom­*

*mes viennent dans ce monde pourvus d’une volonté absolument libre et*

*qu’il est impossible de les contraindre ou de les restreindre sans détruire*

*leur liberté. Supposons également que tous les hommes possèdent la*

*connaissance du bien et du mal, qu’ils ont le pouvoir de choisir entre*

*eux, et qu’on les laisse entièrement libres de faire leur choix et de suivre*

*chacun son chemin. Si nous nous plaçons dans cette hypothèse, quelles*

*sont les conséquences? C’est d’abord que l’homme est souverain: il fait*

*ce qui lui plaît et dessine à sa guise son propre avenir. Mais, dans ce cas,*

*nous n’avons aucune assurance que chaque homme ne va pas, avant*

*longtemps, rejeter le bien et choisir le mal. S’il en est ainsi, rien ne nous*

*garantit que toute l’espèce humaine ne va pas se suicider moralement.*

*Supprimez les limites imposées par Dieu, laissez l’homme totalement*

*libre de tout faire, et tous les critères moraux disparaîtront aussitôt, la*

*barbarie s’établira partout et ce sera le règne absolu de la violence et du*

*chaos1.*

Mais cela ne se produit pas. La raison en est que Dieu n’abandonne

pas ses créatures au libre jeu d’une autonomie absolue. Elles sont libres,

mais dans certaines limites. En outre, Dieu, dans sa parfaite liberté,

intervient directement, comme il l’entend, pour mettre de l’ordre dans

leurs volontés et dans leurs actions. Le livre des Proverbes contient de

nombreux versets sur ce thème. Proverbes 16:1 déclare que bien qu’un

individu ait la possibilité de se demander par avance ce qu’il va dire,

c’est le Seigneur qui détermine ce qu’il dira en fait: «Les projets que

forme le cœur dépendent de l’homme, mais la réponse que donne la

bouche vient de l’Eternel.» Proverbes 21:1 applique le même principe

aux sentiments de l’homme, en prenant pour exemple les intentions du

roi : « Le cœur du roi est un courant d’eau dans la main de l’Eternel ; il

l’incline partout où il veut. » Les actions sont, elles aussi, soumises à la

1 Pink, *The Sovereignty of God,* pp. 42-43.

213

providence de Dieu: «Le cœur de l’homme médite sa voie, mais c’est

l’Eternel qui dirige ses pas» (Prov. 16:9). Et c’est Dieu qui décide du

résultat: «Il y a dans le cœur de l’homme beaucoup de projets, mais

c’est le dessein de l’Eternel qui s’accomplit» (Prov. 19:21). Proverbes

21:30 conclut en disant : « Il n’y a ni sagesse, ni intelligence, ni conseil en

face de l’Eternel.»

Dieu exerce de la même manière son pouvoir sur le monde des esprits.

Les anges sont soumis à ses ordres précis et se réjouissent d’accomplir sa

volonté. Les démons, quoique révoltés contre lui, sont toujours régis

par les décrets de Dieu, et ils s’arrêtent lorsque sa main les retient. Satan

ne pouvait rien faire contre Job, le serviteur de Dieu, aussi longtemps

qu’il n’avait pas obtenu la permission de Dieu, et même quand il la

reçut, certaines limites furent fixées: «Voici, tout ce qui lui appartient,

je te le livre, seulement ne porte pas la main sur lui» (Job 1:12). «Voici,

je te le livre, seulement épargne sa vie» (Job 2:6).

**Dieu fixe les règles du jeu**

Mais ce qui nous intéresse de la façon la plus directe n’est pas l’auto­

rité que Dieu exerce sur la nature ou sur les anges. C’est l’action de sa

providence auprès des hommes, en particulier lorsqu’ils lui désobéis­

sent.

Lorsque nous lui obéissons, bien sûr, sa providence agit de la manière

la plus simple. Dieu dit ce qu’il lui plaît que nous fassions, et la chose est

faite, sans nulle hésitation. Mais que se passe-t-il Lorsque nous désobéis­

sons? Et que se passe-t-il dans le cas du grand nombre des pécheurs

endurcis qui, selon toute apparence, n’obéissent jamais à Dieu de plein

gré? Est-ce que Dieu dit: «Allons, je t’aime malgré ta désobéissance et

je ne veux surtout pas te faire de peine en insistant ; mettons que je n’aie

rien dit»? Ce n’est pas du tout ainsi que Dieu agit. S’il le faisait, il ne

serait pas souverain. Mais il est vrai aussi que Dieu ne dit pas toujours :

«Tu vas le faire tout de suite, sans quoi j’abattrai ma main sur toi et il

faudra bien que tu le fasses ! » Qu’est-ce qui arrive, en fait, quand nous

décidons que nous ne voulons pas faire ce qu’il veut que nous fassions?

L’essentiel de la réponse est que Dieu a établi des lois qui régissent la

désobéissance et le péché, tout comme il a établi des lois qui régissent le

monde physique. Quand les gens se mettent à pécher, ils s’imaginent

214

d’habitude qu’ils vont le faire à leur guise. Mais, en fait, Dieu dit ceci:

«Quand vous désobéirez, les choses se passeront selon mes lois et non

selon les vôtres. »

Nous trouvons dans le premier chapitre de l’épître aux Romains, tracé

en termes généraux, le schéma de ce qui se passe. Après avoir montré

comment l’homme naturel refuse de reconnaître en Dieu le Dieu vérita­

ble, ou d’adorer en lui le Créateur et de lui rendre grâces, Paul montre

que cet homme se trouve ainsi engagé sur un chemin qui l’éloigne de

Dieu, avec des conséquences funestes, au nombre desquelles est l’avilis­

sement de son être: «Se vantant d’être sages, ils sont devenus fous; ils

ont changé la gloire du Dieu incorruptible en images représentant

l’homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles»

(Rom. 1:22-23).

Ce qui suit est du plus haut intérêt. Trois fois au cours des quelques

versets suivants, il est dit qu’à cause de leur révolte «Dieu les a aban­

donnés». Mots terribles. Mais quand le texte dit que Dieu les a aban­

donnés, il ne dit pas qu’il les a abandonnés au néant, comme s’il s’était

contenté de retirer sa main et de les laisser partir au fil du courant. Dans

chaque cas, il est dit que Dieu les a abandonnés *à* quelque chose : dans le

premier cas, à l’impureté, en sorte qu’ils déshonorent leur corps (v. 24);

dans le second cas, «à des passions infâmes» (v. 26); et dans le troi­

sième cas «à leurs sens réprouvés, pour commettre des choses indignes»

(v. 28). En d’autres termes, Dieu laissera les impies suivre leur propre

voie, mais il a décidé dans sa sagesse que lorsqu’ils s’éloigneront, ce sera

selon ses règles à lui et non selon les leurs.

Si la colère et le ressentiment ne sont pas dominés, ils causent des ulcè­

res ou de l’hypertension. L’incontinence sexuelle désagrège les foyers et

mène aux maladies vénériennes. L’orgueil se détruit lui-même. Ces lois

spirituelles sont l’équivalent des lois de la science pour le monde phy­

sique.

Ce principe joue pour les incroyants, mais il se vérifie également pour

les croyants. L’histoire de Jonas montre qu’un croyant peut désobéir à

Dieu: dans le cas présent, avec une telle obstination qu’il faut une inter­

vention directe de Dieu dans les événements pour l’obliger à rebrousser

chemin. Il subit alors les conséquences des lois que Dieu a établies pour

maîtriser la désobéissance. Jonas avait reçu mission de porter à Ninive

l’annonce du jugement de Dieu. Cette mission était analogue à la grande

mission qui a été confiée à tous les chrétiens, car Dieu lui avait dit:

215

«Lève-toi, va à Ninive la grande ville et crie contre elle, car sa méchan­

ceté est montée jusqu’à moi» (Jonas 1:2). Mais Jonas refusa d’obéir à

l’ordre de Dieu, comme beaucoup de chrétiens le font aujourd’hui. Il

prit donc la direction opposée et s’embarqua à Joppé, sur la côte de

Palestine, pour aller à Tarsis, qui était probablement en Espagne. Cela

ne lui réussit pas. Nous savons ce qui lui arriva. Il connut bien des misè­

res, Dieu ayant pris des mesures extrêmes pour le contraindre à revenir.

Après trois jours passés dans le ventre du grand poisson, Jonas se décida

enfin à obéir et devint le messager de Dieu.

**Le cours de l’histoire**

Notre étude a fait ressortir plusieurs traits typiquement chrétiens de

l’idée de providence. En premier lieu, la doctrine chrétienne est une doc­

trine de la personne et de la responsabilité morale, et non une doctrine

abstraite et amorale. Ceci l’oppose à l’idée païenne de la fatalité. En

second lieu, la providence intervient spécifiquement. Dans le cas de

Jonas, elle a agi spécifiquement sur un individu, un bateau, un être

marin, au service d’une révélation concernant une mission pour Ninive.

Il faut encore dire une autre chose sur la providence de Dieu : elle est

*orientée.* Ceci veut dire qu’elle est dirigée vers un but. L’histoire est une

réalité cohérente. Le cours des événements humains a un sens et un

objet. Rien, ici, qui soit statique, ou dépourvu de sens. Dans le cas de

Jonas, le cours de l’histoire l’a conduit, pour finir, à accomplir, bien

qu’à contrecœur, la tâche missionnaire qui a abouti à la conversion du

peuple de Ninive. Si on regarde les choses de plus haut, c’est l’histoire

du monde qui se déroule en vue de la glorification de Dieu dans tous ses

attributs, récapitulés en la personne de son Fils, notre Seigneur Jésus-

Christ. Cette idée est bien exprimée dans la définition de la providence

que l’on trouve dans la Confession de Foi de Westminster : « Dieu, créa­

teur de toutes choses soutient, dirige, dispose et gouverne toutes les

créatures, toutes les actions, toutes les choses, de la plus grande à la plus

petite, par sa très sage et très sainte providence, selon sa prescience

infaillible et selon le conseil libre et immuable de sa volonté, *à la louange*

*de la gloire de sa sagesse, de sa puissance, de sa justice, de sa bonté et de*

*sa miséricorde* (V, 1).

Le cours de l’histoire, qui conduit à la glorification de Dieu, a égale­

216

ment pour objet notre bien. Car «nous savons que toutes choses con­

courent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon

son dessein» (Rom. 8:28). Quel est donc notre bien? Il y a certainement

beaucoup de bonnes choses dont nous pouvons jouir ici-bas, et ce verset

les inclut toutes. Mais notre bien, au sens le plus plein, est d’entrer dans

le destin pour lequel nous avons été créés: être façonnés à l’image de

Jésus-Christ, et ainsi de «glorifier Dieu et nous réjouir en lui éternelle­

ment». La providence de Dieu ne manquera pas de nous y conduire.

Parler du «bien», c’est soulever la question du «mal». Et puisque le

verset de Romains 8 dit que «toutes choses concourent au bien » des élus

de Dieu, la question se pose aussitôt de savoir si cette promesse tient

compte du mal. Le mal est-il régi par Dieu? On pourrait, bien sûr, inter­

préter le verset en disant que toutes choses *conformes à la justice* con­

courent au bien de ceux qui aiment Dieu, mais, à la lumière de l’ensem­

ble de l’Ecriture, ce serait diluer le texte de façon injustifiée. Il faut com­

prendre *toutes* choses, y compris le mal, que Dieu utilise pour accomplir

dans le monde ses desseins bienveillants.

L’usage que Dieu fait du mal pour accomplir le bien comporte deux

aspects. Il y a d’abord le mal commis par les autres. Ce mal concourt-il

au bien du croyant? La réponse est affirmative; la Bible l’atteste par

plusieurs exemples. Lorsque le fils de Noémi, un Israélite, épousa Ruth,

une Moabite, ce mariage était contraire à la volonté révélée de Dieu,

c’était donc un péché, car il n’était pas permis aux Juifs d’épouser des

païens. Cependant ce mariage fit de Ruth la belle-fille de Noémi et lui

permit de connaître le vrai Dieu et, plus tard, d’aller habiter le pays où

elle choisit de le servir. «Ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera

mon Dieu» (Ruth 1:16). Après la mort de son mari, Ruth épousa Boaz.

Par son second mari, Ruth entra dans la ligne de filiation du Messie,

Jésus-Christ, notre Seigneur (Mat. 1:5).

David eut beaucoup à souffrir du péché des autres, au nombre des­

quels étaient ses fils. Mais comme à travers ces épreuves, la grâce de

Dieu agissait sur lui, il apprit à y reconnaître la main de Dieu, et sut

exprimer sa foi dans des psaumes magnifiques qui ont été une source de

bénédictions inépuisables pour d’immenses multitudes.

Osée connut la souffrance du fait de l’infidélité de sa femme, Gomer.

Mais Dieu s’est servi de son épreuve pour faire naître un des livres les

plus beaux, les plus émouvants et les plus instructifs de l’Ancien Testa­

ment.

217

Mais, de très loin, le plus grand exemple du péché des hommes tour­

nant au bien du peuple de Dieu est l’immense somme de péché déchaînée

contre le Seigneur Jésus-Christ. Les notables de son temps le haïssaient

pour sa sainteté et souhaitaient éliminer sa présence de leur vie. Satan se

servait de leur haine pour diriger ses coups contre Dieu en suscitant les

traitements cruels infligés au Christ incarné. Mais, de ce débordement

de mal, Dieu tira le bien, en accomplissant par la crucifixion du Sei­

gneur l’œuvre de notre salut. A aucun moment, Dieu n’eut aucune part

au mal, auquel suffisaient le péché des hommes et le péché de Satan. A

aucun moment, Dieu ne fut associé au péché. Jésus lui-même a dit, à

propos de Judas, «Le Fils de l’Homme s’en va, selon ce qui est écrit de

lui, mais malheur à l’homme par qui le Fils de l’homme est livré!»

(Mat. 26:24). Avant cela, il avait dit: «Il est nécessaire qu’il arrive des

scandales, mais malheur à l’homme par qui le scandale arrive! » (Mat.

18:7). Cependant, sans avoir lui-même part au péché, Dieu s’est servi du

péché pour produire le bien où tendent ses desseins éternels.

L’autre aspect de la manière dont Dieu utilise le mal pour accomplir

ses desseins concerne *notre propre péché.* Ici, les choses sont un peu

moins claires, car le péché travaille aussi à notre malheur et ferme nos

yeux à l’action de Dieu. Mais ici également, le bien trouve à s’affirmer.

Par exemple, les frères de Joseph étaient jaloux de lui parce qu’il était le

préféré de leur père. Ils se liguèrent contre lui et le vendirent à des mar­

chands madianites qui l’emmenèrent en Egypte, où Joseph connut la

condition d’esclave. Un jour, il fut jeté en prison sur les accusations

mensongères d’une femme dont il avait méprisé les avances. Plus tard, il

fut élevé à un degré de puissance inférieur seulement à celui de Pharaon

et c’est grâce à lui que le blé fut mis en réserve pendant sept années

d’abondance pour parer aux sept années de pénurie et de famine généra­

lisée qui suivirent. Pendant ces temps difficiles, ses frères, qui subis­

saient la famine comme tout le monde, vinrent en Egypte et obtinrent

l’aide de Joseph.

Ils furent donc secourus par celui-là même qu’ils avaient rejeté! Les

conséquences de leur acte étaient dans la main de Dieu, ainsi que Joseph

le leur expliqua ensuite.

*Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour être mené en*

*Egypte. Maintenant ne vous affligez pas, et ne soyez pas fâchés de*

*m'avoir vendu pour être conduit ici, car c'est pour vous sauver la vie*

218

*que Dieu m ’a envoyé devant vous. Voilà deux ans que la famine est dans*

*ce pays; et pendant cinq années encore, il n ’y aura ni labour ni moisson.*

*Dieu m’a envoyé devant vous pour vous faire subsister dans le pays, et*

*pour vous faire vivre par une grande délivrance. Ce n ’est donc pas vous*

*qui m’avez envoyé ici, mais Dieu* (Gen. 45:4-8).

Après la mort de leur père, les frères pensèrent que Joseph allait se

venger d’eux. Mais, à nouveau, il apaisa leurs craintes en disant:

« Soyez sans crainte ; car suis-je à la place de Dieu ? Vous aviez médité de

me faire du mal: Dieu l’a changé en bien, pour accomplir ce qui arrive

aujourd’hui, pour sauver la vie à un peuple nombreux» (Gen.

50:19-20). Le mal avait régné dans le cœur des frères. Mais Dieu se ser­

vit du mal qui était en eux, non seulement pour sauver d’autres hom­

mes, mais même pour sauver leurs propres vies et celles de leurs femmes

et de leurs enfants.

**Patience et gratitude**

Il y aura toujours des gens qui, en entendant cette vérité, s’écrieront

qu’elle nous apprend que les chrétiens peuvent pécher impunément.

Cette accusation a effectivement été lancée contre Paul (Rom. 3:8).

Mais l’enseignement du récit biblique est tout autre. Le péché reste le

péché. Il entraîne des conséquences. Le mal ne cesse pas d’être le mal,

mais Dieu est plus grand que le mal. Voilà la vérité. La volonté de Dieu

est la plus forte, et il accomplira ses desseins en dépit du mal.

La providence de Dieu ne dégage pas notre responsabilité. Dieu met

en œuvre des moyens (l’intégrité, l’acharnement au travail, l’obéissance

et la fidélité du peuple chrétien, par exemple). La providence de Dieu ne

nous dispense pas de l’obligation de réfléchir avec sagesse ou d’user de

prudence. Par contre, elle met ceux qui servent Dieu à l’abri de l’inquié­

tude. «Si Dieu revêt ainsi l’herbe des champs, qui existe aujourd’hui et

qui demain sera jetée au four, ne vous vêtira-t-il pas à plus forte raison,

gens de peu de foi?» (Mat 6:30). Bien loin d’encourager l’irresponsabi­

lité, les compromissions, la révolte, ou tout autre péché, la doctrine de

la providence constitue en fait un puissant encouragement à la confiance

et à la fidélité.

Calvin nous a laissé à ce sujet des conseils pleins de sagesse:

219

*Quand nous aurons cette connaissance, il s'ensuivra nécessairement à*

*la fois la gratitude envers la bonté de Dieu dans la prospérité et la*

*patience dans l'adversité, et en outre une singulière assurance devant*

*l'avenir. C'est pourquoi tout ce qui comblera nos désirs, nous l'attribue­*

*rons à Dieu, soit que sa faveur nous vienne par le moyen des hommes,*

*soit qu'elle ait recours aux choses créées. Car voici quelles seront les*

*pensées de notre cœur: certes c'est Dieu qui a incliné le cœur des hom­*

*mes vers moi (ou qui a mis ces choses à mon service), de sorte que les uns*

*et les autres sont devenus les instruments de sa bonté2.*

Avec ces sentiments au cœur, le chrétien cessera de s’inquiéter des cir­

constances, et il croîtra dans l’amour et dans la connaissance de Jésus-

Christ et de son Père, qui nous a créés, et qui a projeté et accompli notre

salut.

FIN

2Calvin, p. 168 bas.

220

**Table des matières**

Pages

[Préface 7](#bookmark1)

1. [*La connaissance de Dieu*  9](#bookmark4)
2. [Connaître Dieu 11](#bookmark7)
3. [Le Dieu inconnu 22](#bookmark20)
4. [*La Parole de Dieu*  31](#bookmark39)
5. [La Bible 33](#bookmark42)
6. [L’autorité des Ecritures 45](#bookmark58)
7. Le critère 58
8. [La vérité de la Bible est-elle limitée? 70](#bookmark84)
9. [La critique biblique moderne 85](#bookmark110)
10. [L’interprétation de la Bible 98](#bookmark127)
11. [*Les attributs de Dieu*  111](#bookmark144)

[1. Le vrai Dieu 113](#bookmark147)

1. [Dieu en trois personnes 124](#bookmark165)
2. Notre Dieu souverain 135
3. Saint, saint, saint 146
4. Le Dieu de toute science 157
5. [Le Dieu qui ne change pas 166](#bookmark214)

221

[IV. *Dieu et sa création*  175](#bookmark226)

1. La création de l’homme 177

[2. La nature 189](#bookmark237)

1. Le monde des esprits 199
2. [La providence de Dieu 211](#bookmark250)

222

Autres livres publiés par les Editions Emmaüs

|  |  |
| --- | --- |
|  | Auteurs: |
| *Nouveau Dictionnaire Biblique**Nouveau Commentaire Biblique**Introduction à rAncien Testament**Les Trésors du Nouveau Testament**Les Psaumes**Le Prophète Daniel**Notes sur T Evangile de Jean**Notes sur les Actes des Apôtres**La plénitude de Dieu (Ephésiens)**Les Evangiles**L'art de vivre — selon Dieu**LTnspiration et T Autorité de la Bible**Je bâtirai mon Eglise**La Personne et T Œuvre du Saint-Esprit**Le Saint-Esprit, baptême et plénitude**Le Retour de Jésus-Christ**L"Au-Delà**Les événements actuels annoncent-ils**le Retour de Jésus-Christ ?**La Destinée d’Israël**L’Enfer existe-t-il?**Occultisme et cure d’âme**Les Témoins de Jéhovah ont-ils raison ?**Les Adventistes du 7e jour ont-ils**raison ?**Le Sadhou Sundar Singh**Dr Pierre de Benoit**Les paroles que tu m ’a données**Souvenirs et lettres**Notes matinales* | Dr G. L. ArcherCh. RochedieuExtrait du NCBR. PacheR. PacheR. PacheR. PacheE. de BenoitA. KuenR. PacheA. KuenR. PacheA. KuenR. PacheR. PacheR. PacheR. PacheR. PacheDr K. E. KochJ. M. NicoleJ. M. NicoleA. van BerchemR. Pache0. de BenoitR. de BenoitR. de Benoit |

Cours par correspondance :

*Les Evangiles*

223

JAMES MONTGOMERY BO1CE est licencié en

théologie de la Faculté de Princeton (E.-U.). Il a

obtenu son doctorat à l’Université de Bâle. Actuelle­

ment, il est pasteur d’une Eglise presbytérienne (réfor­

mée) à Philadelphie (E.-U.).

Ses livres sont très répandus et appréciés dans le

monde anglophone et dans différents autres pays. « LE

DIEU SOUVERAIN» est le premier volume d’une

série d’ouvrages intitulée « Les Fondements de la Foi ».

Dans ces livres, J. M. Boice cherche à expliquer,

dans un langage facilement compréhensible et avec des

images actuelles, les grandes doctrines de la Bible. Son

ambition est d’offrir au chrétien du XXe siècle un

ouvrage correspondant à ce que Calvin a fait pour ses

contemporains en leur donnant son *Institution Chré­*

*tienne.* A en juger par les réactions de la presse, son

projet a réussi.

ISBN 2-8287-0021-6